

Fallout : 24



... A Post Nuclear Novel ...
by Lien Rag

A José et Antonio
Georges-Jean, Stephan, Robert et Max
Mais surtout à Gilles et ses comparses Julia et Eliane

Clack. Ttt ttt ddt.
ffffFFFVVVvvvuiiiiii ii i

```
> Loading System: 100%
> Loading Completed
>
> RobCo. Industries thank you for using PipBoy 2000 Professional Edition
> Fully use your computer Network with PipBoy2K P.E.
>
> Enter your Command:
\ open HD1:/archive4/music/armstr~1/whataw~1.mus
> Opening Media File
> [.....]
> 100%
> Playing whataw~1.mus
```

I see trees of green, red roses too

I see them bloom for me and you

And I think to myself, what a wonderful world

I see skies of blue and clouds of white

The bright blessed day, the dark sacred night

And I think to myself, what a wonderful world..
world..
world..
world..

```
> ERROR - FATAL ERROR
> An unexpected error has occurred - file may be corrupted
> RobCo. Industries apologize for this problem
> You should submit it and update your system (Submit, Update, Abort): a
> PipBoy2K P.E. will now check your system and reboot your computer
> Time left: 3 Hour(s) 40,932 Minute(s)
> [.
```

Tziiiiuuuouooô..

Verset 0 : le livre de l'Apocalypse

La guerre, toujours la guerre. La fin du monde s'est déroulée plus ou moins comme nous l'avions prévu. Trop de monde. Pas assez d'espace ni de ressources. Les détails sont triviaux et inutiles. Les causes, elles, sont comme toujours purement humaines. La terre fut presque entièrement balayée de toute vie. Le grand nettoyage. Une étincelle atomique allumée par la main de l'Homme prit des proportions incontrôlables. Il pleuvait des lances de feu nucléaire. Les continents furent engloutis par les flammes sous des océans en ébullition. L'humanité avait presque disparu. Son spectre venait hanter la couche de radiation qui enveloppait la terre. Des ténèbres silencieuses allaient s'abattre sur la planète pour de longues années. Très peu survécurent au désastre. Certains eurent plus de chance que d'autres et parvinrent à se réfugier dans d'immenses abris souterrains. Quand l'obscurité totale serait passée, ces abris s'ouvriraient et leur population recoloniserait la planète. En attendant, qui sait ce qu'il était arrivé à la surface à d'éventuels mais peu probables survivants...

Verset 1 : Alpha

2102. Ce siècle avait deux ans. De l'origine du monde sortait un petit bébé rose, qui pour la première fois voyait le jour. En fait de jour, il s'agissait de la lumière électrique et froide d'un néon, dans une salle d'accouchement à 150 mètres sous la surface. J'ouvrai donc les yeux sur une pièce dont les murs étaient en acier, avec au dessus de moi une machine effrayante d'où sortaient scalpels et seringues, au dessous une femme visiblement soulagée, et autour des médecins en blouse blanche sous laquelle ils portaient une combinaison bleue avec une inscription jaune dans le dos : 24.

Quand la guerre avait été déclarée, vingt-cinq ans avant ma naissance, le gouvernement américain avait décidé de sauvegarder l'espèce et les valeurs droites et honnêtes comme la démocratie, la justice ou l'égalité, en envoyant dans des abris anti-nucléaires des membres du peuple tirés au hasard, c'est-à-dire qu'ils devaient être beaux, forts, intelligents, conservateurs, et blancs de préférence. Malheureusement l'abri dans lequel mes grands parents avaient été envoyés, l'abri 24, fut coupé du monde extérieur et de la centaine d'autres abris quand il fut scellé : les systèmes de communication étaient défectueux et ne purent jamais être réparés. L'abri avait un dirigeant qui avait été choisi pour sa stabilité mentale, sa capacité à piloter la communauté de la meilleure façon qui soit... et son lien de parenté avec le gouverneur de l'état de New York. Après une révolte réprimée dans le sang, il décida qu'il se devait, pour éviter l'anarchie, d'instaurer la loi martiale, et donc de devenir un véritable despote. Quelques années plus tard un culte de la personnalité avait éclos, et, moins de cinq ans après le début de la vie en autarcie, l'obscurantisme total régnait sur l'abri 24. Trop peu de temps à mon goût pour que des drogues n'aient pas été largement distribuées dans la nourriture. Je dois reconnaître au dirigeant une qualité, la modestie : le culte qu'il avait instauré avait pour sujet le nombre 24, et, alors qu'il aurait pu s'autoproclamer Dieu, il s'était contenté d'être le shaman, le prophète, celui qui allait mener le troupeau. Pourquoi le 24 ? Dans un premier temps parce que c'était un nombre inscrit un peu partout sur les murs, et puis, comme nous l'enseignaient les cours de mathématisme, deux plus deux, aussi bien que deux multiplié par deux, ou deux mis à la puissance deux, donnaient toujours quatre. Suivaient d'autres arguments tout aussi futiles, comme le fait que les journées contenaient vingt-quatre heures, preuve que le nombre était clef et ne pouvait être qu'un signe de divinité. Evidemment, plus personne ne savait que l'extérieur avait existé, et personne ne se posait de question, encore moins deux générations après être entré. Dans cet univers moyenâgeux où la monumentale porte de trois mètres de haut qui donnait vers l'extérieur était censée être la

porte par laquelle viendraient les dieux (deux et quatre) pour nous récompenser, ou les démons (trois l'impair impur et zéro l'annihilateur) pour finalement nous punir, une autre personne outre le dirigeant connaissait la vérité et avait une réelle importance : le responsable de la docthèque. Le dirigeant, dans un sursaut de lucidité, avait décidé de ne pas brûler tous les documents et de garder ces précieuses informations pour quand il faudrait sortir et quand "il n'aurait plus besoin de nous tenir en main". J'avais eu la chance d'être le fils du documentaliste, qui était resté conscient de la situation, alors que le dirigeant lui-même semblait maintenant emporté dans sa propre folie. Mon père, lui-même fils du premier documentaliste, avait gardé précieusement le savoir sans le divulguer, et acceptait cet état des choses même s'il ne le cautionnait pas. Il m'avait assez tôt fait entrer dans cet antre défendu à quiconque, tout en me responsabilisant sur ce que j'allais découvrir ; et c'est ainsi que j'avais acquis toutes ces connaissances sur l'Histoire, la science, le monde extérieur tel qu'il avait été et tel qu'il était certainement après les bombes...

Je venais d'avoir 25 ans, j'étais officiellement devenu documentaliste en second un an auparavant, à ma majorité ; le dirigeant actuel était le fils du premier, et ma génération était la troisième à connaître l'abri. Nos grands parents, les seuls à avoir respiré un air non régénéré artificiellement, étaient tous morts – et de toute façon, comme je l'ai expliqué, se souvenaient-ils de l'extérieur à la fin de leur vie ? Une coutume voulait que tous les 24 décembre à minuit, un an sur deux (la 24^e heure du 24^e jour du 24^e mois), 24 personnes soient sacrifiées à nos dieux. C'était une manière comme une autre d'éviter la surpopulation, et, de la même manière que les chrétiens s'étaient imposés en calquant leurs fêtes sur les réjouissances païennes, la nouvelle religion avait détourné de nombreuses dates. Une fête solaire était devenue il y a deux mille ans la fête de nativité, et devenait maintenant une fête funéraire. Les sacrifiés étaient choisis au hasard, parmi les plus vieux. Cette année là ma mère avait été choisie. Ce fut je crois l'élément déclencheur : je détestais cet obscurantisme et cette religion ridicule, certain que les abris n'avaient pas été faits pour ça, et contrairement à mon père, je protestais en jetant régulièrement des allusions à la face du dirigeant lors de cérémonies, après quoi il me renvoyait un regard destructeur et mon père des yeux suppliants. S'il avait eu un fusil turbo-plasma à la place des yeux... Je ne doutais pas que cette nomination était un avertissement, mais de toute façon ma mère était perdue puisque le dirigeant ne pouvait revenir sur sa décision. Ma mère, pauvre chose, était très heureuse, elle qui n'avait jamais rien su, et mon père, triste, ne disait rien. Moi, jeune et con, comme disait mon père en souriant, je décidai de me rebeller contre ce dirigeant vieux et fou.

La discipline était totale, et, tout le monde obéissant au couvre feu et aux lois en général, il n'existait pas de garde. De même, l'armurerie avait été transformée en salle de cérémonie où seul le despote pouvait entrer, et n'avait jamais été violée. Je me levai donc en pleine nuit, allai prendre un marteau à l'atelier et brisai le frêle cadenas de la salle d'arme. Il y avait là de nombreuses armoires métalliques ; j'ouvris celle libellée 'armes de poing' et pris un pistolet 10mm, que je mis dans mon dos, à la ceinture. J'allai ensuite voir le dirigeant et eus une légère altercation avec lui. Il était comme à son habitude dans la salle de contrôle, sur son 'trône', une sorte de nacelle électronique sur un pilier. Il mangeait et dormait là, à deux mètres au dessus du sol. Pour une fois ce ne fut pas des allusions mais de vrais mots : je le menaçai de tout révéler, ce qu'il ne prit pas bien du tout. Il devint alors très conciliant, et alors qu'il pressait un bouton en me souriant, deux gatlings sortirent de chaque côté de la nacelle. Effrayé je sortis mon arme et me jetais sur le côté en tirant. Je dus toucher quelque chose puisque sous le crépitement des mitrailleuses j'entendis un bruit de gaz sous pression s'échappant. C'est sans doute pour cela que la nacelle refusa de s'abaisser et que je gagnai quelques minutes avant d'être poursuivi par un psychopathe armé d'un pistolet laser – arme standard des dirigeants. Je me ruai vers l'armurerie, pris deux chargeurs supplémentaires et une boîte de balles pour le 10mm, puis j'ouvris une autre armoire, trouvai un fusil de chasse à

deux coups que je mis avec quelques cartouches dans un sac qui traînait sur une étagère. Je passai par la cantine et la docthèque, puis filai à l'ascenseur pour atteindre le niveau 1.

J'arrivai devant la porte du sas : une porte en métal semblable aux autres de l'abri, dont les deux pans coulissaient dans les murs. La pièce sur laquelle elle donnait était par contre différente des autres : deux mètres sur trois, sur le sol une grille au fin maillage, des murs de métal gris/blanc, en face une énorme plaque d'acier, et sur le côté un petit terminal. Je m'en approchai et sur le clavier sélectionnai les options : mesure d'urgence ; ouverture de la porte ; sortie d'un nombre limité de personnes ; 1 ; maintenance extérieure. Un message se mit à clignoter : demande de confirmation au dirigeant, merci de patienter. Je sentis mon estomac se nouer, un échec si près du but, quand je vis la petite ligne en bas de l'écran : pour contourner cette mesure de sécurité, veuillez renseigner votre matricule – à n'utiliser qu'en cas d'urgence extrême – attention, une alerte de sécurité sera envoyée au dirigeant. Un petit symbole m'indiqua qu'il fallait connecter mon Pipboy, l'ordinateur de poignet que tous les habitants de l'abri recevaient à leur majorité. J'espérai que l'alerte en question serait sonore et ferait perdre un temps précieux – vital est le mot – à mon poursuivant.

Le Pipboy connecté au terminal, celui-ci émit un petit bip. La porte derrière moi se ferma, une lumière tamisée rouge éclaira la pièce alors qu'un signal retentissait. La porte extérieure, énorme roue dentée en acier trempé de trois mètres de diamètre et quarante centimètres d'épaisseur, recula un peu et se mit soudain à rouler sur le côté, laissant libre le passage. Je sortais enfin de l'enfer...

Verset 2 : Morituri Te Salutant

Ces derniers temps j'avais beaucoup couru : dans l'abri pour échapper à une éventuelle poursuite, puis, dans la caverne sur laquelle donnait la porte de sortie, talonné par des rats. J'étais finalement sorti à l'air libre. Il faisait nuit, et pourtant tout était si lumineux : je distinguais le désert sur des kilomètres. J'eus un moment le vertige, n'ayant jamais eu l'occasion de voir aussi loin sans obstacle visuel, sans mur protecteur et rassurant. Dans l'abri, si l'on voyait à plus de trois mètres, c'est que l'on était dans le couloir principal ! Un vent léger et chaud caressait mon visage, sensation tout à fait étrange et bien plus agréable que ma seule expérience qui avait été de regarder un ventilateur dans les yeux. Je marchais sur du sable, et au dessus de moi, le ciel, bleu très sombre, scintillait d'étoiles. Tout cela n'avait rien à voir avec tout ce que j'avais pu lire. Je me laissai tomber sur le sol, saoul de toutes ces sensations inédites, et m'endormis là.

Je fus réveillé le lendemain par une forte clarté. Là encore, le soleil, comme cela s'appelait, avait peu à voir avec un néon ou une lampe à économie d'énergie. Tout autour de moi, un désert de sable d'où émergeaient quelques épaves, témoins de la civilisation disparue : entre deux rochers un ancien mur de pierre ou un reste de voiture finissant de rouiller, le coffre hors du sable. Je fis un inventaire de ce que j'avais emporté ; la plupart des articles se trouvaient déjà dans le sac que j'avais pris à l'armurerie : un pistolet 10mm avec trois chargeurs, un fusil de chasse avec une douzaine de cartouches calibre 12 en vrac, un exemplaire du livre de survie de l'abri, une carte des États-Unis et en particulier de cette région, trois fioles d'eau de l'abri plus une réserve de deux litres dans une bouteille thermo-isolée, des repas déshydratés, un sac de couchage, une couverture de survie, des cachets anti-radiations Rad-X, une trousse de secours, des lunettes de soleil haute-protection, un compteur Geiger. Il y avait largement de quoi survivre, et mon cœur battait pour l'aventure que j'allais vivre. J'avais également mon fameux Pipboy2000, un ordinateur/agenda miniature à la pointe de la technologie : les dernières versions affichaient des images et on cherchait à leur faire gérer plus de deux couleurs. L'adrénaline de ma fuite retombée, une question un brin angoissante était apparue : que faire maintenant. Tout était allé tellement vite que je n'avais pas prévu de plan. Il me fallut une bonne heure à réfléchir au problème sous tous les angles avant d'aboutir à ce but simple et efficace : rejoindre l'abri construit sous New York et les prévenir des abus de notre dirigeant ; ils ne manqueraient pas de nous envoyer quelques hommes pour renverser le tyran. Je me mis en marche vers le soleil levant, investi de ma nouvelle mission, le cœur léger.

J'avoue qu'au bout de deux jours de marche, je commençai à déchanter ; les mocassins de toile étaient très confortables dans l'abri, mais beaucoup moins dans le sable et à force de

buter sur des pierres ils étaient en lambeaux. Enfin, au loin, une ligne droite. J'arrivai à une ancienne autoroute ; l'asphalte était craquelée et laissait régulièrement passer des touffes de végétation. De larges plaques de goudron manquaient et peu à peu le sable reprenait ses droits ; le marquage jaune était le plus souvent trop effacé pour être visible et subsistait à peine comme un spectre. Je décidai de suivre cette route vérolée vers l'est. Quelques heures plus tard, un gros amas de ruines à l'horizon me fit comprendre que je touchais au but.

J'entrai dans la ville. Des restes de maisons, des ruines aux trois-quarts écroulées, essayaient de se maintenir sur les bords de la route, alors que ce qui était déjà tombé encombrait le passage. Peu de ces décombres avaient un semblant de toit et il était ridicule de chercher un étage. Malgré tout des formes bougeaient. Des rats ? Je pris le fusil et le mis en bandoulière sur mon épaule, et j'armai mon 10 mm. Alors que j'avancais, mi marchant mi escaladant des débris, ils apparurent. Des hommes, ou plutôt des humanoïdes, sortant de derrière chaque pan de mur et se dirigeant vers moi avec un air menaçant. Des hommes ; des goules, ces êtres qui après avoir été vidé de leur sang par un vampire, restent sans volonté, sans âme, seulement mus par la faim et les ordres de leur maître. Ces hommes là étaient des goules, et leur vampire : la bombe, ou la civilisation disparue ? Quoi qu'il en soit, ils n'avaient plus rien d'humain, et s'ils avaient l'air d'avoir faim, j'hésitais entre être flatté ou effrayé par le fait d'être appétissant. Je pris le pistolet et tirai en l'air. Une deuxième fois ; devant leur avance imperturbable, je me mis à paniquer, et tirai sur l'un d'entre eux. Je me rendis vite compte en vidant mon chargeur qu'il me faudrait améliorer mes qualités de tireur... ...si j'en avais l'occasion. D'un coup je sentis une main sur mon épaule, mais pas spécialement amicale : un de ces zombies venait de me sauter dessus ; je le projetai à terre et le délogeai à coups de pied du petit monticule de déchets sur lequel je me trouvais. Trois de ces êtres me faisaient face et je pris mon fusil. Juste après avoir donné un coup de crosse dans la mâchoire d'une des formes derrière moi, je vidai les deux cartouches dans l'amas de chair qui me faisait face. Une première goule, le bras arraché, tomba par terre et s'empala sur quelque ferraille qui dépassait ; une seconde, la poitrine percée de part en part, se vida peu à peu de ses viscères pour venir vomir son sang à mes pieds en expirant ; une troisième, qui était plus reculée, vola en arrière et vint se fracasser la tête sur un mur qui vacilla dangereusement. Les autres, cette fois effrayées, s'enfuirent en émettant des beuglements qui ressemblaient vaguement à de l'argot. J'hésitai du coup entre la désolation d'avoir tué ce qui n'était après tout que de pauvres miséreux et l'étonnement de l'efficacité d'une telle arme. J'entendis alors une voix sarcastique derrière moi... Un gamin de treize ans, assis sur un mur en décomposition, me narguait, une fronde à la main. Celle-ci ne contenait apparemment pas de pierre mais un gros écrou rouillé, comme il en traînait quelques uns devant lui.

« Je pourrais te tuer, tu sais, *man* ? me lança-t-il de haut.

-Tu as bien vu ce que j'ai fait de ces zombies non ? répondis-je avec une voix que j'essayai de rendre assurée, mais le fait d'imaginer les dégâts de cette pièce métallique sur mon pauvre crâne ne m'enchantait guère.

-J'ai surtout vu que t'as tout vidé, *man*. Mais chuis pas con, moi, *man*, je vais pas vendre la poule qui fait de l'or avant de l'avoir tuée, comme qu'on dit. Pour tirer comme une brahmine comme toi, faut soit être complètement chtarbé, soit avoir une putain de réserve de munitions. Eh oui, *man*, tu as pas affaire à n'importe qui...

-Et tu comptes faire quoi ?

-Bah c'est simple, comme je vais pas te buter et que tu vas rien me dire, je vais te suivre, faudra bien que tu ailles reprendre de la poudre. Eh ouais, *man*, chuis pas con, tu vois. Mais oublie pas que j'ai déjà tué un radscorpion à trois cent mètres avant qu'il ait eut le temps de dire... Euh, 'fin penses-y avant de chercher à me fausser compagnie, *man*. »

Et c'est ainsi que j'avais connu Gavroche. Je crois qu'il n'avait pas de nom, et que même lui n'avait jamais vu l'utilité d'en avoir un, alors je l'avais appelé comme cela, et ça l'avait amusé. Grâce à lui j'avais appris pas mal de choses sur l'endroit dans lequel je me

trouvais, et comment on y vivait. La manuel de survie de l'abri était très bien mais s'appliquait plus à un randonneur perdu en forêt en l'an deux mille qu'à un habitant d'abri perdu en enfer cent ans plus tard.

On se trouvait dans un endroit appelé Niourk. Je n'avais pas réussi à trouver cette ville dans le Pipboy ou sur mes anciennes cartes, mais je savais qu'il faudrait me remettre bientôt en route. La 'ville' fonctionnait en couches, des zones concentriques, et je me trouvais avec Gavroche dans la plus extérieure. Là vivaient les pauvres hères que j'avais pris pour des goules, dont la plupart n'avaient même plus – ou alors n'avaient jamais eu – conscience de leur humanité, ainsi que les plus miséreux qui n'avaient pas grand-chose de plus, sauf peut-être un esprit encore en marche. Là c'était la survie pure, mais c'était calme. Quand on s'enfonçait plus dans la cité, on trouvait des bâtiments encore debout, mais où des gangs sans pitié s'entretenaient, se droguaient, violaient femmes et enfants. Plus loin encore, c'était le paradis, où les bâtiments étaient intacts, il y avait des voitures qui bougeaient, l'eau et la nourriture étaient courants... J'essayais de démêler le vrai du faux, espérances de gamin et racontars de junkie. Gavroche était né là, sa mère était morte alors qu'il était très jeune, et comme les autres il avait cherché à survivre sans revenir au niveau de plus bas de l'humanité : l'animalité. Son grand rêve était de devenir assez fort pour pouvoir entrer dans un gang et ainsi aller plus profondément dans la cité. La civilisation était morte mais l'échelle sociale lui avait survécue ; on ne pouvait pas dire que c'était encourageant, mais lui, heureux, ne se souciait de rien. Il était persuadé que j'allais lui permettre de monter en grade, mais était très patient. Nous nous étions mutuellement accepté : moi parce que c'était une mine d'information, lui parce que la survie était plus simple à deux, et, comme il disait, « C'est déjà un premier pas pour fonder notre propre groupe ».

J'avais aussi appris que mon âge jouait en ma faveur : dans cette société, vingt-cinq ans était un âge que l'on atteignait soit parce que l'on était un solitaire très habile, soit parce que l'on appartenait à un gang. L'âge moyen était en dessous de vingt ans et on dépassait rarement la trentaine. On me prenait donc pour un solitaire, et le fait que j'aie de bonnes armes et une certaine éducation consolidait l'image de ce nouveau type de *self-made men* qui forçait le respect et la crainte.

Avec Gavroche nous nous déplaçons beaucoup. Il fallait échapper aux goules, qui, sans être en chasse, s'incarnaient en une menace constante ; il y avait aussi d'autres survivants perpétuels comme mon nouveau compagnon, qui n'auraient pas hésité à nous tuer pour récupérer équipement ou nourriture. Mais notre principale préoccupation était les vivres : « L'eau c'est chaud ; quand t'en trouves, t'espères qu'elle est pas irradiée mais bon, t'as pas d'autre choix que de la boire et faire le plein. Je connais quelques coins mais faut toujours faire gaffe pour que les autres les trouvent pas. Sinon pour manger, bah le mieux c'est d'attraper des rats, et là y a pas le choix faut s'améliorer au lancer de pierres. Eh ouais, *man*, c'est pas avec ce que t'as à la ceinture qu'on va bouffer, parce que du rat y va pas rester grand-chose. Dans le pire des cas, si vraiment tu trouves rien, tu peux récupérer des cafards facile : vers midi tu entres dans les maisons et tu balances une ou deux pierre contre les murs. Et là ça se met à grouiller. Le cafard c'est un peu dégueu, ça remplit pas le ventre mais ça nourrit. Le 'blème c'est que si cette saloperie a résisté aux bombes, ils sont souvent comme des mini grenades nucléaires. J'ai déjà vu des gars vomir leurs tripes après un festin de ce genre ». Il n'avait pas parlé de la chair humaine, je doutais qu'il y ait même pensé, mais j'étais sûr que certaines personnes n'étaient pas aussi sélectives.

Ce jour là, j'avais remarqué une cour entre trois bâtiments. Elle était plus ou moins carrée, les trois édifices formant un U, avec un passage à chaque angle, et un long et haut mur reliant les deux bâtisses extérieures, mur qui devait sans doute se prolonger au-delà. Le sol était complètement dégagé, et un des deux passages avait été barricadé alors que l'autre était gardé par deux squelettes empalés sur des lances. L'avertissement ne nous avait pas dissuadés, et,

après une demi-journée d'observation, nous avons décidé de nous rapprocher. Les ruines des bâtiments avaient été renforcées et la cour avait été tournée en place forte. Quelques cadavres un peu partout laissaient penser qu'elle avait été prise, mais je ne comprenais toujours pas ce qu'elle gardait si jalousement, alors qu'être nomade me semblait être le premier pas vers la sécurité. Des cris de joie de Gavroche me firent comprendre : un énorme mûrier entouré de ronces agressives laissait ses baies aux plus courageux. Ce simple buisson pour moi était un trésor pour tous ces gens, et Gavroche commençait déjà à se gaver de mûres. Méfiant, je continuai pour ma part mon inspection. Les cadavres étaient très frais, en tous cas ils ne pouaient pas encore et les visages étaient juste très pâles. Certains corps pourtant attirèrent mon attention : ils étaient à part et ne semblaient pas avoir été transpercés par des armes de fortunes comme les autres. De plus, leur position et leurs traits plus tirés que ceux qui avaient vu leur boyaux à leurs pieds, ce qui est somme toute assez éprouvant, m'inquiétèrent plus que de coutume. J'eus un flash et j'ouvris mon sac pour chercher mon compteur Geiger, que je n'avais pour l'instant jamais utilisé.

« Gav ? Gav ? Faut pas rester là, je crois... » Devant ma tête, il ne résista pas et ne posa pas de question. Je le surveillai tout l'après midi, et le remarquai moins joyeux que d'habitude. Plus tard, alors que je revenais avec notre dîner vers l'ancien General Store dans lequel nous comptions passer la nuit, je le trouvai en train de vomir coup sur coup. En m'entendant il leva ses yeux plein de larmes, je crois qu'il avait compris. Il s'essuya les mains, prit mon sac et le posa devant moi. « Casse toi ! » Je partis, et ne revins même pas pour l'enterrer. Que faire, à son tour il était devenu un danger pour les autres, et puis... Merde...

Verset 3 : Vae Victis

La première fois que je vis Kurts, il était en train de voler sa poupée à une petite fille. Imaginez un gaillard de près de deux mètres de haut et un mètre de large, avec un chalumeau à la main relié à une bouteille de gaz qu'il portait sur son dos, et une grosse clef à molette de soixante-quinze centimètres à la ceinture. Certains auraient dit qu'il était métissé d'asiatique et de noir. Il devait aussi avoir des origines rousses mais de notre temps plus personne ne s'en soucie. En tous cas il avait la peau pain d'épice et des yeux très légèrement bridés. Après la mort de Gavroche j'avais décidé de m'enfoncer plus à l'intérieur de la ville, vers l'est. A cause des histoires que j'avais entendues, j'étais assez méfiant, et assister à la scène me choqua un peu. La gamine décampa après que Kurts lui ait mis une claque qui avait certainement laissé une belle trace rouge, et ce dernier vint tout naturellement me saluer. Je fus un peu désarçonné, mais ce fut un bénéfice puisque les murs de la méfiance tombèrent. Il ne me posa pas de question mais en apprenant que je cherchais un coin un peu plus civilisé, il se proposa comme guide et compagnon, puisqu'il rentrait 'chez lui'. Il fallait comprendre 'dans son quartier' car il était peu probable qu'il ait eut quelque propriété en dehors de ce qu'il portait. Le syndrome de la tortue, monnaie courante à notre époque où l'insécurité est un des principaux problèmes... Lui m'expliqua, devant mon incompréhension, que la fille que j'avais vue avait volé la poupée de sa sœur décédée il y a quelques mois. « Je l'ai enterrée – alors que ça se fait de moins en moins – pour pas laisser son corps aux chiens, alors c'est pas pour laisser son âme aux loups. »

Nous avions très vite sympathisé. Dans ce genre de galère, quand dans la vie il n'y a qu'une seule tactique : survivre, trouver un compagnon est toujours appréciable. D'ailleurs, si je ne le savais pas encore, nous allions devenir inséparables. Le lendemain de notre rencontre, alors que nous nous préparions à nous reposer pour la nuit, nos affaires étaient éparpillées devant nous et le feu crépitait, Kurts se jeta sur moi. J'entendis une détonation sourde. Nous regardâmes en arrière : si je ne vis rien, mon nouveau compagnon me prévint qu'il y avait trois tireurs en couverture et que nous allions nous faire déchieter par quelques rafales de chevrotine si nous intervenions. Seule la fuite était possible, et si mon amour-propre était touché, je voyais Kurts fulminer.

« Et on ne peut pas les contourner ?

-On voit bien que tu es novice dans le genre ; c'est un gang, quand ils attaquent c'est qu'ils ont tout prévu et ne vont pas avoir de perte. »

Le lendemain, le peu qu'ils n'avaient pas emporté était saccagé. Le point positif était que nous avions encore notre armement, Kurts m'avait en effet appris qu'il ne fallait jamais le lâcher, voire dormir avec. « Bon, on a pas le choix ; on va les éclater. » Je venais d'apprendre le programme.

Nous avons suivi des traces quasi invisibles jusqu'à trouver la base de nos voleurs. En réalité, j'avais suivi Kurts qui n'arrêtait pas de marmonner que les autres se croyaient assez forts pour ne pas chercher à dissimuler leur passage. Ils vivaient dans une sorte de bâtiment à un étage qui donnait sur une cour entourée d'un mur percé d'une seule ouverture : l'entrée principale. « Bon, la logique voudrait qu'on cherche à se faire discret et qu'on les attaque par surprise ; dans ce cas on devrait chercher à entrer par l'étage du bâtiment, mais évidemment c'est ce qu'ils attendent, donc pour les surprendre, il va falloir passer par l'entrée ». Vu qu'il y avait deux gardes et que le terrain était ensuite à découvert sur vingt-cinq mètres, je ne comprenais pas trop la logique. On se concentra un instant puis l'assaut fut donné.

Je surgis juste en face de la porte depuis des ruines qui m'avaient couvert en tirant trois balles. Le garde à gauche de la porte, armé d'un pied de biche, eut trois mouvements de recul, puis s'affaissa, découvrant sur le mur derrière lui trois taches rouges qui ruisselaient doucement. Sa compagne d'arme me regarda, affolée, fit mine de prendre quelque chose à sa ceinture, ce qui lui évita de voir la bombonne de gaz voler vers sa tête. Je préférerai ne pas regarder quand Kurts la fouilla. Ensuite, je fournis un barrage de balle en tirant un peu n'importe comment dans la cour. Néanmoins les trois gardes qui se trouvaient à l'intérieur tombèrent. Pendant ce temps, Kurts avançait accroupi ; il alla achever les blessés, je préfère ne pas imaginer comment, étant donné qu'il n'avait que sa clef et son chalumeau, puis se dirigea vers la porte. J'arrêtai de tirer, car il fallait bien économiser les munitions, et la porte s'ouvrit. Les salopards à l'intérieur devaient attendre que je recharge pour sortir attaquer, mais ils n'avaient pas prévu que nous serions deux, dont un si proche. Le premier à sortir prit un coup de bombonne dans le ventre et le second se fit brûler le visage au troisième degré ; alors qu'il rentrait en hurlant, celui qui le suivait, un peu lent et ne comprenant pas bien, reçut un coup de clef à molette dans la tête et vint repeindre la porte. Celle-ci fut d'ailleurs rapidement refermée et on entendit une barre tomber et barricader ainsi l'entrée. Là nous étions un peu pris au dépourvu, ce n'était pas dans le plan. Je regardai autour de moi : la cour était encombrée de quelques caisses, un peu partout des sortes de trucs, espèces de machins ou genres de bidules récupérés ça et là dans les décombres pour être réutilisés – en tous cas certains semblaient penser que ce serait possible ; il y avait également une sorte d'abri : des planches appuyées sur une barre de fer en U fixée au mur et soutenue par deux autres barres, avec une bâche qui couvrait le dessus. J'allai voir et quel ne fut pas mon étonnement de trouver trois chevaux ! Non seulement c'était la première fois que j'en voyais en vrai, mais je me demandais également comment ils avaient survécu à l'holocauste nucléaire. J'entendis soudain une voix qui criait « A terre », suivie d'une forte détonation toute proche qui affola les chevaux ; le crépitement des petits morceaux de métal pénétrant dans un peu tout terminé, je risquai un œil dehors : Kurts, les avant-bras légèrement ensanglantés, se mit à crier « Je vais te la faire bouffer, ta grenade, connard ». Il y avait un gros cercle noir au milieu de la cour, et les caisses proches semblaient en mauvais état. La grenade était partie d'une fenêtre à l'étage, difficilement accessible de l'extérieur. Quand je crus voir une ombre à l'intérieur, je tirai une balle ; au moins le gars savait que je l'attendais et ne se risquerait pas une seconde fois. Alors que Kurts essayait de défoncer la porte à coups de bombonne – ce qui à force commençait à m'inquiéter – je menai un cheval, déjà sellé, sous la fenêtre. Je n'eus pas trop de mal à grimper dessus puis à m'accrocher à la fenêtre – vive les canassons dociles. Je me hissai à l'intérieur de la maison, et eus juste le temps d'attraper mon fusil alors que l'amateur de feu d'artifice m'attaquait. Un bon coup de crosse dans la mâchoire l'étourdit et je lui tirai une cartouche dans le ventre. Quand je rouvris les yeux, il était adossé contre le mur, la tête

pendant en avant, et de sa bouche tombait lentement un léger filet de bave rouge. Je compris qu'il n'était pas allé s'asseoir. Je descendis et vis le terrifiant chef de ce gang sans pitié, attablé, le visage dans ses mains, en train de sangloter. J'ouvris la porte, moins pour laisser entrer Kurts que pour aller vomir après toutes ces visions ensanglantées.

Quand je revins, Gengis Khan était debout sur une chaise, les mains attachées derrière le dos. Dans sa bouche, une grenade, dont la goupille était reliée à un crochet au plafond. « Tu vois, je tiens toujours mes promesses, disait Kurts alors que l'autre, ouvrant de grands yeux apeurés, gémissait de plus en plus rapidement et aigu. Je ne te pends pas, et je te laisse en vie. Tu peux descendre quand tu veux ; attention à pas t'endormir ! Si j'avais un harmonica je te jouerais même une chanson d'amitié tellement je te suis reconnaissant de tout le matos que tu nous fournis si généreusement. 'Fin de toute façon je ne connais que quatre notes. Tu vois, le monde se divise en deux catégories : ceux qui ont une grenade pratiquement dégoupillée dans la bouche, et ceux qui s'en vont. Moi, je m'en vais... » Et alors que nous sortions, l'autre se remis à émettre des sons, qui signifiaient très certainement « Kurts, t'es le plus grand dégueulasse que la Terre ait jamais porté ». Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais soudain envie de spaghettis...

Verset 4 : Fex Urbis, Lex Orbis

J'avais rapidement fait le tour du bastion : à l'étage, outre un pillard qui faisait prendre l'air à son estomac, quelques couches ; mais le dortoir ne contenait rien d'intéressant. Le rez de chaussée contenait une grande table – une longue plaque de métal soutenue par trois tréteaux – avec des chaises et tabourets, en bois ou en métal, ou de simple caisses retournées ; le seul vrai meuble était un énorme buffet rustique qui n'avait jamais dû quitter la maison depuis sa création. Il était loin d'être beau, le bois avait mal vieilli et semblait très fatigué, et le milieu ployait tellement qu'il touchait le sol sans avoir besoin de pied. Quoiqu'il en soit, il contenait pas mal de nourriture, une bonne réserve de Nuka-Cola (*"When the blast becomes too hot, take a drink, take a cola"*), et une petite quantité de munitions calibre .223, *Full Metal Jacket*. Une fois sorti, Kurts jeta à mes pieds une veste en cuir. « Tiens, ça te donnera un genre et tu auras l'air moins niais qu'avec ton pyjama bleu et jaune. C'était à Atilla. Je ne pense pas qu'il en ait encore besoin, et en plus il n'a pas protesté... Je doute qu'on arrive à trouver d'autres armures non trouées. »

Après avoir fouillé le terrain et récupéré notre équipement encore intact, plus un peu de matos en bonus, Kurts découvrit les chevaux ; il faut dire qu'il commençait à émerger de sa fureur et à voir ce qui se passait autour de lui – cela ne signifie pas pour autant qu'il était choqué comme je l'étais, tout avait l'air d'être normal pour lui. « Génial, trois chevaux ; ça fait un bail que j'en avais pas vu. Ça fait un cheval chacun plus un pour le boucher. » Là-dessus je préférerai me taire. La grenade avait fait beaucoup de dégât ; sur les trois fusils du gang, qui étaient portés par les gardes qui rangeaient la marchandise dans la cour, un seul était réutilisable. C'était une carabine 'Colt Rangemaster' rafistolée avec une ficelle, mais qui néanmoins semblait fiable et précise.

Alors que nous nous éloignons, j'entendis un coup de tonnerre. Ce à quoi Kurts répondit : « Houlà. J'aimerais pas être là où ça a pété ; à mon avis il doit pleuvoir à grosses gouttes... »

Après quelques temps à chevaucher, pendant lesquels j'avais pu apprécier le confort de nos amis équins, nous arrivâmes dans une partie de la ville qui semblait plus animée. Moins morte. Les bâtiments étaient certes encore en ruine, mais avaient été un peu réparés, des gens vivaient, en communauté, et ne cherchaient même pas à nous manger ! Kurts me précisa que nous étions arrivés au premier vrai centre humain. « Parfois je me dis que l'Homme doit être une sorte d'animal social... La civilisation a disparu, et voilà qu'il se remet tout de même à se regrouper, à reconstruire ; de vraies fourmis : si tu donnes un coup de pied

dans la fourmilière, elles se mettent immédiatement à la reconstruire. Tu peux recommencer et elles continueront leur tâche inlassablement, peu importe que ce soit en vain. Vont-elles un jour faire une révolution ? Quoi qu'il en soit voilà où je vis : Junktown. »

Nous remontions peu à peu la rue, tous deux à cheval, avec la troisième monture chargée de matériel qui suivait docilement ; nous passions pour les princes de la ville et personne n'osait nous aborder. Les sept mercenaires, même après la mort des cinq premiers, n'en restent pas moins inquiétants et forcent le respect. Par les fenêtres, la plupart sans vitres, on pouvait voir des scènes de la vie quotidienne. On aurait pu se croire deux ou trois cent ans en arrière ; si l'électricité et la technique n'étaient plus là, les gestes ancestraux avaient fini par reparaître. Quelque part, un antique gramophone sortait d'une voix fatiguée une vieille rengaine issue d'un vinyle en fin de vie : *Maybe.. You'll think of me.. When you are all alone...*

Dans la rue chacun s'affairait, il y avait de nombreuses boutiques, mais rien qui ne soit essentiel à la vie, sauf peut-être une bibliothèque, qui semblait miraculeusement survivre. Marchands ambulants – camelots – se mêlaient aux mendiants et diseurs de bonaventure. Tous les cent mètres, des prophètes promettaient le paradis terrestre ou la vie éternelle, sous le regard amusé des passants : « Dieu est Amour », « Il faut que vous trouviez la Voie », « Suivez la pensée du Maître MAÎTRE Maître », « Je vais vous mener à *Dryland* », etc.

Kurts s'arrêta devant une sorte de quincaillerie dont l'enseigne était aussi poussiéreuse et illisible que les autres, et les murs aussi vieux et craquelés. Il ressortit avec un gros sac de 'Caps', la monnaie locale, en fait des capsules de bouteilles qui peu à peu faisaient émerger l'économie et disparaître le troc. Une bonne partie du matériel superflu ramassé chez nos généreux donateurs disparut. Plus loin il s'arrêta comme promis devant le 'boucher'. De nombreux tas de viande attendaient à température ambiante avec quelques mouches pour compagnie qu'un acheteur se décide. Des petites étiquettes spécifiaient le type de viande et le prix : viande de brahmine à viande de rat en passant par le chien. Le dernier tas, le moins cher, était simplement désigné par : viande. Le boucher, énorme, portait un masque en cuir, sans doute à cause du sang, et avait à portée de main une tronçonneuse. Lorsque Kurts descendit de cheval, l'autre était en train de suspendre une carcasse à un énorme crochet, par ce qui avait du être la nuque, dans un gros réfrigérateur mystérieusement encore en état de fonctionner. Il semblait simple d'esprit, et un individu sortit de la boutique d'en face – une ancienne station service qui devait vendre au compte-goutte ses réserves – pour marchander. C'était son père et il voulait que nous attendions car il allait être livré en essence. Un étrange pressentiment me vint et j'eus de plus en plus envie de partir. Heureusement Kurts insistât pour être payé sur le champ et en monnaie. Nous partîmes et mon compagnon m'avoua que nous venions de toucher très gros, une bête de cette qualité étant très rare. Je préférais ne pas penser au pauvre cheval qui allait connaître un massacre à la tronçonneuse.

Nous nous arrêtâmes finalement devant une sorte de saloon. Le rez-de-chaussée était en pierre, sur lesquelles étaient vissées des plaques de métal qui supportaient le premier étage alors que le second était en bois. Le bâtiment n'inspirait pas confiance et semblait tenir par miracle. Le nom du tripot, "Cafe of Broken Dreams", assez poétique en soit, était souligné par l'ancien slogan : "Alkohol – Gaimes – Roomes" ; on avait du se rendre compte que cela ridiculisait le bar, puisque qu'une banderole cachait presque le bas de l'enseigne : "Bar - Kasino – Hottel". Cela faisait tout de suite plus sérieux. « Voici ma demeure. Avec tout le fric qu'on a, on va pouvoir mener la belle vie pendant un an ici ! » Sur ce, il disparut dans le bâtiment. Je pris le temps de bien attacher les chevaux, vérifiai que rien ne pouvait être volé, et donnai quelques caps à un gamin pour qu'il me prévienne dès que quelqu'un s'approcherait de nos montures.

L'ambiance du 'café' ressemblait à peu de choses près à celle que l'on pouvait trouver dans les bars du far-west, lorsque nos valeureux ancêtres avaient repris les terres volées par les indiens communistes et mangeurs d'enfants passés par la Russie. J'avoue que cette partie

de mon manuel d'histoire me laissait perplexe, certains détails m'échappaient. Quoi qu'il en soit, un nuage de fumée empêchait de voir le plafond et la musique d'un vieux piano mécanique donnait rapidement mal à la tête. Sur la droite, le bar. Les différents alcools s'accumulaient dans les étagères derrière, les chopes vides et bouteilles renversées dessus, et les alcooliques anonymes à ses pieds. De nombreuses tables recevaient de nombreux joueurs ou buveurs. A gauche, sur la table du même nom, la banque sortait une dizaine de black-jack de suite avec un sabot de deux paquets ; à côté, la table de roulette, dont le frein provoquait un chuintement atroce ; au fond, la table des joueurs de poker, où le patron du café sortait des mains de cinq as ; un peu à droite, les fanas de bras de fer ; tout de suite à gauche de la porte, juste avant l'escalier, l'unique machine à sous, dont la troisième roue se bloquait irrémédiablement sur la cerise, juste avant le 7 rouge. Tout cela dans la bonne humeur générale – de gros rires gras tendaient en tous cas à le prouver – et sans que personne ne s'en étonne. Des gamins payés par les barmen vidaient les poches des clients ivres morts, qui se faisaient ensuite mettre à la rue car ils n'avaient pas de quoi payer. Je cherchai naturellement Kurts chez les gros bras, aux concours de biceps. Chandelles allumées, tessons de bouteilles, planches à clous rouillés voire scorpions attendaient les mains des vaincus. J'appris que le tenant du titre était appelé Big Joe. Avant, il s'agissait d'un écossais qu'on appelait Big Mac, mais un jour Big Joe était arrivé et l'avait mangé. Je ne comprenais pas pourquoi, mais cette histoire faisait beaucoup rire mon interlocuteur dont l'haleine avait au moins pour mérite de faire fuir les mouches. En tous cas, mon nouvel ami n'était pas là.

Je finis par le trouver, après un tour au bar, où les différents alcools (bière, bibine, absinthe, alcool médical, alcool distillé maison, alcool de pomme, de patate, de carotte, de bois, la moitié remboursée si vous devenez aveugle) ne m'avaient pas tenté, et où le Nuka-Cola le moins ruineux (le *classic*) était quatre fois plus cher. « Je te présente Juana, c'est ma copine, en tous cas quand je suis là – *rire gras* – n'est-ce pas chéri – *bruit de sussions, gloussement* – 'fin voilà, j'habite au second étage, je te prête ma chambre – si je l'occupe pas bien sûr – *rire gras, encore.* »

C'est ainsi que quelques semaines s'écoulèrent : la chambre de Kurts était composée d'un lit (un matelas de mousse surélevé par un sommier délatté), d'une commode dont le premier tiroir contenait des fripes, le second des nippes, et le dernier des vieilleries qu'il avait trouvé et qu'il lui semblait intéressant de garder. Au dessus de la commode, une étagère, contenant divers livres, un trésor même si personne n'en voyaient la valeur ; de nombreux *Cat's Paw*, un magazine très intéressant que je ne lisais pas pour les photos, mais parce que les articles étaient vraiment bien, si si !, des livres sur la survie en plein air et un exemplaire de *Guns&Bullets* où un article expliquait comment démonter et remonter un 10mm en moins de vingt secondes, yeux bandés et mains derrière le dos. Je n'en voyais pas vraiment l'utilité mais c'était intéressant. Je prenais la chambre la nuit et Kurts et Juana le jour. Pendant que je dormais ils s'amusaient dans le saloon, et pendant que je visitais la ville... ...Je préfère ne pas savoir exactement.

L'univers dans lequel j'évoluais ressemblait un peu à un western cyberpunk. J'avais droit dans le bar aux représentants les plus originaux de ce que l'on appelait les *Wastelands*. Entre les gros baraqués barbus et chevelus qui jouaient toute leur fortune au bras de fer et les gringalets hallucinés qui vivaient dans leur propre monde et adoraient un circuit imprimé retrouvé miraculeusement dans des décombres, on trouvait un très large panel de personnages tous plus ou moins déjantés et caricaturaux d'eux-mêmes. Certains allaient même jusqu'au bout de leur rôle. Un jour j'avais rencontré Kurts, en bas, au bar – petit événement en soi parce qu'en général, le temps que je puisse accéder à la salle de toilette commune de l'étage (un lavabo, des toilettes, et une citerne pour l'eau courante), il avait déjà investi la chambre. Il sirotait en regardant un groupe de quatre motards attablés dans le fond de la salle – lieu que j'avais nommé caverne de l'éternelle brume à cause de la fumée omniprésente. Cheveux longs

jusqu'aux omoplates, l'air peu commode, la barbe et un bandana encadrant une paire de lunettes noires, jeans et blouson de cuir sans manche, ils faisaient partie de ma catégorie 'gros baraqués', mais étrangement ne se mêlaient pas aux autres. Kurts me parla sans me regarder :
« Sont bizarre.

-Oui, en effet ; ils n'ont pas d'arme, c'est étrange.

-T'as raison, c'est étrange, ils n'ont pas d'arme apparente. C'est là que tu te méfies. Le pire est qu'ils sont venus en moto. Et qu'ils ne les surveillent pas. A ce niveau là je ne suis pas sûr que ce soit un style qu'ils se donnent. »

C'était le genre de nomades qui bougeaient de communauté en communauté, mais ils devaient être plutôt expérimentés pour avoir passé la barrière en moto. C'était ainsi que Kurts appelait le quartier des goules par lequel j'étais passé ; il disait que cela protégeait son coin des pillards et autres prédateurs du désert. En sortant, je vis les motos : des choppers, au long cadre, et sur le réservoir desquels étaient fixés en lettres gothiques de fer forgé des termes agréables tels que War, Death, etc. Sur le côté de l'une d'elles, des mains coupées étaient enfilées à la suite et attachées à une sacoche. Bigre, ils n'avaient pas l'air de plaisanter.

Verset 5 : Amicus Certus In Re Incerta Cernitur

Un jour, alors que je crapahutais comme à mon habitude, en m'éloignant le plus possible de ce centre humain pour visiter les ruines de l'ancienne ville, je fis une découverte intéressante. J'avais pris l'habitude de remonter la rue principale, puis de tourner vers le nord. S'en suivait un dédale de petites rues puis je passais par ce que j'appelais 'la galerie des portraits'. Sur un mur encore bien portant (il atteignait l'étage), blanc, dont les grosses pierres ressortaient et lui donnaient un air bosselé, des tableaux publicitaires avaient été peints. Ces vestiges anciens me ramenaient en arrière, à une époque que je n'avais pas connue, et je ne me lassais pas de passer par là. Le premier représentait un superbe ordinateur : « Le Nouveau PPB-2K.FE (Pipboy 2000 Family Edition)

=> 64 Ko de mémoire vive ! (dont plus de 42K réellement utilisables par l'utilisateur)

=> 32 Ko de ROM avec BASIC, le langage de l'avenir !

=> Générateur de son : 3 voix sur 6 octaves, haut parleur intégré !

=> Lecteur de K7 intégré : vitesse d'enregistrement de 1 à 2 Kbaud (grande vitesse)

=> Port imprimante, Port manette, Port pour le futur lecteur de disquette 5 1/4 (actuellement en développement).

=> Branchement simple sur votre téléviseur ; 4 couleurs, haute résolution (320.200)

=> Livré avec *Space Invaders*, le jeu qui révolutionne la ludothèque

=> Pour seulement \$ 1,999.99

RobCo. Industries, a division of Vault-Tec Corp.»

Je regardais cette affiche avec envie, dédaignant mon vieux Pipboy avec son écran au phosphore deux couleurs et ses plantages et bugs réguliers.

La seconde publicité représentait le schéma en coupe d'un abri, avec sur le côté un couple souriant : « The Vault of the Future ». Une publicité pour les abris développés par l'entreprise Vault-Tec. J'espérais que ceux-là avaient eu plus de chance que mes parents.

Une autre publicité représentait une maison middle-class américaine, côté jardin. Les voisins de gauche faisaient un repas de famille bien arrosé, celui de droite tondait la pelouse. Le propriétaire de la maison, en premier plan, souriant, chapeau et costume, avait une pipe à la main et une AK-112 dans l'autre. « Bored of your Neighbors ? Now they will hear you ! ».

Ces publicités représentaient toute une époque bénie...

J'allais toujours plus loin vers le nord, sans rencontrer de nouveau groupe humain (ou cannibale comme le goules). J'avais même un jour trouvé une vieille locomotive. La voie de chemin de fer avait été déboulonnée, rails et traverses avaient été emportés, sauf à cet endroit,

et pour cause ! Il s'agissait d'une antique Big Boy, la plus grosse machine à vapeur jamais construite, appartenant à l'Union Pacific Railroad, qui servait pour tirer les trains de minerai dans les rocheuses. C'était une 4-8-8-4 (2-4-0+0-4-2 pour le système français). C'est-à-dire qu'elle était portée par deux châssis articulés par rapport à la loco, chacun ayant deux essieux porteurs vers l'extérieur et quatre essieux moteurs vers l'intérieur. Cinq mètres de haut, quarante de long, ce monstre pouvait bouger ses cinq cent tonnes à plus de cent trente kilomètre/heure. Elle semblait dans un très bon état et l'habitacle était gardé par un énorme cadenas qui avait du décourager les pillers ; à moins que ce ne soit l'apparence de l'engin, qui devait faire peur dans ce monde qui avait oublié son passé. Malheureusement je ne pouvais pas exploiter cette merveille et c'était avec regret que je l'avais abandonnée.

Mais la vraie grande découverte que j'avais faite était une usine de Nuka-Cola, cachée dans une zone industrielle particulièrement dévastée, dont le seul chemin d'accès demandait une bonne condition physique et vingt minutes d'escalade. Je n'étais monté là que parce que j'étais poursuivi par trois dogues enragés et que j'avais bêtement laissé mon fusil dans mon sac. J'avais visité émerveillé, les lieux n'avaient presque pas été pillés, un pan de mur avait du s'écrouler plus tard et en empêcher l'accès. Le bâtiment était pris entre d'autres bâtisses, et il n'existait que deux entrées : les deux portes pour la réception des ingrédients et l'expédition du produit, de dimensions considérables, protégées à l'origine par des rideaux de fer (l'un était complètement enfoncé et je doutais qu'il puisse encore coulisser dans les glissières murales, et l'autre avait tout bonnement disparu – c'était par là que j'étais entré) et surélevées d'un mètre par rapport au niveau de la rue, pour coïncider avec l'ouverture des remorques des camions. Ces entrées de marchandises donnaient sur la rue, un peu élargie à cet endroit pour faciliter les manœuvres des véhicules ; cette rue débouchait sur un cul-de-sac à une dizaine de mètres en aval, et elle était barricadée en amont par des gravats comme je l'ai expliqué. Du reste, cette rue ne desservait que l'usine puisqu'elle ne donnait sur aucune autre porte ou orifice vers les bâtiments qui la bordaient. L'autre accès était une porte en acier qui aurait donné sur un petit parking réservé au personnel si on avait pu l'ouvrir. L'épaisseur du blindage et l'entêtement de la porte à ne pas bouger laissaient peu d'espoir de passer par là. Néanmoins je vis plus tard, du premier étage, la petite cour encombrée de carcasses de voitures ; une ruelle à l'opposé la reliait au réseau routier de la ville, et quelques portes dans les bâtiments proches montraient qu'elle était partagée par plusieurs entreprises. Bref, un ensemble de détails m'amènèrent à penser que ce n'était qu'une petite usine de quartier, qui ne devait produire que le Nuka-Cola *Classic*, qui avait toujours connu une forte demande, surtout à partir du moment où la direction du groupe avait décidé d'ajouter des ingrédients entraînant de fortes dépendances.

L'usine était composée d'une grande salle de dix mètres sur vingt environ, sur deux étages. En entrant par une des deux grosses portes, on arrivait à l'air de transit. Sur la droite se situaient toutes les machines, entièrement automatisées, devant soi une petite pièce, bureau du chef de l'usine, et à la droite de ce cabanon la porte vers le parking. Tout de suite à gauche des rideaux de fer un escalier en colimaçon menant à la plate forme constituant l'étage. Au dessus du bureau se trouvait la salle de l'opérateur : beaucoup de cadrans, écrans, voyants, et boutons. Au dessus des machines, une simple passerelle faisait le tour de la salle pour permettre aux techniciens de vérifier le matériel. Aux deux niveaux, une porte dans le mur de gauche donnait sur deux petits entrepôts, celui du bas contenait des caisses de bouteilles vides et celui du haut des bidons de produits divers, sans doute pour l'entretien. Il y avait du avoir des outils, mais ils avaient disparu, comme les bouteilles pleines. En farfouillant dans la salle de l'opérateur, j'avais remarqué un voyant qui clignotait. Sur le coup, je m'étais seulement demandé comment il pouvait trouver l'énergie nécessaire. J'avais alors essayé de monter sur le toit. Ce fut assez difficile, mais comme l'usine était plus haute que ses voisines, je pus en faisant une étape sur un toit, passer d'une fenêtre à mon objectif. Sur la droite, juste au dessus

des machines, on trouvait quatre gros châteaux d'eau. Je compris plus tard qu'ils contenaient la matière première pour faire la boisson. Le reste du toit était couvert de panneaux solaires. Ces petits carrés bleus-noirs de silicium pouvaient paraître verroterie pour des pillards-alpinistes, mais moi je savais que je venais de découvrir une mine d'or. Très vite je me mis à faire des recherches, à fréquenter la bibliothèque de Junktown. Un manuel d'électronique primaire, des livres de science, deux-trois précis de mécanique, je commençai à me former puis je me mis au travail et j'essayai de réparer ou remettre en marche certaines fonctionnalités de l'usine. Un jour, la chaîne de bouchonnage des bouteilles pleines se remit en marche. Certes je n'avais ni bouteilles ni bouchons ni produit, mais le tapis roulant roulait, et, après quelques aménagements supplémentaires, j'eus l'idée de me confectionner un pas de tir : la chaîne passait à un endroit dégagé derrière lequel se trouvait le mur, et elle transportait aisément des boîtes de conserves vides. Je me mis à emprunter des magazines d'armes, principale source de revenu de la bibliothèque, et à m'exercer avec mon 10 mm, ma carabine et mon fusil de chasse.

Ma capacité à toucher des boîtes de conserves en mouvement commençait à être impressionnante. J'aurais assez vite manqué de boîtes et de munitions s'il n'était arrivé un événement perturbateur. J'essayais alors de toucher une cible à vingt-cinq mètres en me jetant sur le côté, et je tombais sur une pile de cartons et chiffons pour amortir un peu la chute. J'entendis une voix : « Jaques a dit : lâche ton arme ! », en même temps que le bruit caractéristique de la balle qu'on fait entrer dans la chambre : clac-clac. Je jetai un coup d'œil par dessus mon épaule et vis l'arme de l'affiche : une AK-112, avec quelqu'un derrière ! Certainement un voisin que le bruit avait dérangé. Je lâchai donc mon arme, puis Jaques me demanda de me relever doucement, d'enlever mes chaussures, d'imiter la poule. Personnellement je ne trouvais pas cela très spirituel. « Jaques a dit : fais le poirier ! » Vous comprendrez aisément pourquoi l'agilité est la plus importante des statistiques. « Tu peux arrêter ; attention il y a un piège ! » Est-ce que c'est cela qu'on appelle l'intuition, quand on est certain qu'il vaut mieux ne pas faire quelque chose ? Mes bras faiblissaient de plus en plus et je n'avais pas du tout envie de perdre. « Jaques a dit : évite le crochet ! » Ce n'est pas tant la fatigue que le fait d'avoir reconnu une voix familière qui me fit lâcher. En fait si, c'était la fatigue : j'étais complètement épuisé, et alors que je m'écroulais à terre je pus voir Kurts qui lançait de toutes ses forces un crochet de manutention dont le rail passait juste au dessus de mon compagnon de jeu. Celui-ci, surpris, se releva et reçut le crochet en pleine poitrine ; il fut envoyé dans un fouillis de bidons vides et ferrailles diverses. On entendit un crépitement, puis plus rien : s'il ne pouvait pas se relever il avait toujours son arme chargée. D'un coup d'œil Kurts remarqua quelques détails intéressants et passa à l'étage. Il déboucha un bidon et le déversa à travers une grille sur le sol en dessous de lui. Puis il redescendit, mit son chalumeau en marche et s'approcha du lieu de repos de notre nouvel ami : « Oups, j'ai fait tomber de l'essence, il ne faudrait pas que je tombe avec ce chalumeau allumé, sinon on aurait un peu trop chaud... » L'autre comprit le message et ne tira pas. Je m'approchai : mon agresseur avait un gros creux dans la poitrine et certainement de nombreuses côtes cassées. Il était mi couché, mi adossé à un bidon, et avait vomi du sang qui se mêlait à la matière noirâtre et poisseuse qui dégoulinait lentement de l'étage. Kurts lui reprocha de ne pas avoir obéi à Jaques et d'être un mauvais joueur. Je l'aime beaucoup mais je pense quand même que c'est un immonde tortionnaire. « Bon, tu vois ça ? C'est une balle de dix millimètres dont le projectile ira mettre fin à tes souffrances si tu réponds à trois questions : pourquoi, qui, et où ? » L'autre cracha du sang mais ne dit rien. Kurts me prit mon automatique, sortit le chargeur : quatre balles plus une dans le canon. Il lui tira la première dans la jambe. « Tu as encore quatre chances pour découvrir rapidement quelle religion était dans le vrai. » Après une seconde balle dans la hanche, il nous expliqua qu'il avait une planque pas loin et que je le dérangeais, qu'il y avait encore son frère qui était au courant de l'affaire. Puis il termina par

une chaude recommandation d'aller nous faire foutre, je crois que c'est pour ça que Kurts l'acheva en lui tirant dans le nez plutôt que le front.

Kurts m'expliqua que Juana était "indisponible" cette semaine, et qu'il avait voulu voir cette usine dont je lui parlais tant. Il était arrivé au bon moment et avait voulu se joindre à la fête. Nous nous rendîmes à la barricade qui bouchait la rue, et nous trouvâmes une plaque de tôle comme nous l'avait indiqué notre ami à l'œil de la sagesse un peu bas. Elle cachait un boyau vaguement consolidé qui s'enfonçait jusqu'à une bouche de métro. L'intérieur était aussi délabré et en ruine que l'extérieur, la plupart des salles étaient bouchées ou pleines de gravats. On risquait peu de se perdre, le chemin avait été déblayé par la main de l'homme et laissait peu de parcours divergents. Rapidement, je vis la lumière vacillante d'une lampe à pétrole sur un mur. Kurts prit mon fusil de chasse – je pense qu'il s'était rendu compte que toutes ces petites billes de plomb ayant pour but un seul corps, cela faisait beaucoup de trous, et cela l'excitait. Nous avançâmes doucement, et alors que je risquai un léger coup d'œil au-delà de l'angle du mur, je fus accueilli par une rafale peu engageante, et par un discours que la décence et un certain respect pour ma mère m'empêchent de retranscrire. Malgré mes entraînements intensifs, j'avais peu envie d'essayer le tir en sautant sur le côté, et durant quelques minutes la bataille se résuma à un échange de coups de feu, chacun contre son mur. Puis un petit bruit métallique et un mouvement sur le sol nous firent baisser les yeux : « Grenade !!! » hurla Kurts, suivi d'un « putain, l'en... » que la décence et un certain respect pour ceux qui ont une sexualité différente m'empêchent de retranscrire. Nous avions couru jusqu'à une pièce proche et n'avions eu à souffrir aucun dégât. Kurts s'affaira en grommelant dans son sac. Puis il revint au coude du couloir, qui commençait à être sérieusement délabré, et jeta à son tour une grenade, qu'il avait récupéré chez nos voleurs. On entendit un juron ressemblant à celui que Kurts avait lancé. Mais elle n'explosa pas, et je remarquai alors que Kurts tenait à sa main un fil, qui s'agita et qu'il tira énergiquement. Après un moment de flottement une forte déflagration se fit entendre. Kurts me parla : « Je tiens à te prévenir que, voyant que la grenade n'explosait pas, notre hôte a voulu la réutiliser, et c'est à ce moment là que je l'ai dégoupillée. Il n'a pas du comprendre tout de suite, et en tous cas trop tard. » C'est en voyant la salle repeinte en rouge et un tronc sans bras ni tête que je compris, en rendant mon déjeuner, pourquoi il m'avait prévenu.

« Maintenant qu'on a tout le matos qu'ils entreposaient, on va devenir encore plus riches non ?

-Non, maintenant on aurait plutôt intérêt à disparaître de la circulation. »

Verset 6 : Numquam Periculum Sine Periculo Vincitur

« Je sais pas si tu te rends compte, mais tu viens de t'attaquer à une famille de trafiquants très puissante.

-Quoi ? Moi, je *me* suis attaqué ? Rappelle moi qui était en train de faire le poirier quand tu es arrivé ? Et puis c'est toi qui a tué le premier et décidé de réunir les deux frères ensuite. Si tu le savais pourquoi tu n'as pas réagis avant ?

-En fait je n'en étais pas sur, mais quand j'ai vu la planque et les caisses de marchandises, j'ai su que c'était eux. Ils se font appeler la Famille Corleone et...

-Quoi ? C'est une blague !

-Eux ce sont – c'étaient – les neveux, ils s'occupaient du trafic d'arme, ils ont différentes planques comme ça par ici, et je comprends que tu étais un peu trop proche de l'une d'entre elles. Il y a aussi les cousins, une famille de cinq, qui se sont spécialisés dans le trafic d'essence et la récupération de véhicules. Il y a encore deux trois petits groupes indépendants mais on en entend peu parler par ici. Le plus gros de la famille étant encore autour du grand-père et vivent de racket, de la drogue, des redevances des 'indépendants' de la famille, de la prostitution et des impôts prélevés sur les populations qu'ils protègent.

-Si je comprends bien, on a au mieux une journée pour nous cacher avant de laisser notre karma décider pour nous si on va monter ou descendre ?

-Oui, mais on a deux avantages ; le premier, c'est qu'il n'y a presque plus de pissenlits dans les *wastelands*. Bon, le second va plus te convaincre : ils ne sont pas organisés en groupe paramilitaire. Ils ont des armes et de l'argent et peuvent payer des mercenaires en cas de guerre. Ils ont également des assassins et peuvent tuer les cas isolés comme nous.

-Je ne vois toujours pas raison de me réjouir.

-En fait si on était un peu plus nombreux, trop pour envoyer des assassins et pas assez pour engager des mercenaires, ils seraient bien embêtés. Avec les mercenaires, on a toujours un risque de les voir tenter un *putsch*, ils vont donc hésiter à engager et armer un groupe de trente comme il en existe si on n'est qu'une dizaine. Cela ne va pas les retenir longtemps, mais ils prendront plus de temps pour réfléchir à leur façon d'attaquer.

-Et pendant ce temps, nous on fonce ?

-Non, on va voir des amis, les éclateurs d'yeux. Tu vas voir ils sont sympas.

-Ah ?.. » Je n'étais pas tout à fait convaincu...

Kurts me mena dans un dédale de ruine, entre des immeubles en lambeaux et des champs de caillasse, sur des rues où l'asphalte travaillait à mi-temps, et où la monotonie était rompue tantôt par une carcasse rouillée de voiture sans roues, sans moteur, sans sièges et sans vitres, tantôt par un groupe de clochards lépreux riant de toutes leurs gencives autour d'un bidon converti en brasero. Nous arrivâmes à une sorte d'entrepôt, sans étage mais assez étendu, toutes les fenêtres avaient des barreaux, et la seule porte semblait-il était surmontée d'une plaque en métal où avait été écrit au pinceau large, en lettres brunies qui avaient du être rouges, je préfère ne pas savoir pourquoi, 'Eyes Bursters'.

Nous connûmes un accueil mitigé, c'est à dire que Kurts fut reçu très chaleureusement et moi regardé avec suspicion, puis mon compagnon expliqua que j'étais un ami et se porta garant, et j'eus enfin droit aux effusions. L'entrepôt n'était composé que d'une seule salle, mais avait des coins distincts. À intervalles réguliers, juste en dessous de trous dans la toiture, on trouvait quelques brasero-bidons. Il y avait un coin avec des couchés, un coin avec des tables, un coin avec une armoire pleine d'alcool, un 'petit' coin, protégé par des draps ; en face de l'entrée, qui pouvait facilement être barricadée en déplaçant une carcasse de congélateur industriel rempli de pierres et ferrailles, on trouvait une armoire remplie d'armes et de munitions. Des armes, en fait deux carabines, un fusil à canon scié, et trois petites mitraillettes, deux Skorpions et un MP9. Evidemment, chaque membre du gang avait son pistolet ou couteau attitré à la ceinture, sous les vêtements bien sûr parce que, on est pas des sauvages quand même. A côté de cette armoire, on trouvait un panneau où étaient accrochés toutes sortes d'outils : clef à molette, clef anglaise, clef à griffe, clefs plates (on devait être dans la version patchée), pied de biche, marteaux, tournevis, pinces diverses, pelles et pioches, etc. Alors que je regardais ce kit de bricolage complet, on vint me dire : tu vois, il est beau notre râtelier d'armes. Je ressens parfois un décalage auquel je ne me ferai jamais. Kurts me présenta les membres : Chico, un gamin toujours rieur, Pépé, aux traits sud-américains marqués, John Doe, un mec baraqué dont on savait peu de choses, Crowbar, un grand noir qui faisait très peur, mais qui se révélait très sympa après une bière, les jumeaux Smith et Wesson, Deagle, et Herbert, qui voulait qu'on l'appelle The Ripper mais que tout le monde appelait Herbert. « Et elle, c'est : où *elle* veut, quand *elle* veut, et avec qui *elle* veut. » Accessoirement elle s'appelait Mina. Et le chef du groupe, lui, était appelé Python. Nom certainement acquis grâce au revolver du même nom dont il n'avait pas dû hésiter à se servir pour obtenir un tel respect. A ce noyau dur qui semblait résister depuis quelques temps, on pouvait ajouter des membres de passage, soit qu'ils cherchent protection quelques temps comme nous, ou seulement une étape où se reposer, soit qu'ils aient eu la fâcheuse idée de se faire tuer, leur souvenir s'estompant peu à peu dans les vapeurs d'éthylène. En ce moment le gang hébergeait moyennant finance deux allumés nommés Topdollar et Funboy, persuadés d'être poursuivis par un gars habillé en noir avec un corbeau sur l'épaule. Kurts avait expliqué au gang notre situation, et en effet ils restèrent accueillant et ne cherchèrent pas de noises à mes yeux. On vécut là deux semaines de débauche, sexe, drogue et rock'n roll. Bon, pour le rock cela se limitait aux chansons paillardes d'Herbert sur sa guitare sèche un peu désaccordée, la drogue à l'alcool, mais pour le sexe, des filles venaient tous les soirs et repartaient plus lourdes de quelques caps et d'un peu de, heu... Quoi qu'il en soit, je préférerais réserver ma virginité à la future élue de mon cœur. Un de ces soirs de fête, Kurts me dit : « C'est quand même bête, avec cette usine, on aurait pu se faire un max de blé. » J'eus alors une idée. Ridicule d'abord, mais en en parlant à Kurts cela se concrétisa, puis Python donna sa touche finale, et cela devint évident. Le lendemain, on fit une réunion, on expliqua tout, on congédia les deux guignols hallucinés et on se prépara à partir.

Nous étions arrivés depuis une semaine à l'usine. Après avoir inspecté scrupuleusement les lieux, nous l'avions investi ainsi que la cache des neveux Corleone. On n'avait rien trouvé d'intéressant : quelques caisses de munitions endommagées par la grenade, le uzi du second frère, en morceaux. La cache était plutôt vide, ma présence les avait peut-être forcés à la déménager. On avait néanmoins trouvé trois armes lourdes, dont ils avaient du reporter le transport, et une caisse de mines antipersonnelles. Les trois mitrailleuses avaient souffert de l'explosion : une M60, fusil mitrailleur sur bipied ou portable à la main, qui s'enraillait souvent, une M249, mitrailleuse sur support que le canon un peu tordu discréditait, et une Browning M2. Cette arme qui rendait ridicule le mot : destructeur, dont j'avais entendu parler dans une histoire de massacre dans une ville appelée Osceolla, pesait quarante kilos et était largement trop lourde pour être portée par un humain normal. Elle avait dû être prélevée

sur une jeep ou sur la tourelle d'un tank, c'est pourquoi elle n'avait pas de trépied. Le dernier détail qui me fit ravalier ma joie fut la découverte d'un mécanisme endommagé qui empêchait le tir en rafale ; nous avions l'arme ultime, sauf que nous ne pouvions viser et elle était bloquée en mode semi-automatique. Contre mauvaise fortune bon cœur, nous les avions tout de même utilisées. La browning était sur le toit, protégeant la cour du parking (dont nous avions bouché l'entrée par des carcasses de voiture) et les toits avoisinants. La M249 était à l'étage, et protégeait les deux entrées de marchandises. La M60, compte tenu de sa maniabilité, était sur une sorte de mirador de fortune construit à la hâte en face de la barricade, et qui nous permettait de monter sur les toits. Elle protégeait ainsi le barrage de pierre et pouvait facilement et rapidement être transportée sur le toit ou dans la fabrique en cas de coup dur. En plus de cela nous avions miné un peu partout. Comme prévu, les Corleone, méfiants à chaque mouvement de l'ennemi, surtout lorsqu'il semble illogique, ne réagirent pas, et nous eûmes le temps de réactiver toute la machinerie.

Lorsque la première bouteille de Nuka-Cola, cuvée 2128, fut sortie, une grande fête avait été organisée. Python, devant tout le monde, l'avait décapsulée, avait bu goulûment, et avait tout recraché. Après cinquante ans d'attente dans les cuves, le produit était complètement périmé. « On dirait de la pisse. » Je crois que ça résume. L'effet sur le moral fut dévastateur. Une bombe αω n'aurait pas fait mieux. Mais alors que tout le monde voyait notre monnaie d'échange s'envoler, moi je trouvais le jeu de plus en plus intéressant, il allait falloir jouer serré. Je pris la parole. Je crois que cette fois, en exposant mon plan dans l'adversité générale, en redonnant l'espoir et avec un sacré culot, je fus complètement accepté dans le groupe. Et à la suite de cette épopée je compris qu'ils étaient mes amis. Bref. Voilà ce qui se passa.

Pendant une a deux semaines, trois équipes se relayaient à la production, la garde, et la recherche et l'achat de toutes les bouteilles de Nuka-Cola trouvables dans la région. Vint la partie la plus risquée du plan : Python, Kurts et moi, ainsi que Smith et Wesson en tant que gardes du corps, nous rendîmes à la demeure de la famille Corleone. Je voulais voir cette villa de luxe avec piscine – apparemment une lubie de riches avant la guerre, une sorte de grande baignoire pour pouvoir se laver en famille. Nous fûmes arrêtés avant par des gardes, et un des fils arriva rapidement dans une superbe voiture, tirée par un superbe cheval. Même pour les riches, le luxe a ses limites. Nous lui sortîmes notre beau discours : excuses, explications de la méprise qui entraîna la mort des neveux, recherche du pardon en formant une alliance, avec pour preuve de bonne volonté le don de nos stocks de cola nouvellement produit. Cola nouvellement produit ? Oui, nous avons restauré une vieille usine de production, mais c'est lourd à gérer et nous n'aurons bientôt plus d'énergie. Qu'est-ce que nous aimerions nous en débarrasser. Ecoutez, je pense que cela va nous intéresser. Vraiment ? Quelle meilleure façon de souder notre fraternité ? Très bien, je vais aller en parler au Père. Pourriez vous également prévenir vos cousins de notre trêve, nous aimerions leur acheter de l'essence pour continuer à faire tourner l'usine. Très bien, nous leur parlerons de notre future acquisition. Non, parlez seulement de la trêve, ils pourraient être jaloux de votre puissance encore croissante. Oui, bien sûr, vous avez raison.

Cet imbécile avait tout gobé. Quelques jours plus tard, le patriarche arriva. Il était moins facile à rouler. Il visita l'usine, la vit en état de marche, une chaudière nouvellement créée lui confirma que l'usine fonctionnait bien au fioul, et sa haute connaissance de la technologie lui permit d'y croire dur comme fer : l'usine tournait, il y avait une chaudière, un litre d'essence permettait donc de créer un litre de cola. Il ne pensa pas non plus que le cola devait être dans un réservoir, et encore moins qu'après une semaine intensive d'utilisation, ce réservoir était presque vide. Il voulut voir la marchandise produite. Une pièce de stockage en était pleine. Des caisses les unes contre les autres et empilées jusqu'au plafond. Il vérifia que toutes les caisses étaient pleines, et voulut goûter. Evidemment les seules caisses dans

lesquelles on pouvait prélever des bouteilles étaient les plus proches de la porte, celles que l'on avait remplies avec les bouteilles achetées à l'extérieur. Il but, et vit que cela était bon. Sa décision était prise, maintenant il allait essayer de nous arnaquer. Vous comprendrez que la perte de tels êtres chers ne peut être compensée par une simple cargaison de boisson, de plus non alcoolisée. Oui, oui, évidemment, évidemment. Vous cherchez à vous débarrasser de cette usine à tous prix, et je suis assez bon prince pour l'accepter. Sans compter que j'aurais pu la prendre de force. Oui, oui, évidemment, évidemment. Cela nous permettra d'oublier la douleur du deuil, vous n'y voyez pas d'inconvénient ? Non, non, évidemment, évidemment. Mais pour souder notre nouvelle alliance, je vais faire un marché et vous acheter votre provision de cola. Oh, merci, merci, nous vous devons tant.

Le prix fut de quelques kilos de drogue pure à 50%. Il repartit heureux car il pensait nous avoir volé. Plus dure en serait la chute. Le surlendemain, nous refîmes la visite pour les cousins Corleone. Encore moins méfiants que les précédents, ils étaient trop heureux de pouvoir asseoir leur position avec l'acquisition de cette usine, et ainsi espérer se mesurer au Père si craint. Ils nous achetèrent la marchandise pour une petite quantité d'armes légères : trois FN P90c, SMGs de très bonne qualité, précis et puissants, certainement récupérés dans un dépôt militaire et sous-estimés à cause de leur forme peu commune, et une dizaine de Browning HP et Beretta M9FS, pistolets indémodables, courants, mais matière à revendre quoi qu'il en soit. L'usine, et ce fut le plus beau coup, nous rapporta un camion, l'arrière rempli de bidons d'essence, que nous sondâmes tous pour ne pas être floués, et un Hummer ! Où avaient-ils récupérés ce véhicule militaire, en état de marche, rapide et blindé, mystère... Quant au camion, un Trm 2000, à la base transport de troupe de l'armée, équipé d'un plateau bâché, il semblait un peu fatigué mais robuste et en très bon état.

Trois jours après, nous étions prêts au départ. Cinq personnes dans le Hummer, plus une sur le toit où avait été installée la M2 ; la camion suivait : trois personnes dans la cabine, trois autres sous la bâche, avec les bidons d'essence, les caisses de Nuka-Cola consommables, les deux valises de drogue – c'est pour revendre et se faire un trou, pas question de toucher à cette merde avait précisé Python –, les panneaux solaires, démontés avec soin, les réserves d'armes et de munitions, et tout ce qui pouvait valoir le coup dans l'usine. Les deux chevaux allaient voir leur bride attachée au camion, ils n'auraient pas trop de mal à suivre puisque nous comptions faire le voyage à petite vitesse. Et nous tous puissamment armés. Nous allions migrer. Si tout ne s'était pas déroulé comme prévu, nous nous en sortions beaucoup mieux que nous ne l'avions espéré. Le patriarche, toujours méfiant, demanderait prudence et fouille de l'usine avant de l'investir, ce qui nous laisserait deux jours avant qu'il ne se rende compte qu'il s'était fait avoir. Puis il y aurait certainement confrontation avec les cousins, avant que les deux parties ne se rendent compte de la supercherie. Il ne faudrait certes pas revenir ici avant longtemps, Kurts avait dit à Juana qu'il s'absenterait un moment. Là où nous allions, la vie allait être meilleure. Comme d'habitude. Mais ce n'était pas la peine de leur gâcher leur joie, qui vivrait verrait.

Avant de partir, le dernier soir, à côté des deux véhicules garés dans la ruelle dont nous avions fait sauter la barricade, nous fîmes une grande fête. Alcool à flot, filles de gaieté, comme disait Chico, bref, rien de plus que d'habitude, sauf que cela faisait un mois que cela n'était pas arrivé, et cette fois il y avait une raison, quelque chose à fêter. Alors que je regardais tous ces seins, ces croupes, ces cuisses, un peu éméché et abruti par l'alcool, Mina s'approcha de moi : « Il paraît que tu te réserves ? Je trouve ça tellement chou, ça fait petit garçon. Allez viens, je t'invite mon bébé. » Un peu blessé, je lui répondis : « Toi ? Tu peux encore servir après tout ce que tu as été utilisée ? » J'eus un bleu pendant deux semaines, et étrangement à vie un bon souvenir qui aujourd'hui encore me rend mélancolique. J'ai encore ma molaire en pendentif...

Verset 7 : Alea Jacta Est

Vingt-et-un Mars 2128. Le printemps revenait. Après un hiver ensoleillé, à la température idéale, où l'on n'a ni besoin de se couvrir ni de se dévêtir, je me demandais à quoi correspondrait le retour des beaux jours. Les autres ne semblaient pas en avoir conscience. Qu'est-ce que le temps quand seule la survie au jour le jour compte ? Pourtant les anniversaires et commémorations diverses étaient célébrées, on avait retrouvé des calendriers, ou alors la tradition ne s'était pas perdue ; étrange de voir que les valeurs mêmes que les philosophes avaient un jour appelées humanité avaient disparu si facilement, alors que les contraintes sociales et arbitraires avaient survécues – pas leur signification malgré tout, le dimanche était un jour comme les autres, les saisons ne semblaient pas éveiller de réaction, ne parlons pas des années bissextiles. Bref. Nous étions arrivés dans ce nouveau secteur de cette immense ville en ruine il y a quelques semaines. Six, sans doute, mais j'avoue avoir un peu perdu le fil du temps. Nous avons réussi à nous installer, mais la vie n'avait plus rien à voir avec ce que nous avons tous connu précédemment. Nous avons grandi, franchi un échelon de la société : la vie était plus excitante, mais plus dure, il fallait travailler pour survivre. Je commençais à mieux cerner l'endroit dans lequel je me trouvais, au fur et à mesure que je m'y enfonçais. La ceinture extérieure était gardée par les plus bas échelons, la lie de l'humanité et ce qu'il y avait dessous. En s'enfonçant on trouvait quelques groupements de population, qui vivaient de troc, d'agriculture et d'élevage, dans des champs patiemment dépierrés, aménagés sur des terrains complètement détruits. Une civilisation primaire. Mais dans cette nouvelle zone, ce n'avait plus rien à voir. Les quelques parasites, gangs ou familles, qui hantaient gentiment notre précédent lieu de campement, Junktown, paraissaient des enfants de cœurs en comparaison des plus calmes ères de ces lieux. Après une semaine, Kurts me confia : « Parfois je me dis que nous sommes passés de la préhistoire à la décadence sans connaître la civilisation. » Décidément ce pays était coutumier du fait.

Nous avons trouvé un petit bastion pour nous établir. Enfin, avons trouvé ; le bâtiment nous était loué. Mais à époque différente, méthodes différentes ; celui qui nous avait contacté n'avait rien du promoteur en costume d'il y a quelques cent ans. En voyant un gang arriver ou se former, il proposait de vendre une information sur un lieu idéal pour s'établir et facile à défendre, moyennant une forte somme bien entendu. Il n'avait plus ensuite qu'à attendre que le gang se fasse décimer pour ensuite revendre l'endroit à un nouveau groupe déjà en sursis. Nous nous trouvions dans l'enceinte d'une petite société certainement, mais difficile de savoir exactement, la place ayant été utilisée par une dizaine de groupes avant nous, et ayant été largement optimisée pour correspondre le mieux possible à une forteresse. Le mur entourant le site portait du fil barbelé un peu fatigué et un chemin de ronde sur la solidité duquel je n'aurais pas misé ma vie. La grille épaisse était d'origine mais s'actionnait à la main. En face du bâtiment en lui-même, on trouvait quatre garages les uns à côté des autres.

Un pour chacun de nos deux véhicules motorisés, un transformé en écurie pour les deux chevaux, et le dernier, faute de mieux, en salle de garde. Notre bastion en lui même était composé de deux pièces au rez-de-chaussée, anciennement dépôt et accueil, et une série de bureaux à l'étage. L'un d'entre eux servait de salle d'arme et d'équipement (nous avions acquis quelques armures de cuir, sortes de gilets pare-balles artisanaux et souvent puants), les autres de chambres, minuscules certes mais c'était déjà un luxe. Les précédents occupants avaient même eu la gentillesse de nous léguer leurs lits, de superbes caisses de tailles à peu près égales sur lesquelles des paillasses, coussins, ou lambeaux de tissus formaient matelas et couvertures. La salle du bas servait de salle commune, quant au dépôt, il avait gardé sa fonctionnalité première. Pour survivre, il nous avait en effet fallu trouver une activité. La seule qui nous avait paru durable avait été l'exploitation de notre camion. Les autres trafics auraient été plus dangereux, il aurait fallu s'attaquer à des groupes déjà établis. Là, on ne servait qu'à transporter des marchandises, sans être trop regardant. Cela nous avait permis de nous faire de nombreuses relations sans attirer les foudres de quiconque. On demandait de l'essence en plus du paiement, et des précisions sur la nature de ce que l'on transportait, en réalité quelles étaient nos chances de subir une attaque. Suivant les cas nous scindions le groupe en trois ou quatre, et il y avait toujours une division en place à notre bastion, et au moins une avec le camion.

Nous n'avions subi que très peu d'attaques, préférant bien protéger nos marchandises lors des transports à hauts risques. Toutefois, nous n'avions pas pensé que le camion en lui-même était objet de désir, et outre sa valeur dans notre monde, l'utilisation que nous en faisons générerait trop de profits pour qu'ils ne soient pas enviés. Je fis les frais de notre stupidité. J'étais ce jour là dans la cabine, à côté de John Doe qui conduisait – personnellement je ne savais pas tenir un volant, ni nager d'ailleurs, à cause de ma vie dans l'abri – quand nous entendîmes des coups de feu. Crowbar était à l'arrière et sa carabine semblait dérangée par une présence indésirable. Dans le rétroviseur je vis deux motos et un engin étrange. Doe regarda à son tour et dit : « c'est un triporteur de marque Fiat ; il a été tiré en 6500 exemplaires puis il y eut une seconde édition, spéciale, de trois cent véhicules. Vingt d'entre eux furent destinés à l'exportation, mais le bateau coula parce qu'un des marins, Mikhaïl Medvedov, avait mis un peu de whisky de marque russe : Wiskovitch dans la tasse de son camarade responsable de la barre, Phong Tran, alors que celui-ci ne supportait pas l'alcool. Mais un mafieux américain en fit importer un par ses propres moyens. Juste avant la guerre il l'avait rangé dans sa maison, au 121 de la 31^e, à gauche de sa Mercedes et sous une couverture beige 100% coton. » Ah. Parfois il me rendait perplexe. J'avais toujours sur moi mon 10mm, et l'AK-112 léguée par mon ancien compagnon de jeu, à l'usine. Je décidai de passer à l'arrière pour aider Crowbar, qui semblait ne pas s'en sortir, et dont les munitions allaient vite s'épuiser. Je sortis par la fenêtre de la portière et me hissai sur le toit de la cabine. Très vite je compris combien mon acte était hasardeux et je manquai trois fois d'être éjecté. John accélérât et le terrain était chaotique. Une fois sur le toit, je me jetai à plat ventre sur la bâche, ce qui donnait une meilleure adhérence, je rampai et m'apprêtai à tirer. Les deux motos semblaient sorties d'un film de science-fiction. Rafistolées par des tuyaux qui laissaient échapper des gaz sous pression, on ne pouvait identifier le modèle original, à moins qu'elles n'aient été de conception artisanale. En les regardant, il me vint un mot de Kurts : « Tout fout le camp ». Mon fusil étant automatique, j'eus beaucoup moins de mal que Crowbar à toucher ces deux poursuivants. La première moto explosa, sans doute atteinte au réservoir, la seconde tangua dangereusement puis chassa alors que le pilote était éjecté. Le troisième engin semblait plus compliqué à éloigner ; il avait en effet trois roues, celle à l'avant était protégée par une sorte de plaque en fer reliée au carter par du gros caoutchouc, une ancienne chambre à air certainement. Le moteur se trouvait à l'arrière, et un pare-brise renforcé de nombreuses plaques de plastique épais rejoignait un petit toit qui protégeait le conducteur. Le petit calibre

de mon arme s'épuisait et ne semblait pas décidé de traverser une de ces protections. Je descendis donc, non sans mal, rejoindre Crowbar qui avait lui aussi décidé d'arrêter de gaspiller ses munitions. Notre dernier assaillant se mit à nous tirer dessus, sans doute avec une arme semi-automatique. John Doe dut sans doute réduire la vitesse puisque le triporteur se rapprocha. J'eus une poussée d'adrénaline, arrêtai de penser, et soudain je sautai du camion vers le pare-brise qui nous talonnait. Je ne sais pas exactement ce qui se passa. Après avoir violemment heurté notre poursuivant, je fus éjecté vraisemblablement vers le haut. J'atterris alors dans une remorque tirée par l'engin, ou alors l'homme abandonna la course et me ramassa, me croyant mort. Quoi qu'il en soit, je me réveillai plus tard dans cette remorque, et je mis du temps à retrouver mes idées et comprendre la situation. Je pensai d'abord attendre, mais voyant que j'étais déjà dans un endroit inconnu et que j'y enfonçais de plus en plus, j'eus un moment de panique, pris mon 10mm encore à ma ceinture et me mis à tirer dans la plaque de tôle devant moi, derrière laquelle devait se trouver mon ravisseur. Celui-ci sortit la tête de son engin sans porte et fut visiblement étonné de me voir, en vie, en train de lui manifester une antipathie certaine. Il se mit tout d'abord à zigzaguer, je dus me plaquer et m'accrocher à la remorque, puis il sortit son bras et tira au hasard vers l'arrière. Mon chargeur était presque vide, et je ne savais pas si les balles traversaient son habitacle ; je tirai donc vers sa main. Le triporteur chassa plus que de coutume. Je vis tout d'un coup quelque chose arriver vers moi et le pris en pleine figure. Je ne sais pas ce qu'il avait lancé, peut-être son arme s'il ne pouvait plus l'utiliser, mais je saignais du nez et j'étais vraiment sonné. Il donna un autre coup de volant et je fus éjecté. Je commençai un roulé-boulé d'une dizaine de mètres lorsque je perdis connaissance.

J'émergeais peu à peu d'un inconnu brumeux. Il me semblait avoir vu un nain me disant Tagazok et me proposant de taper sur un dirigeant d'abri devant moi, puis dire qu'il me fallait partir car mes amis avaient utilisé un point de destin pour me sortir de là, alors que j'allais écraser le nez du dictateur que j'avais fui. Bref, une sorte de coma pendant lequel j'avais déliré, et qui avait duré plus de douze heures puisque nous étions le matin, d'après le soleil au dehors qui semblait assez bas. J'étais dans une ancienne église dont le toit était largement troué. Le sol semblait poudreux sous moi, je compris que j'étais sur un lopin de terre où poussaient des plantes. Je remarquai alors une fille à côté de moi ; elle semblait assez jeune, avait de grands yeux verts, un petit nez et de longues nattes brunes. Elle portait une robe rose qui lui descendait jusqu'aux mollets et avait un quarterstaff, long bâton qui pouvait servir d'arme. « Bonjour. Vous allez bien ? Je venais ici comme chaque matin, pour m'occuper de mes fleurs, – je vends des fleurs – lorsque je vous ai trouvé, couché dans le parterre. D'ailleurs c'est assez ennuyeux, car elles ne poussent qu'ici. Sans doute la quiétude du lieu. Quoi que ces derniers temps, des hommes cherchent à m'attraper sans raison. Voudrais-tu devenir mon garde du corps, pour que je puisse rentrer chez moi ? Au fait je ne me suis pas présentée, je m'appelle Aeris. » J'avais certes l'esprit qui tournait un peu au ralenti, mais je flairai l'embûche. « Ah non, ça va pas recommencer », et je m'enfuis en courant.

En quittant l'église, je compris mon erreur. Mes deux chutes n'avaient pas été sans séquelles. J'avais peine à tenir debout et je ne distinguais pas bien ce qui se situait à plus de quelques mètres. Dans un mur, sur la gauche, je vis la remorque à moitié encastrée. Il y avait des traces de pneus brûlés sur la chaussée, mais on ne trouvait pas trace du véhicule ni du chauffeur. En face de moi, un mur haut de deux mètres me barrait la route et semblait continuer tout le long de la rue. Il y avait néanmoins un passage dans le mur, mais qui était largement encombré de végétation. Je me frayai tant bien que mal un chemin, ce en déchirant encore plus mes vêtements déjà en lambeaux. Mon armure de cuir m'avait néanmoins évité de subir plus que quelques contusions.

Je passai donc le mur de ronces et me retrouvai dans un tout autre lieu.

Verset 8 : Dum Spiro, Spero

Jusque là, j'avais évolué dans cet univers délabré, ce mélange subtile de bidonville brésilien, de zone industrielle abandonnée allemande, de cité ouvrière turque, de Guernica sous Franco, de Belgrade sous Milosevic, de Moscou après la chute du communisme ou du Bronx avant celle du capitalisme. Bref, un endroit où le mot ruine désigne aussi bien les Hommes que les murs, et où la chaleur provient plus du canon de votre arme que de celui qui vient d'en faire les frais. Comprenez alors ma surprise de retrouver la couleur, passer du gris des immeubles et du rouge sur mes ennemis au bleu du ciel et au vert des champs devant moi. En effet, aussi improbable que cela puisse paraître, le ciel était dégagé de tout squelette métallique ou lambeau de gratte-ciel, et au sol de longues herbes montant parfois jusqu'à la taille frissonnaient jusqu'à perte de vue. Je m'attendais à entendre Tagazok derrière moi, mais je dus me rendre à l'évidence : ce petit paradis existait.

Je me mis faire quelques pas. Je commençais à reprendre mes esprits, mais cet endroit m'intriguait. La végétation pouvait, en théorie, avoir pris le pas sur la ville, mais pas sur une surface aussi étendue. Grands espaces, petits bois denses, étendues d'eau. Je commençais à me demander si un milliardaire n'avait pas fait construire ce terrain pour ses loisirs, la chasse certainement, les riches de ce beau pays étaient en général tous des *fuckin' assholes*, comme le disaient les pauvres qui auraient aimé faire de même. Nixon, George Bush, Charlton Eston, tous ces grands noms aimaient s'amuser en massacrant les populations Vietnamiennes, Irakiennes ou en poussant les américains moyens à vaincre la surpopulation en adhérant à la NRA... Ces sombres pensées furent vite submergées par l'idylisme dans lequel je progressais. Après une demi-heure de marche, je me trouvais en haut d'une colline elle aussi verdoyante. Je m'apprêtais à imiter le générique de la petite maison dans la prairie pour la troisième fois, lorsque mon pied buta. J'écartai les herbes et découvrit un crâne. Humain. Trop petit, malheureusement, pour être celui d'un adulte. Pas de doute, la guerre était bien passée par là. En regardant mieux, je retrouvai ses petits os éparpillés autour. Puis le cadavre d'un ours en peluche. Les yeux arrachés, le dos éventré, la mousse grouillante d'insectes et de vers. Une victime de plus. Je reculai un peu, m'apprêtant à partir, lorsque le sol se déroba sous mes pieds. M'accrochant ça et là à la végétation, je limitai ma chute, et roulai sur quelque chose de dur. Une voie ferrée ; et la colline sur laquelle j'étais un instant plus tôt était percée par un tunnel dont l'autre bout n'était pas visible. J'entrai. Je fis une dizaine de mètres en profitant de la luminosité faiblissante provenant de l'extérieur. Au-delà d'un tournant du

tunnel, je vis une autre clarté. Je continuai donc en tâtonnant, sentant des frôlements sur mes jambes, voyant des petits yeux rouges disparaître en poussant de petits cris stridents. Saloperies ; si je me faisais mordre, j'allais attraper tous les virus du coin. J'arrivai à la source lumineuse. Elle clignotait, sans doute alimentée par un panneau solaire défectueux. C'était une lampe de secours d'une gare de métro, sur les rails de laquelle je me trouvais. Les quais étaient aussi hauts que moi, je dus escalader pour monter dessus. Ma main toucha quelque chose de soyeux. Je pensai d'abord à un rat. Je m'aidai donc seulement du rebord pour me hisser. Une fois debout, je regardai à mes pieds ce qui m'avait intrigué. La lampe éclairant par intermittences, je ne voulus pas comprendre tout de suite. Un cadavre. Aux trois quarts décomposé, seuls quelques cheveux persistaient sur le crâne, des morceaux de tissu, de chair sur les os. Un rat s'enfuit de sa cage thoracique. Il était appuyé sur un autre cadavre, qui avait encore un résidu d'œil, à moitié couché sur un autre, tout autant décomposé. Je compris alors que ce que j'avais pris pour un éboulis, qui s'étendait de mes pieds au mur de la station, n'était autre qu'une masse cadavérique, des dizaines de corps, des pantins lugubres dont certains avaient encore des lambeaux de peau sur le visage, de la chair entre les os des doigts, des masses organiques derrière les côtes. A d'autres manquaient un os, une jambe, une mâchoire ou un crâne. Ça et là un corps bougeait encore, contribuant à la survivance de quelque rongeur. Ici, une mère tenant son bébé dont la tête était à ses pieds, le petit corps, verdâtre, les yeux de sa mère, vides. Là, deux restes humains enlacés ; à côté, un squelette d'enfant qui n'avait jamais du connaître l'amour, même pas de ses parents, abandonné qu'il était. Tout ce tableau macabre aperçu plus que vu par le flash clignotant de la lampe. J'étais dans un état lamentable. Je ne pouvais rester dans cet endroit, mais il n'était pas question de revenir dans le tunnel, et je n'osais monter les escaliers de la station pour revenir à la surface. Je crois pourtant que c'est ce que je fis. Je couru, glissai sur quelque chose non identifié, vomis et finalement arrivai à la surface. Sans regarder autour de moi je sautai à travers une vitre et me retrouvais dans le parc. En sang, je vomis une seconde fois, et une troisième. Puis je m'évanouis.

J'émergeai lentement ; je me trouvais dans un environnement qui ressemblait à un tepee indien, sauf que la case avait un toit, aussi plat que le permet une toile. J'étais sur un lit fait de branches et de liens, un matelas de feuillage, et protégé par une couverture de laine qui n'avait vraisemblablement pas connu les manufactures. Je me sentais bien et ne voulais bouger. Toutes mes blessures, au corps et à l'âme, semblaient lointaines. Je pouvais voir devant moi une table faite de la même manière que ma couche, sur laquelle des pots et vases laissaient échapper des odeurs inconnues. Une clarté vive submergea celle de la lampe à huile accrochée à une branche du plafond, puis disparut. Une femme assez âgée venait d'entrer. Elle tâta mon pouls et me parla doucement : « Bonjour. Je crois que vous allez mieux. Vous allez pouvoir quitter l'infirmerie et aller sous la tente réservée aux hôtes. » Elle sortit. Je me levai doucement et fut étonné de ne sentir aucune douleur en faisant mes premiers pas. J'allai à la petite table et découvris de nombreuses liqueurs et pâtes médicinales. J'entrebâillai la toile qui protégeait l'entrée, et après un temps d'adaptation, je vis le village dans lequel je me trouvais. De nombreuses cases identiques à celle dont je sortais, igloos de branches recouverts de peaux de bêtes, quelques villageois, différents animaux en liberté, et mon hôtesse qui m'attendait. Je la suivis. Les indigènes m'étaient indifférents ; on en distinguait deux groupes : les plus vieux, de trente à cinquante ans, avaient en général des habits faits en peaux, et auraient pu s'adapter à notre société. Les plus jeunes, par contre, avaient pour la plupart le crâne rasé, des tatouages sur tout le corps, et se limitaient pour vêtements à un pagne et un collier de crocs ou autres bijoux en os. J'entrai sous une tente un peu plus grande que les autres, précédé de ma guide. En nous voyant, un homme occupé à ronger un os à pleines dents s'arrêta et s'essuya la bouche avec son bras. Notre hôtesse eut une moue de dégoût mais ne dit rien. « Mangez vous aussi. Il vous faudra partir, demain à l'aube. Nous

vous accompagnerons jusqu'à votre monde et vous retournerez dans les ombres. » Elle s'apprêtait à partir quand je l'interrompis.

« Mais qui êtes vous ? Ne puis-je pas rester un peu plus ?

- Nous n'appartenons pas aux mêmes mondes. Vous appartenez au passé, vous vous êtes vous-même détruits, et vous allez peu à peu disparaître. Nous avons compris le message de la nature, et nous vivons en osmose avec elle. Dehors il y a un équilibre, aussi bien au niveau des vies que des esprits. Vous mangeriez trop – elle regarda mon compagnon – rompant le premier, et pervertiriez les esprits de nos jeunes, perturbant le second. Vous allez donc rentrer chez vous.

- Mais vous m'avez sauvé ?

- Nous ne vous voulons pas de mal. Vous pourriez même venir vivre avec nous si vous acceptiez d'adhérer à nos règles. Nous vous avons trouvé près de la grande sépulture, vous auriez été attaqué par des animaux. Maintenant mangez et dormez. »

La grande sépulture. Des dizaines de personnes étaient venues mourir ensemble lorsque les bombes avaient commencé à pleuvoir ; dernier acte de solidarité entre les hommes. Paradoxalement, après s'être craché dessus pendant des années, certains avaient pensé à la réconciliation ; ou voulaient-ils s'assurer que les autres mourraient aussi, et qu'ils n'allaient pas être seuls à succomber ? Et non loin de ce mausolée à l'amour ou à la bêtise, à l'humain en fait, vivait désormais une tribu qui le considérait comme emblématique de cette civilisation disparue, et dont ils se méfiaient tant. En 1968, ces communautaristes auraient été appelés des hippies et auraient suscité le sourire des têtes pensantes. Ces têtes pensantes s'étaient détruites elles-mêmes, et tous ceux qui les suivaient, de bonne ou de mauvaise grâce. « Je vendais des canons dans les rues de la terre, mais mon commerce a trop marché. » Notre civilisation était en ruine, et nous en étions les derniers fantômes, les derniers réflexes du cadavre qui veut se convaincre qu'il peut encore bouger, mais peut-être étions nous, comme le pensait cette inconnue qui m'avait soigné, en sursis, voués à disparaître. Les muscles, non irrigués, peuvent encore tressaouter ; les derniers sursauts du cœur peuvent alimenter quelques organes proches ; mais peu à peu le néant est inéluctable. Les espèces disparaissent au profit d'autres, plus adaptées. Le rat avait survécu au dinosaure, le tribale pouvait survivre à l'homme électronique.

« Kurdy Malloy, et toi ? » Mon compagnon m'avait sorti de mes pensées. Un visage narquois, qui semblait avoir connu les coups durs, des cheveux roux qui se terminaient en une petite tresse sur sa nuque. Il était couché sur un lit semblable à celui que j'avais connu, mâchonnant un brin d'herbe. Il avait un casque sur la tête, que je ne le vis que rarement enlever, un manteau de fourrure sans manches. Il m'expliqua qu'il était venu ici pour chercher protection et perdre des gens qui ne lui voulaient pas que du bien. « Cette salope a raconté que je l'avais violée. Elle avait clairement pas dit non, mais quand elle a su que j'allais quoi qu'il arrive m'en aller, je crois qu'elle l'a pas très bien pris. Ha ! Sacrée Julia ! Obligé de passer deux semaines chez ces timbrés, jusqu'à ce que ses frères pensent qu'ils étaient cannibales et me laissent pour mort. Ha, je rigole bien. » Il n'avait pas besoin d'en dire plus pour qu'on puisse le cerner.

Le lendemain, je partis donc avec Kurdy, nouveau compagnon de voyage. On lui avait rendu sa mule, Erza, qui transportait son matériel. Il sembla heureux de retrouver son Colt. Voyant que j'étais sans arme, ayant perdu mon 10mm lors de ma seconde chute, il me tendit un pistolet bizarre. « L'autre fois, je venais de semer cette fripouille de Stonebridge, et je me suis rendu compte que je m'étais perdu dans cette satané ville. Je me suis arrêté à un stand, le gars vendait des brochettes d'iguane. Iguana bob, qu'il s'appelait. Il devait avoir une sacrée recette, parce que j'en avais déjà mangé et c'était vraiment pas aussi bon. Bref, je vois un gus qui m'observe derrière un pan de mur, je m'approche et je lui jette un bout, en échange d'une information. Mais au lieu de m'aider il me demande encore plus. Il s'était fait virer de chez

lui, une petite ferme isolée, par un gang. J'avais rien à faire, alors pourquoi pas aller nettoyer tout ça. Depuis la grande lessive, y'a plus de bons samaritains comme moi. Tu parles ! Je m'approche doucement, je vois le tableau, son gang, ils ont jamais vu une arme à feu. Un cocktail Molotov à travers la fenêtre, un peu de tir au pigeon sur les fuyards, et on les reverra pas. J'ai retrouvé le gars, tout heureux même s'il fallait reconstruire sa ferme, il m'a filé ce truc. Il a fabriqué ce flingue à partir d'une carabine. 'fin ça vaut pas un bon vieux revolver. » L'arme, lourde et qui semblait en effet artisanale, utilisait du calibre .223, et se révéla avoir gardé la précision et la puissance de celle qui l'avait engendrée.

Kurdy n'avait nulle part où aller ; je lui proposai de venir avec moi rejoindre les *Eyes Bursters*. Le nom et l'idée lui plurent. Je lui parlai d'une grande tour, pas très loin de notre bastion. Il semblait connaître. « C'est le WTCF. Le World Trade Center – Freedom. Ils l'avaient reconstruit sur d'anciennes ruines, et il devait résister au crash de plusieurs avions. 'z'avaient des idées bizarres mais ça a résisté aux bombes. Quant au *freedom*, c'était devenu un symbole national. Grâce à ça ils ont attaqué les producteurs de drogue d'Europe de l'est, puis les Arabes qui gardaient leur carburant au chaud depuis quelques années sans pouvoir l'exploiter. Ils ont même voulu attaquer la Norvège pour son pétrole, en prétextant les libérer de leur monarchie, mais il fallait aussi attaquer l'Angleterre qui avait la même. Ça ne posait à priori pas de problème, mais il fallait plus de temps pour préparer le conflit diplomatiquement, et finalement la guerre a été déclarée et l'Europe réduite en désert radioactif avant qu'ils ne puissent participer. » Kurdy avait toujours une anecdote amusante à raconter. Je finis par reconnaître le terrain, et nous arrivâmes devant le bastion. Soulagé, je reconnus Chico et Herbert qui montaient la garde ; ils n'avaient pas été décimés entretemps.

Exténué, mais néanmoins accueilli en héros, je fus mené à ma chambre et Python, puis Kurts, vinrent me voir pour me dire combien je les avais inquiétés. Puis ils sortirent en me recommandant de me reposer.

Quelques instants plus tard, Mina frappa doucement et entra. Elle était vêtue d'un vêtement étrange que je ne distinguai pas bien ; il descendait jusqu'à ses chevilles et semblait tenir de la robe et de la cape. Elle ne semblait pas en pleine forme, mais je fus néanmoins très content de la voir. Elle vint directement s'asseoir à genoux sur mon lit, à califourchon sur mes jambes. Elle semblait sur le point de pleurer. « Depuis un mois je ne touche plus à personne, je me réserve comme tu le voulais, enfin comme tu m'as reproché.. de ne pas être.. Enfin, tu comprends, et toi... Toi, tu ne me regardes même pas. Et au moment où je suis prête à craquer, tu disparais... Pourquoi? Je... je... » Elle sembla prononcer quelque chose d'inaudible puis abandonna. Elle porta une main à son col, dégrafa un bouton, et sa cape tomba derrière ses épaules, révélant sa nudité.

Elle attendait, là, à cheval au dessus de moi, nue, la poitrine gonflée, les yeux perlant de tristesse contenue et d'espoir, tandis que je ne savais quoi dire. Devant mon aphasie, elle écouta le vieil adage, et m'imposa mon consentement. Elle me prit la main droite et la posa sur son sein. Ils étaient fermes et doux, son cœur battait fort. Je caressai doucement la peau de son flanc; elle était chaude, mais frissonna. Je descendis ma main jusqu'à l'extérieur de sa cuisse, me relevai un peu et l'embrassai. Ce fut presque un effleurement. Elle se releva un peu et je la pénétrai doucement.

C'était ma première fois, et je crois que pour elle, en quelques sortes, ce le fut également.

Verset 9 : Si Vis Pacem, *Parabellum*

Des mois avaient passé. La situation ne s'était pas améliorée. Nous avions été immergés sans préparation dans un monde dont nous ne connaissions pas les règles, et que la dure réalité nous jetait au visage à chaque saut du sort. Kurts semblait de plus en plus malheureux et sa carapace de violence se fissurait peu à peu, à mesure que le visage de Juana s'effaçait et que son souvenir s'imposait à son esprit. Il me confia un jour : « Avant, je me disais parfois que certaines personnes naissent victimes et donnaient aux autres les armes pour les frapper. Mais ici toutes les victimes ont été exterminées, il ne reste plus que les bourreaux. Mais un bourreau ça ne sait pas faire la guerre : nous sommes des armées de bourreaux qui se mutilent, se rendant tous mutuellement fous et de plus en plus extrémistes. » Lui non plus ne comprenait plus le monde dans lequel il vivait. Quant à moi, je venais d'encre plus loin. Les ennuis se multipliant, nous étions tous fatigués, et risquions de plus en plus de commettre des fautes. Récemment, un groupe pour lequel nous avions convoyé des caisses de matériels anté-nucléaire récupérés un peu partout et susceptibles d'être réutilisés, souvent de façon bien différente de leur usage initial, nous avait payé avec de l'essence diluée, qui avait encrassé le moteur du camion qui avait finalement refusé de redémarrer. Il nous avait fallu le vidanger, démonter le moteur, le dégrasser ; nous avions perdu énormément de temps et d'argent et le camion n'avait pas aimé être ainsi désossé. Nous avions donc monté une expédition punitive, qui avait connu un succès mitigé. Certes ces petits plaisantins chenapans s'étaient retrouvés exterminés, scalpés, puis empalés sur des piques dans leur ancien repaire et autour du notre, mais la bataille n'avait pas été sans maux. Plusieurs d'entre nous avaient été blessés, j'avais une cicatrice de plusieurs centimètres sur le haut de l'épaule ; Deagle avait perdu deux doigts, Pépé l'usage de sa main gauche ; quant à Chico, après deux jours de coma et une fièvre d'une semaine, il avait fini par se remettre doucement d'une sale blessure au flanc. Le pire endroit était Central Point, le "centre commercial" de notre nouveau quartier. Centre commercial. Ce mot n'avait plus le même sens qu'avant la guerre. C'est là où se retrouvaient tous les gangs et autres trafiquants pour fourguer leur camelote ; on y trouvait des magasins qui vendaient munitions et médicaments sur la même étagère, des intermédiaires en tous genres, des bordels, fumeries d'opium, assommoirs, des ventes d'esclaves, des exécutions sommaires, des règlements de comptes à huit contre un, des mendiants, des junkies, des enfants, des cadavres, et tout cela dans la bonne humeur générale. Ce petit monde gravitait autour d'un point, le WTCF. Et dans cet énorme bâtiment vivait le groupe le plus redouté de la ville : les hommes de Jude.

Jude avait investi le WTCF il y a bien longtemps, et personne n'était là depuis assez de temps pour s'en souvenir. Il régnait en maître sur le quartier, prélevant des redevances à qui il voulait, quand il voulait, il avait droit de mort, de servage et de cuissage ; ses hommes avaient presque autant de puissance ; il leur arrivait parfois de tirer du haut de la tour sur la foule, pour se distraire. En général, personne ne réagissait en voyant tomber son voisin, sauf quand cinq ou six âmes disparaissaient, ce qui signifiait que les tueurs avaient une vrai soif de sang et n'allaient pas s'arrêter là. Parfois, un gang ayant subi plusieurs pertes de cette manière, s'en allait attaquer la tour par vengeance. Cela servait en général aux intérêts des promoteurs comme celui qui nous avait vendu l'emplacement de notre bastion.

Le WCTF avait changé depuis sa construction, ce qui expliquait que je ne l'avais pas reconnu. Comme tout gratte-ciel américain qui se respecte, il n'innovait pas, mise à part sa taille qui devait être plus importante que celles des bâtiments avoisinants. Il avait donc été recouvert à sa construction de plaques de verres teintées sur les murs et des vitres sans teint au niveau des fenêtres. La tour de Babel, scintillante et unie, classique et régulière à en vomir. Cent ans après, la plupart des plaques avaient été cassées, laissant apparaître le béton des premiers étages et l'armature métallique. Les petits carrés grisâtres des murs entre le quadrillage du squelette donnaient l'impression que la tour était vérolée. Autour du bâtiment, à l'origine, une sorte de fosse de plusieurs mètres de large, entourée de barrière, donnait deux mètres plus bas sur bassin et fontaines, et permettait de délivrer la lumière du jour aux bureaux du niveau mois un. Elle faisait tout le tour du bâtiment, sauf devant l'entrée, qui était à l'origine composée de trois portes en verre. Maintenant, la fosse remplie d'ordures s'était changée en douves. Quant à l'entrée, elle avait d'abord été barricadée avec des plaques de tôles vissées, soudées, assemblées bon gré mal gré ; puis on avait du vouloir l'enfoncer avec une voiture, il y a quelques temps déjà puisque aujourd'hui personne n'aurait sacrifié un véhicule en état de marche pour cela. Finalement la carcasse avait été intégrée à la barricade ; l'arrière de la voiture dépassait et on ne pouvait plus entrer qu'en passant par les portières, ce qui obligeait les visiteurs à montrer pâte blanche, et les assaillants à se faire massacrer en passant par ce point de contrôle.

Si on devait dresser une échelle de vice pour les armes, le fusil de tireur embusqué, communément appelé sniper, serait en bonne place, à côté de la mine anti-personnelle et l'arme bactériologique. On marche dans la rue, et soudain l'on voit son compagnon s'écrouler. Ou alors, c'est soi même que la mort frappe, sans aucune raison dont ce serait la suite logique, un couac dans une mélodie, une rayure sur un disque, un ordinateur débranché alors qu'il faisait un calcul, sans qu'il ait pensé à l'éventualité d'être privé d'énergie. Après tout l'Homme n'est pas beaucoup plus intelligent que l'ordinateur ; il n'attend que la suite logique des choses et même s'il lui arrive de prévoir un peu plus large, comment pourrait-il se douter d'un revirement de situation aussi brusque ? Marcher, penser à ses problèmes, et d'un coup voir la fin de ses maux, résoudre la question de l'existence de Dieu et celle de la vie après la mort, questions millénaires, en un instant seulement ; mais soudain, les préoccupations terre à terre de notre petite existence sans envergure se révèlent être les seules qui importent : on dit que l'individu n'est rien devant l'espèce, mais peut-être a-t-on oublié d'interroger l'individu... Lorsque l'on reçoit une balle, si l'on ne meurt pas sur le coup – l'instantané, comme la non souffrance n'existe pas dans la mort, mais on a tendance à le croire parce que personne n'a eu le temps de la décrire – on ne sent d'abord rien ; puis une sorte de gêne. Les nerfs détruits trop vite n'ont pas pu donner l'information ; le cerveau se rend-t-il alors compte que certains de ses informateurs ont disparus ? On voit alors le trou, minuscule, noir, dont s'écoulent petit à petit des gouttes rouges plus ou moins foncées. Suivant la gravité de la blessure, l'importance du flux correspond à la vie qui s'en va et le sang est aussi sombre que le présage. Il faut alors, seul le plus souvent, ouvrir les chairs, enlever la balle, petit morceau de métal d'un centimètre cube – ridicule, comment penser

qu'une mouche volerait une vie – panser, et attendre. Si une artère est touchée, il faut garrotter, dégarrotter régulièrement, voire prier régulièrement la divinité de son choix pour ne pas mourir. Si un organe vital est touché, l'espérance devient la composante la plus importante. Et Dieu, Mère Nature, le Destin, ou n'importe quelle autre réponse humaine aux questions méta-humaines, n'a que peu d'influence sur un poumon ou un cœur percé. Et pendant ce temps, le tireur, qui souvent a choisi sa victime au hasard, en sûreté, mangeant un sandwich ou rêvassant à une prostituée quelconque, savoure la précision de son carton ou n'y pense même plus, son moment d'amusement étant passé.

Les hommes de Jude n'étaient pas appréciés. Quant à lui, certains pensaient qu'il n'était pas au courant et qu'il se serait opposé aux massacres s'il l'avait su. Je commençais à avoir une grande expérience des Hommes, et il me semblait que Jude ne cautionnait pas les actes de ses hommes, car ils lui empêchaient de régner avec la bénédiction de la populace, mais il ne s'y opposait pas ; il fallait bien les occuper et surtout les broser dans le sens du poil pour garder sa domination. Cinq cents ans plus tôt, Machiavel avait déjà décrit ces mécanismes : l'adhésion du peuple n'est pas nécessaire mais est une bonne chose, toutefois il vaut mieux être craint que de tenter les adversaires avides du pouvoir ; et si les mercenaires sont une façon simple d'accéder au pouvoir, par la force et sans l'aval de la population, ils sont ensuite une source de soucis intarissable, car, même sans grande capacité cérébrale, ils ont conscience qu'ils peuvent reprendre ce qu'ils ont permis d'obtenir.

Si nous n'avions pas eu directement d'ennuis à Central Point, la menace constante pesait également sur nos épaules, et des rumeurs de plus en plus insistantes disaient que Jude s'intéressait à notre entreprise. Or, des hommes comme lui avaient plus tendance à prendre qu'à embaucher. Si, suite à ces bruits de plus en plus insistants, nous étions prêts à le recevoir, peut-être dans un excès de confiance, nos clients se faisaient chaque semaine moins nombreux, et ils allaient bientôt se faire de plus en plus rares. Un jour, un émissaire de Jude vint nous voir ; à pied, il ne semblait pas avoir le luxe d'un véhicule motorisé ni même d'un cheval. Le « maître de Central Point » désirait nous voir. Nous savions que nous ne pouvions refuser : avant de déclarer la guerre nous devions d'abord savoir quels en seraient les termes. Héritage étasunien, où l'on allait boire le thé chez les dirigeants étranger pour leur signaler qu'ils allaient œuvrer pour l'économie de guerre nord-américaine. Le lendemain, je descendais du Hummer, ressorti du garage pour l'occasion, afin de montrer que nous n'étions pas de simple débrouillards un peu chanceux, avec Kurdy, qui avait voulu m'accompagner, « histoire de rigoler un peu » avait-il ajouté avec son air espiègle habituel, devant le WTCF. Python et Kurts restaient à l'intérieur, protégés des snipers et pouvant intervenir ou nous permettre de partir sur les chapeaux de roue. Nous entrâmes tous deux par une des portières de la voiture-sas, nos armes nous furent enlevées et nous fûmes fouillés. Alors que, encadrés de deux gardes armés de MP9, nous nous dirigions vers une colonne d'ascenseurs, un troisième nous désigna les escaliers. Au bout de trois étages, on nous permit de monter dans une cabine, qui s'éleva jusqu'à un étage inconnu, l'indicateur ayant été volontairement désactivé. Puis nous reprîmes notre ascension par l'escalier, sur cinq étages. Je me doutais que cette montée des marches servait à la fois à nous humilier et nous fatiguer, consolidant ainsi la position forte de notre interlocuteur lors de la discussion. Jude renforçait son image d'homme intelligent dans mon esprit. Nous atteignîmes enfin l'étage voulu, et après avoir passé un labyrinthe de couloirs, là aussi destinés à nous désorienter, nous arrivâmes dans une grande pièce bien gardée. La salle était vide, le béton était apparent au sol et aux murs, et seul un grand tapis au centre donnait une touche de couleur. Dessus, un canapé de cuir noir, en face un fauteuil, entre les deux une table basse avec quelques verres et une cruche remplie d'eau. Il y avait un garde à chaque coin de la pièce, deux qui encadraient la porte à l'intérieur, deux à l'extérieur, et deux derniers qui entouraient le fauteuil ; notre escorte nous assit sur le canapé

et continua à nous encadrer, tandis qu'en face de nous, un homme d'une trentaine d'année, jeune certes mais un senior dans ce monde, prenait la parole : Jude.

« Bonjour. Je suis surbooké en ce moment alors vous me ferez le plaisir de m'écouter sans m'interrompre. Voilà : vous avez voulu vous imposer dans le coin, vous avez créé votre petit business et ça marche bien. Bref, vous avez réussi tout ce que vous vouliez. Mais bon, regardons les choses en face : vous n'êtes qu'un petit gang mal organisé et tôt ou tard vous allez être détruit. – Il marqua là une pause en me regardant dans les yeux. – Et votre service serait perdu, alors qu'il est de plus en plus apprécié et participe à la reconstruction de ce monde en ruine. Alors voilà, gardons chacun nos rôles : moi et mes hommes, qui représentons l'autorité, la stabilité et la fiabilité, nous reprenons le service que vous avez créé. En échange, vous avez notre protection, ce qui vous assure avenir, et notre bénédiction, ce qui vous assure prospérité. Au choix nous vous fournissons régulièrement le minimum vital en nourriture, eau, drogue, prostituées, ou vous continuez un business plus calme, histoire de vous assurer un revenu régulier. Je vous laisse le choix : revente de drogue, femmes, etc. Ainsi vous aurez eu ce que vous voulez : vous amuser en sécurité, et en même temps cette ville franchira un pas de plus vers la civilisation. Vous verrez les détails avec mon secrétaire, merci de m'avoir accordé un peu de votre temps. » Jude, qui avait un sens certain de la comédie, rassembla des papiers qu'il avait éparpillé devant lui et qu'il n'avait même pas regardé, se leva et s'apprêta à partir, sans même nous lancer un regard. J'osai alors un « Un instant ! ». Jude eut une seconde un regard agacé mais comprit qu'il n'avait pas affaire au dernier des pèquenots arrivés de la campagne avec une idée miracle à exploiter récupérée par hasard et par chance. Ce qu'en fait nous étions, si ce n'est le fait que nous étions très conscient des réalités de l'endroit, et pas trop mal organisés. Il poussa un soupir et se rassit, mit ses coudes sur les bras de son fauteuil et son menton sur ses mains. Puis il nous regarda, semblant attendre quelque chose. Un garde, ou un laquais, apporta une carafe remplie de vin (un liquide rougeâtre en tous cas) et le servit, et s'en alla. Là encore, il jouait un rôle, toute cette mise en scène était faite pour nous mettre mal à l'aise, nous faire sentir inférieurs ; il jouait les blasés et les exaspérés, espérant raccourcir les débats et ainsi avoir un plus grand bénéfice. Je ne doutais pas que les belles promesses qu'il nous avait faites allaient vite être oubliées une fois qu'il aurait le camion, objet de ses convoitises ; au mieux il nous laisserait faire un petit trafic sans envergure, mais sa protection se limiterait à entendre un rapport d'un subordonné dire que nous avions été éradiqués. Il reprit la parole : « Bon, vous voulez des royalties. Evidemment, plus personne ne pense au bien de la population, le seul but est sa propre réussite et son enrichissement personnel. Par là je ne parle pas d'enrichissement de l'esprit, bien évidemment. Les temps ont bien changé depuis la bombe. Avant, l'entraide était une valeur première, mais il n'y a bien que moi pour en garder souvenir. Enfin. Si vous y tenez, pourquoi pas. Je comptais faire de ce service un des moins chers de la région, afin que d'autres me suivent et que la civilisation renaisse. Tant pis, je vais devoir pratiquer un prix plus important pour votre salaire. Après tout, c'est vrai que vous vous en moquez. » Devant tous ces mensonges, ces inepties, cette hypocrisie, je ne pus m'empêcher de prendre la parole : « Le problème n'est pas là, Jude. Notre groupe – nous ne sommes pas un gang, nous ne faisons ni trafic, ni tueries – notre groupe, donc, est parfaitement capable d'assumer une telle responsabilité, comme nous le faisons depuis quelques mois maintenant. Nous avons su nous défendre et nous sommes parfaitement organisés de façon à assurer le bon transport de la marchandise, la livraison à l'heure prévue, la sécurité de nos biens, nos vies, et celle de notre campement. Tous les maraudeurs qui se sont frottés à nous ne sont plus là pour témoigner. Nous ne doutons pas de tes intentions louables, mais je ne pense pas que tu puisses apporter beaucoup, or nous avons déjà une large expérience, ce qui est non négligeable, et c'est notre activité, qui nous passionne. Nous ne cherchons pas à devenir pourceaux d'Épicure, mais nous partageons ton but. Dans ce passé que tu sembles connaître si bien, les entreprises cherchaient d'elles même

la concurrence loyale, évitaient les trusts, et cætera. C'est pourquoi nous allons devoir refuser votre offre. »

Jude ne tiqua pas. Il se contenta d'un « Très bien », et nous renvoya. Toujours escorté de deux gardes, nous primes cette fois directement l'ascenseur, toujours sans indicateur d'étage. Kurdy me chuchota : « Tu es fou, on aurait pu se faire massacrer. On avait pas d'armes et il n'avait qu'à lever un doigt pour nous ajouter à sa collection de passoire. Je crois que tu as compris ce que ça voulait dire ; on n'a plus le choix ». J'avais d'abord cru qu'il pensait comme moi, et qu'on allait se faire décimer à moins que l'on ne décampe, mais ce n'était pas le style de Kurdy. Cela a ses bons et ses mauvais côtés. Une fois à Ground 0, un étage qui puait désormais la mort, un garde nous remit une valise qui contenait nos armes confisquées ; elle était munie d'un verrou magnétique et s'ouvrirait au bout d'une demi-heure. Pour éviter toute 'tentation', nous précisa un garde. « Habituellement, on demande aux visiteurs de nous rendre la valise plus tard, mais dans votre cas ce n'est pas la peine », ajouta-t-il avec un air méchant. Alors qu'il nous désignait le sas, Kurdy insista très lourdement pour aller aux toilettes. J'allais lui demander d'arrêter ses gamineries lorsqu'un garde moins patient l'escorta jusqu'au lieu tant attendu. Kurdy revint quelques minutes plus tard, et alors que nous allions passer le sas, il se retourna et attrapa le garde qui nous accompagnait. Il lui fit une clef de bras et l'étrangla à moitié. Il était ainsi protégé derrière son otage, menaçant de l'égorger avec un couteau sorti de je ne savais où. Quoique. En y réfléchissant je savais, et je trouvais cette expression immonde. Kurdy avait été mis en joue par trois gardes. Un ange passa. Personne ne bougeait. Si quelqu'un avait bougé, au moins un ange se serait envolé. Quoique, je doute qu'il y ait encore eu des anges dans cette pièce. « Bon, je vais tranquillement sortir, vous n'allez pas tirer, et personne ne va mourir. Je suis sûr que mon copain contre moi est d'accord ». La face livide eut à peine un soubresaut qui montrait son accord.

Alors que Python démarrait le Hummer en trombe, en nous demandant à quel moment ça avait merdé, Kurdy lui répondit : « Quand un gars est condamné à mort et qu'il a aucun moyen de s'en sortir, sa dernière liberté c'est de refuser de laisser les autres décider de quand, où et comment... » Tout était dit.

Verset 10 : Mortuus Pater Filium Moritur Expectat

Les semaines qui suivirent furent très dures pour les nerfs. Personne ne sortait du bastion, les tours de gardes se multipliaient, et être en service devenait presque plus reposant que le repos, tant la tension était importante. Seul Kurdy semblait serein ; il s'amusait avec son prisonnier. On le voyait régulièrement, demandant où il pourrait trouver un marteau, des vis, un rasoir. Il s'était même payé le luxe de retourner au centre, s'acheter un bidon d'acide, et récupérer un arc qu'il avait commandé il y avait quelques temps. « Je l'ai essayé, il est vraiment très bien. Les flèches sont bien équilibrées, je n'ai pas à me plaindre. Par contre j'en ai perdu une. Je me demande comment ils vont réagir là bas quand ils vont trouver une oreille à leur pote sur leur carcasse de bagnole ! ».

Pendant ce temps, je réfléchissais. Pour avoir essayé de conduire le camion, j'avais l'impression d'être au point mort : je faisais des efforts mais tout tournait dans le vide ; beaucoup de bruit et de fatigue pour rien. Mais je commençais petit à petit à voir une forme se profiler derrière le brouillard. J'allai demander à Kurdy de faire moins de bruit avec son bidon d'acide, puis je commençai à comprendre. Toutes ces évidences et je ne m'étais rendu compte de rien. Je retournai voir Kurdy :

« Arrête de dire que je fais du bruit, je l'ai bâillonné cette fois

-C'était où, là où on s'est rencontré ? demandais-je trop excité pour regarder l'amas de viande devant moi.

-Quoi ?

-Le village, la nature qui a repris ses droits, c'était quoi avant la guerre ?

-Central Park, il me semble... »

Ainsi tout s'éclaircissait ; en fait non, j'ouvrais enfin les yeux sur une évidence éclatante. Pour que le béton ait autant disparu, c'est qu'il n'y avait jamais eu de béton ; Central Park, le WTCF, nous étions dans l'ancienne New York, dans son cadavre, tellement décomposée que je ne l'avais pas reconnue. Je ne m'étais même pas posé la question.

Le soir même, je convoquai tout le monde :

« La tour de Jude et ses hommes est le WTCF, n'est-ce pas ? C'était un pôle très important avant la guerre, et il est plus que certain que, dans les sous-sols, la tour était reliée au réseau ferroviaire de la ville. Si je vous dis que je connais une entrée du métro encore ouverte – je ne pus m'empêcher de frissonner – à quoi pensez-vous ? La meilleure défense, c'est l'attaque, et la meilleure attaque, c'est celle qui part de l'intérieur, derrière les lignes ennemies !

-Ça tombe bien, j'en ai terminé avec le garde, répondit Kurdy. Faut pas croire ce qu'on dit, les chocs électriques ça ne ranime pas. Enfin, ne croyez pas que c'était gratuit – il jeta un coup d'œil à kurts, qui leva les yeux au ciel - ; on a maintenant un paquet d'informations sur leur fameuse tour. »

Nous nous organisâmes, et, deux jours après, nous étions devant le tunnel de Central Park. Je devinais que quelque part, les 'tribales du renouveau' nous observaient. Nous entrâmes. La traversée des couloirs du métro fut sans histoires mais pas sans encombres. Nous avions réussi à nous procurer un plan en état relativement bon, mais les quelques trous et éboulements nous contraignirent à de nombreux retours en arrière ou changements de direction. Nous étions équipés de torches, et les rats s'enfuyaient avant que nous ne puissions les voir. Lors de la traversée de stations, j'évitais autant que possible qu'un membre du groupe n'ait à monter sur les quais pour en lire le nom. Nous avons ainsi évité les découvertes macabres, mis à part quelques squelettes, devant lesquels j'avais pu me contrôler. Nous arrivâmes enfin devant les quais de la station WTCF. Jude avait fait murer le couloir aux escalators. Il avait également installé des mines claymore, plus par acquis de conscience que par réelle crainte. Le parfait talon d'Achille. Chaque mine antipersonnelle avait sa goupille reliée à un mur ou quelconque obstacle par un fil de fer. Une tension sur ce fil faisait sauter la goupille, et du même coup la mine. Il suffisait de faire attention, et de couper à la pince toutes les cordes métalliques de ce filet explosif. Une fois arrivé au niveau du mur, un pain de dynamite, payé à prix d'or au centre, fut placé contre la paroi. Après quatre-vingt dix-neuf secondes insoutenables, l'explosion eut lieu, suivie de quelques unes moins fortes, dues à certaines claymores enjouées par le feu d'artifice. Une brèche était ouverte, et nous passions finalement le Styx vers le repaire de Jude.

Nous entrâmes, et gravâmes les dernières marches des escalators. Une barricade sommaire avait été édiflée, avec panneaux de bois et autres tables en métal, au sommet de laquelle trônait une mitrailleuse sur un trépied de fortune. Là encore un système de défense qui ne servirait pas car il n'était pas réellement destiné à servir. Je cherchai un instant Python pour lui dire d'un clin d'œil : « Tout ça changera quand ce sera à nous », mais je renonçai, ne voulant pas forcer le destin. Kurts regardait la mitrailleuse avec envie. C'était le genre de modèle de gatling pour hélicoptère. Je lui fis signe, et convaincu, il la prit.

« On dirait qu'elle a été faite pour toi, non ?

-Yeah, no problemo ; hasta la vista, baby ! Avec ça, j'ai des envies de devenir gouverneur de Californie ! »

Nous avançons prudemment. Il ne faisait pas de doute que la déflagration s'était faite ressentir dans tout le bâtiment. Tôt ou tard, des gardes allaient arriver. Notre but était un dépôt d'armes, au deuxième étage, car les notre n'étaient des modèles ni de précision, ni d'efficacité. Il ne nous restait plus qu'à passer un sas de deux portes vitrées pour arriver dans le hall principal, gigantesque. Je risquai un coup d'œil. Tout semblait étrangement vide et calme ; le danger venait principalement des coursives du premier étage, qui donnaient directement sur le hall. Nous primes positions, tandis que Chico, le plus rapide d'entre nous, passa la porte en courant. Une rafale de plomb vint tacher le verre renforcé des portes. Tandis que nos mitraillettes, en particulier les P90, forts de leur énorme chargeur, tiraient pratiquement en continu, dissuadant nos ennemis de riposter, Smith, Wesson, et moi, carabines à l'épaule et jumelles à proximité, scrutons les balcons pour trouver d'où étaient venues les balles. Soudain, en parti caché par un lustre du plus pur style années 90 – quatre boules blanches parfaitement symétriques, et à vomir de conformisme – un homme nous mit en joue, avec une arme trop énorme pour être inoffensive. Je tirai en sa direction, suivi par les deux frères, dont un fit mouche. Notre prédateur tomba lourdement d'un étage, amortissant heureusement la chute de son arme qui se révéla être un lance roquette. Chico, couché derrière un ancien bac à plante verte, ne pouvait sortir le récupérer sans risquer une seconde fois sa

vie. Je m'élançai donc, pointai le gros tube un peu au hasard et appuyai sur ce qui ressemblait à une détente. Je fus surpris pas le recul, et tombai en arrière, et ne pus voir une partie de la mezzanine exploser en tomber en morceaux, entraînant quelques pantins désarticulés et sanglants dans sa fin. Kurts choisit ce moment pour arroser avec son nouveau jouet la cursive opposée. Une poussière plus ou moins fine tombait régulièrement, voire des morceaux entiers de la rambarde. Cette arme destinée à percer le blindage de véhicules blindés, qui tirait en continu à une cadence frénétique, n'avait aucun mal à traverser ce ciment véritable, imitation marbre. Après une minute de ce traitement, le balcon ressemblait plus à un château fort médiéval dont les créneaux avaient beaucoup souffert du temps qu'à une protection luxueuse pour coursiers désirant l'être. Après un temps d'attente, tout le monde sortit dans le hall qui ne semblait plus anachronique, et paraissait enfin suivre la mode post-apocalyptique. S'il y avait eu des survivants, ils avaient préféré ne pas se faire remarquer. Nous décidâmes de monter par les escaliers. Kurts et Crowbar voulurent désactiver les ascenseurs, l'un en plaçant une mine claymore qu'il avait récupéré de façon à ce qu'elle s'active lorsque la porte s'ouvrirait, l'autre en ouvrant puis bloquant les portes, mais ils abandonnèrent devant la masse de travail : il y avait deux groupes de quatre ascenseurs en verre au milieu de la salle, et un mur de huit élévateurs classiques dans le fond. Sans compter, en plus des deux escaliers normaux, les nombreux escaliers de secours disséminés un peu partout dans les murs.

Après une ascension très éprouvante, parce que, contrairement à toute attente, il ne se passait rien, nous arrivâmes au second étage. Après avoir un peu fureté, toujours en se couvrant et les nerfs à vifs, nous trouvâmes une des réserves d'armes dont nous connaissions l'existence. Une fois le code entré et la porte ouverte, chacun se rua sur les armoires pour trouver son bonheur. Il y avait là de nombreuses caisses contenant toutes, démontée, chaque partie bien rangée dans son emplacement en mousse, une arme de guerre qui nous laisserait toutes nos chances contre Jude. Malheureusement, nous n'avions pas prévu de trouver ce petit trésor en pièces détachées. Il fallait d'abord monter l'arme, sans avoir reçu aucune formation et en ayant très peu d'expérience, puis retrouver les munitions correspondantes dans le bas des armoires, remplir ensuite les chargeurs, etc. Je commençai à sérieusement m'inquiéter. Nous étions dans cette pièce depuis trop longtemps, sans avoir réussi à armer correctement un seul de nos hommes. Je pris une arme qui traînait, puis me mis, un genou à terre, en position d'attente, en face de la porte. La réponse à mes craintes ne se fit pas attendre, et se concrétisa en un crépitement de mitrailleuse. On avait tiré à travers la porte ; je reçus le premier projectile dans l'épaule gauche, et fus jeté en arrière par la violence de l'impact. J'eus besoin d'un instant pour reprendre mes esprits, et je compris ce qui m'était arrivé en voulant bouger mon bras. La douleur me fit pousser un cri ; ce ne fut rien comparé à l'angoisse qui me saisit lorsque, tâtant mon épaule de mon autre main, je sentis des morceaux d'os rouler sous mes doigts. Je crus un instant défaillir, lorsque j'aperçus Chico, à l'autre bout de la salle, ayant sur le ventre de nombreuses tâches rouges ; il se tenait derrière moi quand les coups de feu étaient partis. J'allai le voir. « *Caralho*, ça fait mal la mort... » Aussi bêtes que soient des paroles, elles deviennent d'évangile lorsque prononcées par un mourant.

Le tir régulier et lent de la mitrailleuse continuait ; on aurait dit des tambours de guerre qui annonçaient la fin proche. Sauf que cette fois les tambours n'étaient pas au loin, et que leurs vibrations étaient accompagnées de morceaux de métal. La mitrailleuse fut bientôt accompagnée d'une seconde puis d'une troisième. Le gang de Jude tirait maintenant à travers les murs. L'épaisseur de ceux-ci, ainsi que les caisses d'armes sur les étagères, rendaient toutefois les projectiles beaucoup moins préoccupants que ceux qui venaient de la porte, et qui empêchaient de stationner sur une bonne moitié de la salle. Deagle soudain se révolta ; il attrapa une caisse de grenades et nous dit : « au moins ça, on sait les utiliser, et c'est déjà prêt à l'emploi. » Il en dégoupilla une et la lança à travers un des trous de la porte en lambeaux. La

mitrailleuse principale s'arrêta de tirer, des jurons et éclats de voix se firent entendre, avant une faible détonation. Deagle nous conseilla de faire une sortie ; il était en train de fabriquer je ne sais quel système avec une dizaine de grenades et un morceau de fil de fer. Smith et Wesson furent les plus prompts à réagir ; prenant les P90 et quelques grenades, ils commencèrent à nettoyer le terrain. Je ne vis pas bien ce qui se passait, étant occupé à essayer de bander mon bras ensanglanté, mais ils furent rapidement suivis par Doe, Crowbar et Pépé. Herbert allait sortir lorsqu'une rafale l'en dissuada. Il vint prendre deux grenades et les lança successivement. Soudain, la détonation fut de notre côté, et beaucoup plus forte que les simples grenades. Quand je repris mes esprits, la pièce était à moitié détruite, plus rien n'était reconnaissable. De Herbert ne restait qu'une jambe carbonisée. Tout le monde autour de moi semblait un peu sonné, pour ceux qui bougeaient encore. Je vis Deagle, tenant d'une main son flanc dégoulinant et de l'autre une étrange grappe de raisins. « Malgré tout... Ils ont beau aimer les roquettes... Vais leur faire bouffer mes grenades... Rhâaa... » Me traînant vers la sortie, pouvait-on parler de porte alors que le mur entier était tombé, je vis Deagle, transpercé de toutes parts, des gerbes de sang giclant régulièrement de son dos, tirer sur son montage, et une vingtaine de grenades se dégoupillant en même temps tomber à terre et rouler un peu partout. Je n'eus que le temps de me jeter à terre, non sans regretter, bel euphémisme, de ne pas être tombé sur l'autre épaule. Par le bruit et la lumière, j'eus une idée de l'armageddon. Puis vint le calme après la tempête. Je me relevai et allai voir Mina. Elle semblait un peu secouée mais cela allait. Kurts, Python et Kurdy se relevaient également tant bien que mal. Kurts était un peu contusionné, Python lui avait la cheville tordue. Nous sortîmes aussi prudemment que notre hâte nous le permettait. Je récupérai une FN FAL qui traînait à côté d'un morceau de cadavre, ça pouvait toujours servir. Quoi que valait l'arme, c'était toujours un fusil mitrailleur et ça faisait des trous. Pour le moment c'était ma seule préoccupation. Deagle avait fait le ménage. Nous ne rencontrâmes personne pour nous barrer le chemin, et nous empruntâmes un escalier de service pour redescendre au premier étage. Une fois sur les coursives, avec une vue superbe sur le hall, nous aperçûmes les autres survivants. Wesson mi-soutenait, mi-tirait son frère, et Crowbar manquait à l'appel. Ils se dirigeaient vers l'entrée du métro, là d'où nous venions. Toutefois personne ne leur fit signe car nous n'étions pas, contrairement à eux, sorti d'affaire, et il valait mieux ne pas se faire repérer. Je regrettai bien vite ma pensée. Alors que nos compagnons avaient juste passés le sas, des coups de feu retentirent. La barricade avait finalement servi. Nous assistâmes horrifiés au massacre de tous ces anciens camarades. L'hallali. Quatre cadavres de plus, déchiquetés, sans avoir pu réagir, bouillie de chairs méconnaissables ; le sang n'a pas de couleur, la mort et les entrailles non plus, et personne n'aurait pu dissocier ce qui restait de ces anciens amis avec qui nous avions passé tant de temps ces derniers mois. Tout le monde se tu. Notre tour allait bientôt arriver.

Python prit la parole : « Bon, raisonnons. Pour l'instant, on peut supposer qu'ils ne nous savent pas en vie. D'un autre côté, si ils comptent ou regardent vaguement les cadavres, ils vont se rendre compte qu'un bon tiers de la bande manque à l'appel. Notamment le chef et les deux personnes à qui ils ont eu affaire. Donc il faut se dépêcher, mais tâcher de conserver notre avantage. Il y a deux sorties possibles : le métro ou l'entrée principale. Dans le premier cas nous nous ferions déchiqueter comme... Bref, et dans l'autre, si nous arrivions à passer le sas/voiture sans encombre, les snipers nous tireraient sans nul doute et nous empêcheraient très certainement d'atteindre l'autre bout du pont. Nous pouvons tenter de rester là pendant quelques heures, ou monter aux étages prendre les snipers à revers, mais ce sont plutôt des plans d'ingénus pleins d'espoir. En fait, nous avons peut-être une chance. Il faudrait descendre au niveau -1. Il communiquait avec l'extérieur, même si maintenant ce que nous appelons les douves sont remplies d'ordures et autres rebus. En supposant que nous trouvions un passage, les snipers ne s'attendant pas à nous voir passer par là, nous pourrions nous échapper sans encombre. » Tout le monde acquiesça ; personne ne dit ce qu'il pensait : cela

laissait également beaucoup de place au hasard, quand l'on considérait la faible probabilité que Jude ait laissé un second talon d'Achille en n'explorant pas les douves pour boucher tout passage possible. Nous descendîmes prudemment les marches d'un des nombreux escaliers de service. Il ne descendait pas plus bas que le rez-de-chaussée et nous dûmes repasser dans le hall, malgré tous les risques encourus. Un autre escalier fut trouvé, descendant celui là. Il était néanmoins muré à mis parcours. « Chiotte ». Kurts résuma la situation. Il était probable que les autres escaliers aient connu le même sort. « Le niveau -1 était moins fréquenté que les autres ; à part les escaliers de service, seuls les ascenseurs y descendaient, et encore, pas les deux bouquets de quatre, seulement les huit du mur du fond. » Il fallut se résoudre à passer par le hall. Nous remontâmes une volée de marche, puis prudemment, allâmes jusqu'au mur du fond. Le hall était vide, et nous n'en étions pas trop éloigné, pourtant j'avais envie de vomir tellement mon estomac était compressé. J'étais le seul à avoir une arme à feu, avec Kurts qui avait gardé la gatling, bien que l'explosion de la roquette dans la salle d'armes l'ait certainement endommagée. L'ascenseur fut appelé, et nous descendîmes à l'étage -1 sans encombre. Premier point positif depuis quelques heures. Je renvoyai l'ascenseur à l'étage du dessus pour que personne ne s'étonne de sa position. L'étage auquel nous étions arrivés était complètement ravagé. La plupart des salles étaient murées, celles qui ne l'étaient pas semblaient dans un tel état de délabrement que l'on comprenait pourquoi Jude ne s'y était pas installé. Nous arrivâmes à la dernière salle non murée du couloir. Elle était assez petite, et avait une baie vitrée qui donnait sur l'extérieur. En fait, les glaces avaient depuis longtemps disparu, et la sortie était bloquée par de nombreuses ordures, comme prévu. Mais le point intéressant c'est qu'un petit tunnel avait été aménagé, et se terminait un peu plus loin par un cul de sac, où se trouvaient deux pains de dynamites reliés à un détonateur dans la pièce. « Ce sacré Jude s'était aménagé une porte de sortie au cas où tout aurait tourné mal, et maintenant il va nous permettre de nous échapper ! ». Tout le monde se mit à l'ouvrage : il fallait continuer le tunnel, l'utilisation de la dynamite nous aurait fait repérer.

Nous creusions depuis quelques heures, lorsque j'entendis des coups de feu. J'étais avec Kurts en train de déblayer, du moins du mieux que je pouvais avec mon épaule, et je sortis en toute hâte. Mina était en train de recharger, Kurdy tirait avec son revolver fétiche, et je fus surpris de voir Python avec un Colt .45. Il m'expliqua qu'ils avaient entendu le léger gong de l'ascenseur arrivant à destination ; il y avait deux cadavres dans le couloir, mais la patrouille ne rentrant pas signalerait notre position. Et le Colt .45 ? Il avait tout simplement trouvé une arme plus puissante. Je restai étonné, puis vis le Python .357 que je m'étais attendu à voir dans sa main dans celle de Mina. Je ne dis rien, il y avait fort à faire, mais je ne comprenais pas pourquoi il avait abandonné l'arme qui avait fait sa réputation et donc son nom, et pourquoi Mina en avait hérité. Kurts nous appela en nous disant qu'il avait assez dégagé, et que nous pouvions enfin nous enfuir. Nous sortions du purgatoire, et par la bonne porte.

Verset 11 : Quicquid Aetatis Retro Est, Mors Tenet

Une semaine avait passé. Tout s'était ensuite passé comme prévu, malheureusement trop tard. Une fois tous les cinq dehors, nous avons escaladé les douves jusqu'à revenir au niveau de la rue. La nuit aidant, nous n'avions pas été repérés par les snipers. Kurts, avant de partir, s'était payé le luxe de coincer le détonateur et la dynamite contre la porte, ainsi, le garde qui avait ensuite ouvert la porte avait provoqué une belle explosion, que nous avions entendue de loin. La tour avait tenu bon, mais j'ose imaginer qu'une telle déflagration dans les fondations avait laissé de beaux souvenirs de notre passage à Jude. Pour Chico, Crowbar, et les autres. Maintenant des fantômes, qui allaient bientôt être soufflés par le vent du désert comme la poussière des *wastelands*.

On m'avait fait une sorte de plâtre sur l'épaule ; elle se remettait peu à peu. Kurdy avait repris sa mule Erza, et était parti vers le Sud-Ouest. Trop froid pour lui dans le coin. Quant à Kurts, Python, Mina, et Moi, nous avons décidé de rentrer. Rentrer. C'était le bon terme. Nous n'avions jamais été chez nous ici. Et le coup d'éclat que nous avions voulu faire avait déjà un goût de baroud d'honneur avant d'être entamé. Bref, nous avons tout laissé en plan dans le bastion, avons pris un peu de matériel et les chevaux, puis le chemin inverse de celui emprunté quelques mois auparavant.

Kurts, d'abord maussade, devenait peu à peu plus joyeux, et nous redonnait du baume au cœur. Quelque part, nous revenions en vaincu. « ...et c'est là qu'il s'est rendu compte que la fille à qui il avait donné rendez-vous, c'était sa femme. Ha, la crise ! Après un moment d'hésitation, il a fait semblant qu'il était au courant de tout et qu'il la testait, mais elle a pas été dupe ; je vous raconte pas ! Ça n'a rien à voir mais mine de rien, j'espère que c'est pas la semaine où Juana a ses règles ! Après plus de quatre mois d'absence, je serais bien dégoûté ! » Finalement tout le monde riait, quand il faut évacuer on n'écoute pas vraiment ce qui est dit, juste l'intention... C'était sûrement très drôle et nous riions de bon cœur. D'un naturel méfiant, je commençai pourtant à me poser des questions ; on se rapprochait de plus en plus de Junktown, notre 'ville' de départ, si tant est que nous puissions parler de ville ou village, alors que je me trouvais depuis mon départ dans l'ancienne New York. On ne rencontrait pourtant aucune activité humaine. L'inquiétude se changea en appréhension en voyant la première maison brûlée. Plus personne ne parlait. Kurts s'était arrêté au milieu d'une phrase. Tout le monde regardait, ébahi, les ruines carbonisées de ce qui avait été un pôle de renaissance, un endroit de vie, qui avait résisté à la bombe, aux radiations, aux goules, aux voleurs, pillards et autres mécréants... Tout était mort.

Nous étions arrivés dans les vestiges calcinés de ce que nous avions connu il y a quelques temps. La dévastation dans un univers dévasté n'en reste pas moins frappante. Au départ, seules des ruines nous avaient accueillies. Ensuite, ç'avait été les corps. De simples cadavres auraient été un soulagement. Mais les mutilations subies par les villageois, vraisemblablement avant leur dernier soupir, ou leur dernier rôle dans ce cas, évoquaient trop de souvenirs douloureux pour nous être indifférents. Le boucher avait été empalé sur son crochet à viande ; chaque puit contenait un ou deux corps qui flottaient ; ici, un cadavre affreusement mutilé, l'homme avait vraisemblablement été recouvert de chaux vive ; là, une mère, les deux mains amputées, était étendue devant le reste d'un feu où l'on pouvait deviner un corps de nourrisson carbonisé ; suivaient de nombreuses autres horreurs, empalements, pendaisons, viscères à l'air libre étant monnaie courante. Un nouvel Oradour. Parlant peu, nous rassemblâmes les corps autant que possible, puis fîmes un grand bûcher. L'odeur, avant et surtout après la crémation, était infecte. Les mouches étaient omniprésentes, nos vêtements, malgré l'état de décomposition des corps et le fait que le sang avait du sécher, finirent la journée complètement poisseux. La plupart des maisons avaient brûlées, mais nous pûmes trouver de quoi nous changer. Le soir, alors que le plus gros du travail avait été fait, nous décidâmes de ne pas passer la nuit dans ce cimetière. Je proposai d'aller à la fabrique de Nuka-Cola, elle avait sans aucun doute été de nouveau abandonnée.

Il faisait nuit ; j'étais sur le toit, je regardais devant moi. L'usine était en effet vide quand nous étions arrivés, nous avions même trouvé de quoi nous laver. Kurts et Python étaient resté en bas, moi j'étais monté, et Mina avait suivi. Elle s'était endormie sur mes genoux. Nous étions tous bouleversés. La nuit était très sombre. On distinguait toutefois la silhouette noire et déchirée des immeubles tout autour de nous. Le vent mugissait, régulièrement, par vagues successives plus ou moins intenses ; passant à travers les ruines, maltraité par les murs acérés, rejeté par les pans irréguliers, il s'imprégnait de la douleur des lieux et l'extériorisait, la rendait presque palpable. De jour, l'activité ne nous faisait pas y prêter attention, mais de nuit, si l'on s'y attardait un peu, il rendait le lieu tantôt encore plus lugubre, tantôt mélancolique. Quelque part, le soin lointain d'une rafale ; des aboiements ; un rire gras. Difficile de croire que la vie continuait. Et pourtant. Nous venions de mourir deux fois : la première dans le WTCF, avec le reste de notre gang, et une seconde fois avec la destruction de cette enclave. Le plus dur, quand on meurt, c'est de rester en vie. J'aurais aimé croire qu'il y a cinquante ans, on s'était battu pour la liberté. Mais non ; on s'était battu pour le profit, et finalement, c'était cette destruction qui en avait résultée, théâtre et prétexte à de nouvelles et toujours plus nombreuses destructions. Après tout, la guerre avait assez peu changé notre monde. La civilisation avait emporté avec elle l'hypocrisie de ceux qui dirigeaient, les massacres étaient juste un peu plus concrets qu'avant. Une fois leur vie gâchée par le système, avant la guerre, les gens continuaient à vivre machinalement, plantes vertes avec des habitudes. Maintenant, le corps n'oubliait plus d'accompagner l'esprit. Quoi que. Je m'égarais, je racontais n'importe quoi. Comment comparer un monde que je n'avais pas réellement connu avec ce que je connaissais, et qui n'était pas réellement un monde ? Rien n'avait changé certes, quelques petits détails seulement. Comme il y a un siècle, je rêvais, ma petite amie dormant sur mes genoux, en regardant la nuit, au coin du feu. En fait de feu, un brasier, quant au crépitement, il venait du compteur Geiger, mais tout cela avait-il de l'importance ? Toutes ces questions étaient en fait bien inutiles. Dans ce monde, où vivre le moment présent prenait tout son sens, car le moment passé est bien souvent douloureux, et le moment futur risque de ne plus l'être, il paraissait idiot de ne pas continuer à respirer, alors que c'était un tel privilège que de voir se lever le soleil. Je devais me résoudre à ne pas être maître des événements extérieurs, et donc les placer à un plan secondaire, pour ne m'occuper que de ce que je pouvais contrôler, et ainsi vivre, pendant que je le pouvais encore. Je

m'étendis et regardai les étoiles. Encore un privilège ; il y a cinquante ans, leur lumière était éludée par celle de l'artifice, néons et autres enseignes lumineuses, omniprésents en ces lieux.

Le lendemain, nous nous étions rendus chez les Corleone. Il était peu probable que ce soit eux qui aient été responsables du massacre, mais ils avaient peut-être des informations. Je ne reconnus tout d'abord pas les lieux. Leur grande villa était criblée de balles, et un énorme trou perçait le bâtiment de part en part. « Après la piscine, la clim' ». Une certaine agitation se fit sentir quand nous arrivâmes. Le doyen vint lui-même nous accueillir. Il ne semblait pas nous en vouloir, et parut heureux de voir des gens qu'il connaissait. Il nous apprit qu'un de ses hommes était venu le prévenir qu'il y avait du grabuge ; il avait alors envoyé une escouade, pour protéger les commerçants qui 'louaient' ses services. Son fils y était resté. Le reste de la troupe aussi, mais c'était bien moins important. Il avait alors sorti les grands moyens : la moitié de ses hommes, armes lourdes, lance-roquettes, etc. Non seulement l'armée avait été décimée, mais les assaillants étaient repartis en passant par la villa détruisant et tuant tout sur leur passage.

« Ils n'ont même pas cherché les gens au étages : ils sont arrivés en tuant tous ceux qu'ils voyaient, ont littéralement traversé la maison et ont continué leur route.

- Et de combien de mercenaires était composée cette troupe ? Quel armement ? Un tank ?

- Ils étaient quatre. A moto. Un armement très basique somme toutes. Ils ont utilisé un lance-roquette à nous pour percer le mur. »

L'information nous consternait encore plus que tout le reste. Quatre motards avaient détruit une ville et mis en déroute une armée de mercenaires. Le patriarche nous expliqua que le peu de ses hommes encore en vie devait faire face à une épidémie que personne n'arrivait à endiguer, ni même à identifier. Kurts et moi nous nous regardâmes. Nous pensions aux quatre motards qui un jour étaient venu s'asseoir au Cafe of Broken Dreams, qui semblaient redoutables mais sans armes, et qui arboraient pour trophée une cordée de mains momifiées. Le patriarche de rajouter : « Si un jour vous retrouvez leur trace, n'hésitez pas à venir chez nous pour vous armer et prendre tout ce qu'il vous semblera nécessaire. J'ai trop perdu pour laisser ce crime impuni. Oublions les querelles passées, c'était de bonne guerre, je suis trop heureux de vous voir en vie, à part vous personne n'a survécu ».

Alors que nous repartions, je regardais Kurts ; la dernière phrase du Corleone semblait tourner et retourner dans sa tête. Pendant que nous rassemblions les corps, il avait frémi, plein de crainte, à chaque nouveau cadavre, mais n'avait pas trouvé Juana. L'avis du Corleone, bien renseigné sur le sujet, devait le troubler. Python proposa de s'en aller. Il avait déjà de nouveaux projets, et la vie devait continuer. Nous arrivions à une nouvelle phase, nous avions tourné une nouvelle page de ce qui s'inscrivait à nouveau comme le passé. Kurts répliqua que pour lui ce n'en était pas. Qu'il pourrait y passer des jours mais qu'il retrouverait Juana. Qu'elle soit morte ou non, qu'il doive ou non la suivre. Et, alors que nous continuions à nous éloigner, il fit demi-tour, furieux.

J'appris plus tard qu'il avait fini par la retrouver. Sa tête sur une pique, à dix mètres de son corps lacéré.

Verset 12 : Solem Quis Dicere Falsum Audeat

Octobre 2128. De nombreux évènements s'étaient passés. Je vivais à *Phoenix Point*, bastion le plus interne de cette nouvelle cité que l'on appelait *Rebirth City*. Les gens, qui commençaient à avoir conscience de l'endroit dans lequel ils vivaient, disaient souvent : *It's a new New York today*. Tout cela était dirigé d'une volonté de fer et d'une main de maître par Python. Comme je le disais, de nombreux évènements s'étaient passés.

Lorsque nous étions retourné vers l'usine de Nuka-Cola, quelques quatre mois plus tôt, nous n'avions pas manqué de passer devant l'imposante *Big Boy*, la locomotive immobilisée depuis le début de la guerre sur son tronçon de voie ; la bête était endormie, mais voulait encore rugir, et Python, tombé en admiration devant elle dès le premier regard, l'avait bien compris. Il avait lui-même des desseins pour la machine. En repartant de chez les Corleone, il m'avait machinalement demandé si je pensais qu'elle pourrait encore fonctionner. Après un bref coup d'œil aux boggies, où je vis que les roues n'étaient pas soudées aux rails, principal ennui avec ces monstres restés trop longtemps sur place sous les intempéries, je lui répondis qu'avec un peu d'entretien, elle avancerait, mais que le verrou énorme semblait plus problématique. Il écouta d'une oreille distraite ma réponse, et n'attendit pas que je finisse ma phrase pour changer de sujet. Pourtant, au-delà de son attitude nonchalante, ce qu'il venait de voir était loin de le laisser indifférent.

Il nous conduisit à travers un dédale de rues, de ruines, sous un ciel gris et entre des murs fatigués. Pas encore remis de ce que nous avions vu, Mina et moi nous laissions tracter par sa motivation nouvellement retrouvée. Le surlendemain, nous arrivâmes aux abords d'un grand entrepôt. L'endroit tout de suite parut étrange. Tous les autres bâtiments aux alentours avaient été rasés, laissant une bande de vingt mètres totalement dégagée, tout autour du dépôt. Python attacha les bêtes, et nous fit signe de le suivre. « Ici, elles ne risquent rien, pas besoin de surveillance ». Il fit un ou deux signes dans le vide, puis suivit un parcours bien défini, sans hésitation. D'instinct nous marchâmes dans ses pas. Il se mit à marcher beaucoup plus lentement lorsqu'il fut à cinq mètres de la porte principale, puis y arriva après deux ou trois changements de direction. Il se dirigea vers une petite porte à côté du rideau de fer, frappa trois coups et dit d'une voix forte et assurée : « Eli, Eli, lamma sabachtani ». La porte sembla s'ouvrir toute seule. Il entra. Nous le suivîmes. Il avait déjà beaucoup avancé, marchait d'un pas ferme et rapide. Il eut la bonté de lâcher un « Lui, c'est un ami ». Je lançai un regard inquiet à Mina, qui ne semblait pas en savoir plus sur cet endroit, alors qu'elle paraissait être connue. Nous étions entourés de deux gardes en armure de combat, une sorte de version

améliorée du gilet pare-balle qui avait été commercialisée par l'armée pour les civils qui voulaient aller chercher leur pain sans trop de problème le dimanche matin. Son prix, et le fait qu'il fallait attendre deux semaines pour avoir un permis, avaient toutefois fait que peu de modèles avaient été achetés par des particuliers. On avait alors réservé les surplus pour l'armée et la police (réunies assez rapidement en une seule corporation en ces temps troublés). Ils avaient également des *bozar*, arme mortelle aussi précise que puissante, dont le tir en rafale avait dissuadé de nombreux pillards de revenir à la charge, faute d'entrailles. Dans la cour intérieure dans laquelle nous étions entrés, nous pouvions voir quelques autres personnes, chacun vaquant à son occupation. S'ils n'étaient pas tous aussi puissamment équipés, ils avaient tous une armure de cuir et un pistolet à la ceinture. Il n'était pas rare de voir un fusil à lunette, d'assaut, ou à pompe en bandoulière ou à portée de main. Je courus à moitié pour rejoindre notre compagnon. Il était entré dans un préfabriqué en face de l'entrée. Au moment où je franchissais le seuil, un homme faisait de même par une autre porte de l'autre côté de la petite pièce. Il remarqua notre présence, regarda Python, qui attendait, souriant, assis à une table ; il leva un sourcil et esquissa à son tour un sourire : « Je suis ravi de voir que nos projets se concrétisent. Quel dossier ? », et Python de répondre, d'un air à la fois détaché et victorieux : « Alcatraz ».

Une semaine plus tard, une équipe de dix hommes nous accompagnait à la locomotive, avec un chargement de rails, de matériel, et d'armes bien entendu. Ils se mirent à travailler autour de la Big Boy, aménageant le ballast, la remettant à neuf, faisant des tests de pression, etc. Python supervisait, Mina et moi restions passifs, à regarder. Un jour j'arrivai à prendre Python à part.

« Je nage dans le brouillard, est-ce que tu vas m'expliquer ?

- J'avoue que j'aurais du mal, le brouillard n'est pas assez dense pour que l'on puisse nager dedans.

- Arrête de faire de l'esprit, explique moi qui sont ces types, comment tu les as connu. Tu n'as eu qu'à entrer là bas, claquer des doigts, et voilà.

- Tu connais l'histoire du français, de l'américain et du taliban qui se rencontrent à Bagdad ? me demanda-t-il avec un air tellement sérieux qu'il me fit peur.

- Heu, non... répondis-je désarçonné.

- Et pourtant tu ne fais pas tant d'histoires.

Il esquissa un sourire et commença à s'en aller.

- Explique-moi !

- Il y a pas mal de choses que tu ne connais pas à propos de moi. Respecte-les, c'est tout. Cela tient pour mon rapport avec ces hommes, autant que pour mon rapport avec Mina. Je ne te demande pas comment l'habitant d'un abri Vault-Tec se retrouve parmi nous, et encore en vie, alors qu'il aurait mieux fait de rester au chaud avec les siens. »

Je restai abasourdi alors qu'il s'éloignait en donnant des directives.

Après quelques temps, la locomotive fut mise en marche ; à allure plus que réduite, ses cinq cent tonnes pouvant se trouver à jamais embourbés si les rails provisoires ne tenaient pas. Au fur et à mesure de sa progression, on déboulonnait la voie derrière pour la replacer devant. Les gardes pendant ce temps veillaient, mais il ne se passa rien d'inattendu. Jusqu'au jour où, en reconnaissance avec deux de nos techniciens paramilitaires anonymes, j'aperçus des silhouettes sur le ballast, à l'horizon. Les deux autres ne dirent rien, et allèrent voir Python, qui s'adressa à tout le monde le soir même. « Nous avons rejoint l'autre équipe. Nous allons pouvoir avancer plus rapidement, et pousser la loco. Ensuite, nous pourrons enfin commencer ».

En effet, nous arrivâmes à une ligne beaucoup plus stable et à même de supporter l'engin de l'Union Pacific sans risquer de la voir dérailler. Et deux jours après, je pus admirer Alcatraz. Il s'agissait d'une énorme prison, du plus pur style George W. Bush, comme il en

avait fait construire à la fin de son second mandat, dont la seconde élection avait été aussi douteuse que la première¹. C'était un gros bloc de briques brunes de cinq cent mètre de long sur quatre cent de large. Les murs faisaient cinq mètres de haut, et ceux de la seconde enceinte étaient deux fois plus hauts, tous deux surmontés de barbelés. Tous les dix mètres, une case pour gardiens, surmontée de lance-roquettes automatiques. Et entre deux case, régulièrement, une double mitrailleuse gatling guidée par détecteur d'infrarouges et à visée laser. A cette époque, les prisons avaient plus à craindre de l'extérieur que de l'intérieur. En effet, les prisonniers, maintenus dans un état physique lamentable, régulièrement fouillés et subissant les maltraitements des gardiens, n'auraient pas pu soulever une révolte sans se faire massacrer par les systèmes de défense internes, pourtant très basiques. Les différentes mafias et gangs, par contre, ayant des moyens de plus en plus impressionnants, devenaient la véritable menace pour ces prisons. Celle que Python avait désignée comme 'Alcatraz' avait ses tourelles défensives encore actives, grâce à la centrale nucléaire encore en fonctionnement à l'intérieur du bâtiment. Il fallait en effet que la vie puisse se faire en autarcie pour pouvoir soutenir un siège de plusieurs jours le temps que l'armée réunisse des forces assez importantes pour secourir les mâtons. Il y avait également un champ de mines de dix mètres autour des murs, et les lance-roquettes finissaient de rendre impossible l'approche, même avec un véhicule blindé. Tout ce dispositif expliquait pourquoi le bâtiment n'avait pas été pillé ; il était d'ailleurs en très bon état, ayant été étudié pour résister le mieux possible aux déflagrations même très puissantes. La prise d'un tel château semblait alors impossible, sauf en passant par son talon d'Achille, que Python avait repéré depuis longtemps mais n'avait pu exploiter faute de moyens nécessaires. Il s'agissait de la seconde porte réservée à l'approvisionnement. La première était défendue par un système de pont rétractable et de sas composé de deux portes blindées d'un mètre d'épaisseur, ouvertes chacune un quart d'heure par jour, jamais en même temps, et toujours sous haute protection. L'approvisionnement, par contre, se faisait par voie ferrée. Pour ne pas laisser une entrée béante en permanence, les rails arrivaient jusqu'à une plaque tournante qui soutenait une partie de la muraille et continuaient derrière ; mais dans les deux cas, un butoir situé sur la plaque tournante empêchait d'avancer plus loin. Lorsque la locomotive arrivait, après avoir été fouillée de fond en comble par des gardes spéciaux membres de l'armée, la plaque pivotait, entraînant alors les sections de murs qui étaient construits dessus, libérant le passage. Entre les deux murailles, sur la plaque seulement, se trouvait un tronçon de voie. Ainsi, lorsque les deux murs se retrouvaient perpendiculaires à leur place originelle, la voie qu'ils encadraient coïncidait avec les rails extérieurs et formait le tronçon manquant entre dehors et dedans. La locomotive passée, la plaque pivotait à nouveau de quatre-vingt dix degrés, les deux murs reprenaient leur place, en continuation de la double muraille. L'idée de Python était d'utiliser les rails comme voie d'accès, et d'envoyer la locomotive sur les murs, moins épais et moins lourds que sur les autres points. La loco devrait avoir assez d'élan pour enfoncer le butoir, traverser la première muraille, et taper assez violemment la seconde pour faire une ouverture et permettre à un commando d'investir la prison. Une des principales difficultés venaient du fait que, une fois les murs en places, des barres d'aciers s'y inséraient pour empêcher tout mouvement, et également des attaques du type de celle que nous prévoyions. Le choc allait être très violent ; le commando allait devoir y survivre, ce qui demandait une certaine préparation ; si le plan ratait, ils allaient devoir sortir et se feraient sulfater par les mitrailleuses, s'ils ne recevaient pas une roquette. Quoi qu'il en soit, une semaine après, le premier pas fut fait, la dernière roue de l'engrenage fut mise en place, et tout allait se passer, quelle qu'en soit l'issue, sans que nous puissions y faire quoi que ce soit. Plusieurs kilomètres en amont, la Big Boy, en chauffe et sous pression depuis deux jours, fut mise en branle ; elle atteint rapidement sa vitesse de croisière, sans trop de

¹ Ecrit en 2003, soit avant la réélection controversée de Bush (n.d.a.)

perte de vapeur, preuve que les ingénieurs du groupe Phoenix, dont j'appris le nom plus tard, faisaient du bon travail. La Big Boy parcourut les trois derniers kilomètres en une minute. A quelques centaines de mètres du butoir, la voie explosa soudain. Un dispositif anti-intrusion inconnu, sans doute basée sur la vitesse d'approche du convoi, avait fait son œuvre. Je tournai la tête vers Python, qui, de ses jumelles, regardait la scène horrifié. La locomotive, subissant l'explosion directement sous ses boggies, eût à peine un hoquet. Sur sa lancée, le manque de rails comme appui ne la gêna même pas ; elle continua sa course et vint frapper de plein fouet le butoir qui ne sembla même pas la ralentir. Un instant plus tard, le premier mur d'enceinte, haut de cinq mètres et épais d'un demi, subit le coup d'une masse de cinq cent tonnes projetée à cent cinquante kilomètres/heure. La locomotive sembla pénétrer facilement ; le mur, touché au ventre, se plia légèrement ; le haut de la muraille s'écroula, tandis que, sur les côtés, les murs s'effritèrent, à cause des barres d'aciers peu enclines à se tordre. Le choc, très violent, produisit un bruit sourd mais intense, et souleva un nuage de poussière. Une mitrailleuse crépita un instant, puis plus rien. Lorsque la poussière retomba, nous vîmes la locomotive, penchée sur le côté, les roues tordues, ayant à moitié traversé le second mur. C'était un début de victoire. Python eut une communication sur son *walkie-talkie* ; le chef du commando lui indiquait depuis la loco qu'ils étaient tous sains et saufs et sans trop de contusions ; les dispositifs de sécurité et leur entraînement avaient payé. Il fallait maintenant voir s'ils arriveraient à rentrer dans l'enceinte, puisqu'ils étaient dans le cockpit, à l'arrière de la locomotive. Vingt minutes plus tard, on nous confirma qu'ils avaient réussi. Un des commandos avait été méchamment brûlé, dû à une fuite de la chaudière, alors qu'ils étaient passés sous les boggies. Quelques six heures plus tard, la forteresse était à nous. Les commandos, apparemment bien renseignés, avaient désactivés les systèmes de sécurité, et nous avions pu entrer par la porte principale. Depuis, ce bâtiment nouvellement conquis avait été changé en bastion du renouveau.

Rapidement, la prison même, renommée *Phoenix Point*, en l'honneur du groupe du même nom, avait accueilli de nombreux autres survivants. Des tests étaient faits à leur arrivée, et selon leur degré de radioactivité ou épidémiologique, ils étaient placés en quarantaine et soignés un certain temps. Des drames apparurent malheureusement plus tard, lorsque des gens mis à l'écart depuis des années car incurables se sentirent emprisonnés, mais je n'eus que des échos des révoltes qui suivirent, étant déjà loin. Les membres du groupe Phoenix avaient toujours une garnison sur place pour la sécurité, et une autre pour aller à la recherche de groupes humains pour leur proposer leur protection dans la nouvelle cité. En effet, le nombre de rescapés cherchant refuge chez Python avait contraint à créer une petite ville autour de la prison. On avait désactivé les défenses automatiques et dressé une palissade autour du champ de mine, tous deux pouvant encore être utiles en cas d'attaque importante, et des habitations se dressaient peu à peu pour recevoir les nouveaux arrivants. A l'extérieur, profitant du fait que la prison avait été construite un peu à l'écart de la ville, laissant de larges terres à disposition, exploitables après un long travail de revalorisation, l'agriculture et l'élevage se développaient. La prison, le château, était finalement assez peu habité mais très utilisé. On y éduquait les gens, et il servirait de refuge en cas de coup dur. Autour du village, une seconde enceinte était petit à petit levée. On protégeait les hommes des hommes, les loups des loups.

Verset 13 : Vade Retro Me, ...

La vie à ce moment était très calme. Régulière. Voire même plate. Mais quelque part, ce repos était mérité et nécessaire. Le matin, je me levais en général vers huit heures, réveillé par le soleil qui passait à travers les barreaux. En effet, les cellules avaient été changées en chambres. Il avait d'abord fallu enlever les squelettes et autres restes humains : abandonnés par les gardiens, de nombreux détenus avaient demandé à leur compagnon de cellule de les étrangler ; ceux qui étaient restés s'étaient tous plus ou moins suicidés d'une manière ou d'une autre, beaucoup en donnant des coups de tête répétés dans les murs. Des traces de raclure sur certains os n'avaient pas laissé de doutes : l'anthropophagie avait donné un sursis de quelques jours à quatre ou cinq prisonniers. L'un d'entre eux en était même venu à s'auto-consommer. Je n'osai imaginer combien il avait souffert. Nous avons donc débarrassé les cellules de leur contenu, mobilier compris, puis enlevé les portes. Les barreaux aux fenêtres avaient été laissés, Python résonnant toujours du point de vue stratégique. Petit à petit, chaque pièce recevait un vrai lit et un rideau opaque venant du "village" pour masquer l'entrée. Mais ce n'étaient pas de réelles chambres, simplement des lieux de repos réservés aux fonctionnaires et aux étudiants pendant leur séjour à Phoenix Point. Etaient considérés comme étudiants aussi bien les jeunes, qui étudiaient réellement, que les membres de la future milice, qui apprenaient pour le moment avec un caporal du groupe. Python ayant appris, sans que je sache comment, que j'avais de grandes connaissances générales, scientifiques, et historiques, il m'avait demandé de faire des conférences générales libres et des cours plus spécialisés pour les jeunes, qui devaient avoir un package de connaissances, de savoirs, et de capacités avant de choisir leur voie. Mina, elle, enseignait également, aux femmes, sur des sujets de biologie qui ne concernaient qu'elles. En général, on apprenait aux jeunes les connaissances générales, aux hommes comment se battre et manier la charrue, et aux femmes l'hygiène et le soin. Nous n'avions pas le temps de prendre en compte quelque considération de sexisme que ce soit ; ces concepts, problèmes de civilisations avancées n'ayant rien à se mettre sous la dent pour empêcher la béatitude et la paix des ménages, n'étaient même pas soulevés par ces gens, trop heureux de pouvoir espérer un avenir pour leur enfant. Après une telle répartition, nous espérions que les différents membres de la famille se retrouvant ensemble sous la tente, le soir, au village, feraient prendre conscience aux autres et partageraient leurs nouveaux savoirs. Bref. Réveillé, j'embrassai Mina qui dormait encore, puis me dirigeai vers les douches communes de l'étage, lieu de joie et de tendresse pour ceux qui n'avaient jamais vu l'eau courante, comme cela avait dû être lieu de joie et de tendresse pour les prisonniers

quelques années auparavant. Encore de nos jours, perpétuant la tradition carcérale, il n'était pas rare de voir un couple s'enlacer ou faire l'amour, sous l'eau chaude et les regards des autres baigneurs. Python n'avait pas souhaité restreindre les mœurs sexuelles des villageois, qu'il avait tendance à prendre pour ses enfants, non seulement en cherchant à les protéger, mais surtout en cherchant à les éduquer, les prenant un peu pour des ignares inconscients du monde où ils vivaient. « Nous n'avons pas survécu à cette civilisation et ses maux pour en réintroduire les concepts les plus ridicules et pervers. Je me chargerai personnellement du premier qui enseignera des valeurs judéo-chrétiennes. Les romains allaient ensemble aux termes, pourtant ce fut une civilisation bien plus avancée que celle des mille ans de ténèbres du Moyen-Age, obscurantiste, dirigée par la religion. Les grecs, deux mille cinq cent ans après, étaient toujours rabaissés car leurs ancêtres, précurseurs en sciences et philosophie, à un point que l'on ne pût atteindre à nouveau qu'à la renaissance, avaient des relations homosexuelles. Je ne veux pas de ce ridicule ici. » Après avoir donné des cours toute la journée, j'allais en général passer deux heures, avant le service de vingt heures du réfectoire, au bar du village, situé sous une immense yourte au centre du regroupement humain. Cela aurait pu être une triste constatation, mais il y régnait une atmosphère joyeuse et bienveillante, toute la famille se retrouvant là après une journée de travail. La mienne n'était pas terminée : je restais là pour sonder les gens, déceler les problèmes, baisser les tensions, et faire un rapport quotidien à Python. Cela ne m'empêchait toutefois pas d'entrer dans certaines conversations avec ferveur, comme le débat sur l'élection de Miss Cats'Paw 2031, controverse depuis bientôt un siècle. Un jour, j'entendis parler un homme qui disait combien il était heureux d'avoir trouvé une enclave susceptible de *leur* résister. Tous les membres de sa communauté avaient en effet été massacrés, alors qu'il était à la chasse, vraisemblablement par des gens en voiture. N'était-ce pas en moto ? Peut-être. Les témoignages affluaient ; de nombreux massacres avaient été perpétrés. Les rumeurs et les peurs voyageaient facilement, mais les faits étaient trop nombreux et précis, concordants tous, pour ne pas être réels. A chaque fois, les rares survivants n'avaient pas été présents, et auraient préféré l'être plutôt que de trouver leurs amis et êtres chers mutilés et carbonisés. Malgré tout, tous étaient confiants ; ici, le rempart qui les entourait les protégerait. Les ingénieurs du groupe Phoenix avaient installé d'énormes tuyaux jusqu'à un fleuve assez proche, qui alimentait ainsi une rivière artificielle coupant le village, et remplissait les douves nouvellement créées. D'un côté de ces douves, la muraille faisait trois mètres de haut, dont la moitié en pierres et l'autre en bois. Peu à peu on la renforçait, des plaques de tôle étaient vissées, et des miradors de plus en plus nombreux étaient édifiés. De l'autre côté, les immeubles ayant été rasés à cent mètres à la ronde, un système de défense copié sur celui des romains, chausse-trappes et autres pals, devait permettre de ralentir l'assaillant. Toutes ces mesures n'avaient d'ailleurs jamais servi, mais personne ne s'en plaignait.

Ce soir là, un peu éprouvé par l'évocation de mauvais souvenirs, j'allais vers les fonds de la tente, où l'air était plus frais, où il faisait plus sombre, donc l'endroit idéal pour se retirer un peu. Je remarquai un homme qui devait être assez grand, les cheveux gris, argentés ternis, dont les yeux à la fois clair et sombre étaient si profonds qu'ils rappelaient le problème de l'impossible conception de l'infinité de l'univers. Ce qui m'étonna fut le grand imperméable dans lequel il était enveloppé. Descendant jusqu'aux chevilles, les rabats remontés de son col ne laissaient voir que son nez et la partie de son visage située au dessus de ses pommettes. Ce qui me troublait était que ce genre d'imperméable était introuvable de nos jours, la plupart des gens se contentant de guenilles rapiécées. Il avait dû le payer une fortune, et quelque part n'avait pas sa place ici : pour apprécier ce genre de vêtement il fallait avoir des notions sur l'ancienne civilisation, et il aurait alors dû contacter Python pour se faire employer autrement qu'en simple paysan. Les yeux toujours dans le vague, sentant peut-être que je le sondais, il m'adressa la parole. « Vous n'êtes pas encore sur la liste. *Ils* font d'abord un repérage puis

reviennent quelques mois après. D'ailleurs, on *les* a vu quelques mois auparavant vers la cathédrale de St John The Divine. *Ils* ne devraient pas tarder à repasser. » L'homme but une gorgée ; il ne m'avait toujours pas regardé. Il se leva, fit mine de partir.

« Pourquoi me dis tu ça ?

-J'ai cru comprendre que tu *les* cherchais...

-Comment, je n'en ai même pas parlé.

-Disons que j'ai aussi mes intérêts là-dedans. Je ne fais qu'aider.

-Je commence à en avoir marre des explications évasives. Qui es tu ?

-Un ami m'a envoyé. Il cherche des informations sur ces motards ; sans doute un compte à régler, également. J'ai cru comprendre que tu avais le même but. Si tu le rencontres, dis lui que tu viens de ma part... »

Il avait un accent français. Je me demandais ce qu'il faisait ici. Le temps que j'émerge, il avait déjà écarté un pan de toile et était sorti. Je le rattrapai. Il avançait vite, enfoncé dans son imperméable épais, fatigué et crotté, les mains dans les poches, quelques cheveux échappés ondulant à chaque bourrasque. Il faisait déjà nuit, octobre aidant. Il faisait déjà froid, l'hiver arrivant. Il marchait d'un bon pas, libérant régulièrement un nuage de vapeur. Je lui demandai à nouveau qui il était. Il sourit énigmatiquement, laissa échapper quelques brides de phrases non moins mystérieuses à propos de villes qui n'existaient pas, parties de chasse, ou vaisseaux de pierre. Je l'abandonnai alors qu'il traversait le pont qui allait être levé pour la nuit. Il disparut, absorbé par l'obscurité. Un des gardes me demanda si je voulais le suivre, sans quoi il allait devoir bloquer le passage jusqu'au matin. Toute hésitation fut peu à peu dissipée par le pont qui reculait.

J'avais déjà entendu parler de la communauté de St John The Divine. Lorsque nous convoyions du matériel dans le camion, nous avions dû nous rendre là-bas pour déposer des pièces pour orgue. On m'avait dit que c'était une communauté d'illuminés, qui vivaient selon les préceptes stricts de l'Eglise Anglicane. Ou peut-être une version un peu plus obscurantiste, manque de contrôle ou simplement de contact extérieur oblige. La cathédrale, anciennement la plus grande du monde, mais sans doute de dimensions réduites depuis la bombe, servait la journée à chanter psaumes ou incantations. A côté, un gros bâtiment d'affaire avait été investi, et servait maintenant de couvent/monastère/dortoir. Je n'en savais pas beaucoup plus. J'allai voir Python.

« Tu veux que je t'alloue cinq hommes du Phoenix, pour aller protéger un groupe humain complètement déconnecté de la réalité, contre des assaillants hypothétiques qui devraient soit disant les attaquer ? Cette information donnée par un personnage inconnu et énigmatique qui a évidemment disparu ? Et bien sûr, tu n'as ni son nom, ni celui de son ami. Je me demande comment tu vas pouvoir annoncer ta recommandation, si tu le rencontres, si tant est qu'il existe. Quoi qu'il en soit pour ton affaire, beaucoup de suppositions et peu d'intérêt à mon goût. J'aurais même plutôt tendance à me méfier de ton informateur.

-Tu te rappelles des quatre motards que Kurts et moi avons vus ? C'était eux, c'est sûr. Ils attaquent et détruisent tous les groupes humains, tu sais bien qu'ils vont finir par passer par ici. Même si la prison résiste, le village sera détruit et de nombreuses personnes périront, si l'attaque est trop rapide. Et puis, sauver ces gens assoirait encore notre renommée.

-Je crois que tu cherches plutôt à venger Juana, Kurts, et tous ceux que tu avais croisé et qui ont disparu. Le groupe Phoenix n'est pas sous mes ordres, malgré ce que tu sembles croire. Un jour je les ai rencontrés, par hasard. En fait, j'avais mes entrées. Nous avons juste un but commun : la renaissance de l'humanité. Le groupe Phoenix avait été créé par des pontes religieux qui étaient maintenant convaincu que Dieu était mort, ou pire qu'il avait renié ses enfants. Ils avaient donc décidé de prendre en main leur destin, de sauvegarder le patrimoine de l'humanité, et d'attendre une opportunité pour créer une seconde renaissance. Bref, ayant sympathisé avec un des chefs, chacun faisait ses affaires dans son coin en attendant un

évènement qui nous permettrait un nouveau départ. La prison était connue depuis longtemps, la découverte d'une locomotive n'était qu'un simple scénario possible qui s'est réalisé. J'en ai le commandement ; eux, ils restent dans leur bastion avec les archives, et nous prêtent une partie de leur armée – du moins le temps de former une milice ; et je sais également qu'en cas de problème je pourrai compter sur eux. Tu imagines bien que j'aurais du mal à leur demander des hommes alors qu'ils sont assez peu, pour défendre une cause hypothétique, et au profit de membres d'une église qu'ils ont rejeté. Oublie cette idée stupide ; maintenant j'ai du travail. »

Peu à peu, le projet de partir se formait dans mon esprit. Lorsqu'il fut complètement omniprésent, il s'imposa et plus rien ne pût me faire changer d'avis. J'en parlai à Mina, qui le prit plutôt mal. Après trois jours à me faire la tête, elle me dit que j'étais libre, mais me pria d'accepter son Python Magnum .357 ; elle lui faisait confiance et il me ramènerait entier. Python me convoqua le soir même. « Puisque tu veux quitter la renaissance pour retourner à ce pays qui pue la mort, pourquoi pas. Va-t-en maintenant. Juste, avant, rend moi le cadeau que j'ai fait à Mina. Il ne t'était pas destiné. Je lui ai donné pour le jour où je ne serais plus là pour la protéger, pas pour qu'il arrive dans les mains d'un crasseux qui ne sait même pas ce qu'il cherche. Je te préviens, si tu la trahis, ce n'est pas la peine de revenir. » Plus tard, je fus troublé par cette attention qu'il portait à Mina. Mais, sur le coup, furieux, je partis et allai prendre mes affaires. Je sortis ensuite de la prison et me dirigeai vers le pont qui permettait de traverser les douves, frontière entre « notre monde et le leur », comme le disait souvent Python. Adossée au poste de garde, Mina semblait m'attendre. Elle me regardait, les yeux à la fois plein de reproche et de larmes. Je ne pus m'empêcher de baisser les yeux. « Je crois que quelque part, tu cherches l'aventure plus que le bonheur. » Je crois que quelque part, elle avait raison.

J'avais toutefois traversé le pont. Je repartais dans les *wastelands*, vers de nouvelles aventures, comme on pouvait le lire dans les romans bon marché du siècle dernier.

Verset 14 : Veni, Vidi, Vici

J'étais parti un peu précipitamment, certes, et je n'avais pas vraiment eu le temps de prendre les affaires adéquates. En fait, loin de me préoccuper pour ces quelques raisons, je constatais amusé que cet accès d'humeur avait à moitié été joué. Partir sous le coup de la colère arrangeait grandement mes plans : je n'avais pas à affronter de longues explications avec Mina, ni même avec Python ; je n'avais pas non plus de regret à avoir, sur le coup je n'avais pas de combat intérieur à mener. Et maintenant, sans équipement, je n'avais plus qu'une solution, qui allait me permettre d'obtenir le nec plus ultra dans l'art d'énucléer, éviscérer, vider ses adversaires, bref, l'art culinaire à son sommet ; et ce à la place d'une pauvre carabine, au mieux une grenade que j'aurais pu chiper aux soldats du phoenix. Bref, un acte manqué dans toute sa splendeur. J'allai donc, le cœur léger, vers la villa des Corleone, qui s'étaient engagés à m'équiper pour les venger des quatre Attilas en moto. Je déchantai assez rapidement lorsque je fus agressé par une sorte de bûcheron qui n'avait jamais du connaître l'eau, d'après son odeur, même pas pour boire, puisqu'il trébucha sur une pierre, s'étala de tout son long, et se vomit dessus, pour ne plus se relever. Devant le ridicule de l'homme, encore plus que de la situation, je fus un instant pris de pitié, avant de me souvenir qu'il s'avançait vers moi pour m'écraser la tête à mains nues. La prison se situait un peu en dehors de la ville, au sud. Il allait me falloir une bonne semaine pour atteindre à pied la villa des quatre vents, et j'allais certainement faire d'autres mauvaises rencontres. Je ramassai un bout de tuyau en fer, mais ça n'allait pas suffire. Ce qui est amusant avec ces temps de chaos, c'est que, alors qu'il est préférable de rester enfermé chez soi avec des amis et des armes, on trouve toujours un clampin dans les parages. Il suffit d'écouter attentivement, de trouver une ancienne rue un peu délabrée avec une vaste vue, pour voir débarquer un Yann le Celte ou un Dan le Barde qui peut vous renseigner sur le coin. Ce fut le cas, je trouvai facilement après un peu de recherche un paysan insouciant, bine sur l'épaule, allant bêcher je ne sais où. Il m'indiqua la présence d'un groupement humain assez proche.

« Et il y a de quoi faire des achats ?

-Oui, tu pourras trouver un General Store.

-Où ça ?

-Au nord du village, dans un ancien General Store.

-Ce que je cherche se situerait plutôt dans une ancienne armurerie.

-Il y a aussi. C'est Jetman, le dealer du coin. Une star au village, c'est lui qui fournit tous ceux qui veulent s'amuser. Ses "grossistes" lui donnent aussi des armes, il en fait la contrebande. Mais bon, par chez nous on n'en a pas besoin. »

Le dealer n'avait pas l'air bien méchant, s'il permettait aux autres de "s'amuser". Je me dirigeai donc dans la direction indiquée, le cœur léger depuis que j'avais quitté la prison, et pour un certain temps après ; je me sentais.. *bien*... Je planais dans le bonheur, tout était facile, j'étais le meilleur, et j'allais tout détruire sur mon passage. Notamment ces ridicules motards, j'allais leur faire bouffer leurs cordées de mains. J'allais ; je verrai, je vaincrai. Simple formalité.

On reconnaît facilement les groupements humains, car ce sont là où les rues sont bordées d'immondices et couvertes de déjections et ordures de toutes sortes. Les ruines abandonnées sont beaucoup mieux entretenues. Je n'eus donc pas de mal à trouver l'endroit indiqué. J'avisai deux jeunes baraqués qui tentaient de se donner un air de dur et qui gardaient une ouverture dans un pan de mur à moitié écroulé. Ils avaient tous deux un couteau à la ceinture, et une grossière plaque de tôle sur le ventre en guise de protection. Je me dirigeai vers eux, et leur indiquai que je voulais voir le chef. Ils me regardèrent d'abord de haut, et rigolèrent. Je me sentais... *Bien*... « Tu sais quoi mon gros ? S'il y a encore un son caustique qui sort de ce nid à microbe qui te sert à te faire apprécier de tous les hommes du quartier, je t'arrache les cordes vocales et te les attache avec les nerfs optique, comme ça tu pourra voir tous les détails quand je t'ouvrirai le ventre avec un silex pour te sortir les intestins et te pendre avec. » Devant mon grand sourire poli, le plus gros des gardes pâlit un peu. Ils me firent entrer, un peu irrités toutefois, et une porte tout de suite sur la gauche me mena à une petite pièce encombrée de ferrailles. Jetman était là, au milieu de son fourbi, derrière lui un mur d'objets, tout cela puant la mise en scène, et son regard hautain – il pensait sans doute s'adresser à un des pèquenots qui habitaient son trou – qui m'aurait sans doute énervé habituellement, me fit me sentir... *Bien*... Je lui exposai ma requête, et il me montra tout fier un antique revolver à la crosse épaisse, avec un barillet à huit chambres, chacune remplie de sa cartouche. Je lui dit que cela m'allait, il me répondit : 300 dollars. Le prix exorbitant me réjouit : je sentis une décharge d'endorphine dans mon corps. Je le regardai : « ah parce que tu croyais que c'était pour acheter ? » Il eut à peine le temps de perdre son sourire, se prit un coup de tuyau dans le ventre et un autre sur le sommet de son crâne, qu'il m'avait gentiment présenté en se pliant en deux. Je ramassai le revolver. Les deux gardes visiblement effrayés arrivaient, alertés par le bruit. Le premier passa la tête par la porte et me demanda ce qui était arrivé. « Il est tombé. – Mince, c'est arrivé comment ? – Comme ça ! » Et je tentais encore une fois d'améliorer mon swing avec mon tuyau qui commençait à devenir poisseux. L'autre, derrière, eut un cri apeuré. Il essayait visiblement de sortir le couteau de son étui. « Attention, tu vas te couper. Tu as chaud ? Je vais t'aider pour l'aération. » Je tirai au milieu de la plaque en tôle qui n'opposa pas la moindre résistance. Je venais de perdre bêtement une cartouche, alors que cet idiot de Jetman n'en avait pas en réserve, mais je trouvais cela tellement amusant... Qu'est ce que c'était agréable ! Je sortis, et tombai sur le paysan qui m'avait indiqué le chemin. Il comprit rapidement que la star n'allait plus les amuser, baissa les yeux et murmura qu'il allait justement partir. « Ah, en effet, je n'ai pas été déçu... Quel petit rigolo, votre Jetman. Il vous l'a faite aussi, la blague des trois cent dollars ? » Bref, j'étais vraiment en joie, je n'arrêtais pas les plaisanteries...

J'arrivai sans encombre à la villa des Corleone. De loin, j'avais entendu à trois reprises le son grave et lent de la rafale de mitrailleuse. J'approchai par le milieu de la rue, les mains bien en vue, le revolver dans le dos. Un garde me mit en joue et m'escorta. Je m'apprêtais à doucement réprimander ce sacré grand-père pour l'accueil un peu froid de ses hommes, mais je fus surpris de voir un interlocuteur que je ne connaissais pas. C'était un des fils cadets du doyen. Celui-ci était mort – la prudence plus que la décence me firent éviter les questions à ce

sujet – et, après une légère dispute à propos de la succession, tout s’était passé en douceur ; il fallait entendre que les autres fils avaient pris le maquis, ce qui expliquait la mitrailleuse. Le petit Corleone ne parut pas heureux de devoir tenir la promesse de son gâteux de père, mais, ayant d’autres chats à fouetter, il préférait me voir partir le plus vite possible. J’accédai donc à la sympathique collection automne-hiver nucléaire des armes automatiques de la *famille*. Je dus renoncer à prendre le lance-flamme, le minigun et le lance-roquette. Un peu lourd pour moi, surtout les trois ensemble. Je finis par me décider pour la qualité. Je pris une armure de combat, le must en termes de défense. Une combinaison indéchirable de qualité, un gilet et un casque en kevlar amélioré, bref, tout pour prendre une balle dans la bonne humeur. L’armure bénéficiait d’un camouflage urbain, treillis variant du noir au gris clair. Je pris également un couteau de combat à la lame effilée et taillée au diamant, que je glissai dans une de mes bottes, comme dans les films. Je gardai le revolver que je mis dans le holster sur ma cuisse ; j’avais réussi à trouver des munitions qui correspondaient. Enfin, je tombai sur un bijou : la winchester City Killer. Une arme à la fois sobre et design, qui n’eut pas la gloire qui lui était due, faute à la guerre, où, si elle fit des miracles, enfin, des massacres, rapidement, personne ne fut plus là pour le constater. Cette merveille de la technologie était un fusil à pompe qui pouvait à la fois s’adapter aux calibres 10 et 12, magnum ou non, cartouches de chasse ou de guerre. De plus, le système de pompe pouvait faire entrer jusqu’à trois balles dans une réserve, que l’arme tirait ensuite en rafale. En plus de sa puissance, sa précision, sa qualité et sa finition, j’allais pouvoir m’adapter à pratiquement tous les types de cartouches pour fusil que j’allais trouver, tout en dégommant mes ennemis à la pelle. Le City Killer en bandoulière, j’avais l’air d’un tueur. It's time to kick ass and chew bubble-gum... and I'm all out of gum. Come get some !

Ainsi harnaché, j’étais assez impressionnant. Cet équipement était étonnamment très léger, et même avec un sac à dos remplis de tous ce que j’avais pu trouver d’intéressant chez les Corleone, ce qui m’avait valu un regard noir du nouveau chef, auquel j’avais répondu par : « Je vous remercie bien pour votre soutien. Je dois maintenant repartir, mais je n’hésiterai pas à revenir pour me réapprovisionner le moment venu. Veuillez toutefois à me préparer un bon repas, je suis resté sur ma faim aujourd’hui. » J’avais finalement éclaté de rire trois cent mètres plus loin dans la rue. J’avais donc passé mes jours suivant à me rapprocher de mon but, la cathédrale St John, tout en collectant toutes les informations possibles sur les motards. Ceux qui avaient eu une première visite et s’en rappelaient me parlaient car ils avaient peur de moi ; ceux qui avaient eu la seconde et y avaient survécu me parlaient car ils avaient peur de les revoir. Mais ces deux groupes étaient très rare, je rencontrais surtout des gens qui avaient entendu dire, ou alors qui ‘savaient’ des choses tout à fait fantaisistes. Selon un junkie quelconque, un des motards était Elvis Presley. Je dus me résoudre à parler par mots voilés. Je cherchais désormais ‘la trace d’un motard’. C’était encore assez rare pour que je ne sois pas aiguillé sur de fausses pistes, et ceux qui savaient quelque chose comprenaient de quoi je voulais parler. Je fus un jour mené devant une petite fille : dès que j’eus expliqué ce que je cherchais, une femme me prit par le bras, et sans mot dire, me mena dans une tente à l’écart du campement. Elle me mit un linge autour de la tête, qui me recouvrait le nez, puis me fit entrer. L’atmosphère à l’intérieur était lourde, la lumière faible. Je distinguai assez rapidement une enfant, couchée sur une sorte de paille et sous un amas de toiles qui servaient de couverture. Je lançai un regard interrogateur à ma guide, qui me désigna la couche d’un hochement de tête. Je m’en approchai alors et me mis à parler avec l’enfant. Elle était typée asiatique, mais dans la pénombre je ne pouvais en savoir plus. Je compris rapidement d’après ses paroles qu’elle avait assisté au massacre de son clan, et qu’elle avait fait partie des survivants en sursis : une mystérieuse maladie les avait tous finalement rongés, et elle était la dernière en vie. Elle toussa et lâcha un filet de bave ensanglanté. Je fus évidemment touché par cette fillette, qui me remit en mémoire toutes les horreurs que j’avais vues, et que si j’avais

entrepris de retrouver ces assassins, ce n'était pas seulement pour m'amuser et retrouver une vie trépidante, mais surtout pour arrêter ce malstrom de mort qui entourait ces quatre cycles. Je lui promis solennellement de venger sa famille. Je n'osai pas dire : de la venger elle. Elle me sourit, autant qu'une grimace peut ressembler à un sourire. Elle me désigna un paquet de l'autre côté de la tente. Ses affaires. J'allais y chercher un long bâton de bois qui s'y trouvait, à sa demande. C'était en fait une épée. Un superbe Katana, en parfait état, dans le plus simple appareil : la lame et le bois. Sur la lame, quatre caractères que me lut la petite : Masamune. C'était le seul bien de sa famille depuis la guerre, son seul héritage, et elle me le donnait pour « punir les méchants. » Je ne pus l'embrasser. Je sortis de la tente, remué. La femme qui m'avait conduit là me rejoignit. « Si vous n'aviez pas de motivation, je crois lire en vous que vous en avez maintenant une. Si vous n'aviez pas d'arme... » Je la remerciai et partis.

J'avais pris ma mission au sérieux. J'avais trouvé des indices, je pensais rattraper bientôt la trace des quatre démons, et les juger pour crime contre l'humanité. Je campais depuis deux jours dans une grande artère, non loin d'un village qu'ils avaient repéré prêt de trois mois auparavant. J'entendis le bruit lointain d'un moteur. En moins de temps qu'il n'en faut pour être saoulé par FBOS, j'étais prêt à combattre. Masamune sur l'épaule, mon fusil à la main, j'attendais, caché derrière quelques ruines, juste devant un fil de fer que j'avais acquis à prix d'or et qui était dissimulé dans le sol. Au moment voulu, j'avais juste à pousser une cale, et il se dresserait, coupant la rue en deux, à un mètre du sol, attaché des deux côtés à un pan de mur. A l'étroit, j'avais néanmoins une vue sur la route. Le bruit se rapprochait. Au moment de pousser le morceau de bois qui allait déclencher le dispositif, j'aperçus la moto : une sportive qui n'avait rien à voir avec les choppers de mes cibles. La moto, se rapprochait, puis freina brusquement et s'arrêta, à quelques mètres en amont de mon dispositif. Son conducteur mit pied à terre, sembla regarder autour de lui, descendit finalement de son engin et se dirigea vers le trottoir, puis il disparut dans les ruines en face de moi. Au bout de cinq minutes, je sortis, méfiant. Je me rapprochai de la moto : une Suzuki Bandit en parfait état. Difficile de croire que cela avait connu la guerre. Alors que j'en étais à mes réflexions, j'entendis un *clack* métallique derrière moi. Je me jetai à terre en me retournant. A moitié couché, je pouvais maintenant voir le motard, dont l'automatique faisait face à ma winchester. « Je suis sûr que nous n'allons pas être assez bête pour nous tirer dessus. » C'est marrant, je pensais la même chose. Je fis le premier pas en désarmant mon fusil ; il rangea son arme et m'aida à me relever. Il retira son casque : j'avais devant moi un homme assez vieux, mais encore en pleine forme, les cheveux en brosse, une barbe assez courte, tous deux poivre et sel. « Pourquoi ce fil caché dans la poussière ? Les personnes en motos doivent être assez rares par les temps qui courent ? – Vous avez prononcé le mot clef : en moto. – Je crois que nous avons des choses à nous raconter. »

C'est ainsi que je rencontrai Vassili Alexandrovitch. Il avait vite vu qu'il n'avait rien à craindre de moi, et moi que c'était réciproque. Il avait également compris que nous étions à la recherche du même but, du même idéal : quatre corps calcinés sous leurs engins troués de toutes parts. Il m'apprit également qu'il était « l'ami qui avait envoyé » l'homme que j'avais rencontré à Rebirth City et qui m'avait décidé à partir. Mais Vassili n'en savait pas plus que moi sur cet inconnu : il l'avait rencontré dans un village au nord lorsqu'il cherchait des informations, et l'homme avait paru intéressé par ce problème de motards et avait voulu aider. Après lui avoir expliqué la mienne, je lui demandai son histoire. Il hésita un peu, puis comprit que nous allions passer du temps à chasser ensemble. « A partir de la chute du communisme, les USA et la Russie n'ont eu de cesse de se rapprocher par des projets communs. Sauf évidemment quand l'un des deux pensait gagner plus à ne pas prévenir l'autre. Quelques projets de recherche furent toutefois lancés. C'est ainsi que je participai, avant la guerre, en tant que militaire Russe, à un projet d'allongement de la vie humaine sur le sol étasunien. La guerre déclarée nous freina un peu ; une fois les bombes tombées, nous fûmes rapidement

livrés à nous-mêmes. Les chercheurs et militaires se divisèrent en plusieurs groupes, moi je faisais partie de ceux qui voulaient retrouver leur liberté et profiter des recherches accomplies. Nous nous injectâmes donc le sérum que nous avions créé, et qui avait réussi à augmenter de trois cent pour cent la vie de quelques souris. Le produit est en fait censé aider à la régénération permanente des cellules tout en évitant l'effet photocopieuse qui aboutit à la dégradation de notre système, puis notre mort. Ce n'était pas au point, et on ne connaissait pas l'effet sur l'être humain, mais étant donné mon âge, ça semble marcher ; à moins que ce ne soient les radiations. Bref, je suis ensuite partis avec ma moto, à l'aventure : si l'injection me tuait, autant vivre pleinement les quelques temps qui me restaient, dans le cas contraire, pourquoi vivre deux cent ans sous terre ? Bref, je suis un justicier depuis maintenant un bon nombre d'années... Et je traque depuis maintenant presque un an ces salopards de génocidaires, mais je sens que je touche au but. »

Verset 15 : Citius venit periculum cum contemnitur

Vassili et moi avions donc décidé de faire une partie de chasse ensemble. Un problème se posa alors, puisque nous ne pouvions voyager à deux sur la moto très longtemps, surtout en cas de combat, et je le voyais mal à pied, poussant son bolide à côté de moi. Je lui proposai donc de retourner au bastion que nous avions investi avec le gang de python, près du WTCF. Nous y avions laissé pas mal de matériel, notamment le Hummer. Plus dépités qu'autre chose, sans voir son utilité, pensant également retrouver une vie plus calme, nous avions tout laissé en plan. Après avoir bien entendu miné le terrain. Le WTCF n'était pas loin, Vassili nous y conduisit rapidement, de là je retrouvai le chemin pour notre ancienne base. Le portail d'entrée était gardé par un cadavre, et je reconnus en me rapprochant le promoteur qui nous avait montré la place. Il avait du vouloir la récupérer, mais des nouveaux locataires avaient du lui montrer leur intention de rester. Je me rendis soudain compte de la stupidité d'avoir laissé tant de matériel de valeur à la portée de tous. Je m'approchai sans précaution, repoussai la grille, et entrai. Quelque chose passa à côté de ma figure et vint s'écraser sur le mur derrière moi. Cela m'énerva encore plus, surtout quand, en examinant les restes du projectile, je reconnus la tête en porcelaine d'une poupée que Mina avait un jour trouvé dans des ruines ; elle y tenait beaucoup, mais n'avait pas eu le temps de la reprendre, n'étant pas vital c'était secondaire. Je regardai dans la direction d'où était venu le projectile : au milieu de la cour, autour d'un feu, trois personnages qu'on aurait directement qualifiés de clochards avant la guerre. De nos jours, c'étaient juste des junkies. Un dormait par terre, les habits imbibés de bière, autant que son cerveau, un second, debout, me regardait hébété, apparemment ne comprenant pas comment il avait réussi à me rater, et le troisième, assis à côté, rigolant. Titubant, mon agresseur commença à m'insulter. Etant de fort méchante humeur, je sortis mon revolver et tirai trois coups dans sa direction. Il sursauta et tomba, émettant à terre des sons peu ragoûtants. Son compagnon assis se leva, prit un antique mauser caché dans son dos, et n'eut pas le temps de me braquer car il reçut un violent coup de pied dans le ventre. Plié sur lui-même, je lui relevai le menton du bout de mon canon. « L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. » J'appuyai sur la gâchette, et un mélange peu avenant de cervelle de sang et d'os jaillit de sa nuque en même temps qu'il était projeté en arrière. Le dormeur du val ouvrit un œil, puis affolé se leva et sembla chercher quelque chose. Je lui désignai ma première victime, qui touchée au ventre, était encore consciente et avait régulièrement des spasmes, tout en râlant et crachant du sang. « Ton ami a froid, il tremble. Si c'est ton cas, je peux te réchauffer la cervelle. Sinon, reste près du feu, ce sera aussi bien. » Il choisit la deuxième option. Je me rendis alors au garage où était garé le Hummer, je désarmai les mines, puis laissai Vassili sortir le véhicule. J'y trouvai une carabine qui avait été oubliée. Je la proposai à mon compagnon, qui me répondit qu'il avait ce dont il avait besoin. Il rangea sa moto dans le garage et transféra ses affaires. A vrai dire peu de choses : un MP5, arme de base de l'armée américaine, mais il m'avoua qu'il préférerait largement utiliser une arme de son pays : le DD44

Destrovi, pistolet de l'armée Russe depuis 1933 : il avait deux de ces pistolets aussi puissants que bruyants, d'une très belle finition, très précis, bref, la beauté froide de la mort. Ses pistolets étaient dans un superbe étui recouvert de cuir, mais il les sorti, les monta, et les chargea. « Nous en aurons bientôt besoin. »

Nous nous rendîmes à la cathédrale de St John The Divine, qui n'était pas loin, pour reconnaître le terrain. Vassili conduisait, moi j'avais à peine eut le temps d'apprendre les bases avec mes anciens compagnons. Il avait également réparé la Browning M2, toujours sur le toit du Hummer, je me tenais donc derrière, debout sur la banquette, le buste sortant par le toit, pour pouvoir riposter en cas d'attaque. Nous nous arrê tâmes devant les deux immenses double-portes en fonte. En levant les yeux, je ne pus m'empêcher d'être époustoufflé par la grandeur du bâtiment, sous tous les sens du terme. Au dessus des portes, une première rosace, puis encore plus haut, une seconde, deux fois plus large ; je me sentis minuscule. L'édifice ne semblait pas avoir souffert de la guerre. Au dessus de l'entrée, une plaque de fer était suspendue, avec, écrit en lettres d'or, le verset suivant :

« In the Saint John The Divine Church
There are Pilgrims who Dread to Drown
And who came there so as to Search
A new Pathway and a new Dawn »

L'inscription semblait récente, le support ne laissait aucun doute, cela datait d'après la guerre ; il semblait étrange de voir une marque de richesse dans ce monde en ruine. Alors que nous nous demandions s'il convenait de frapper, une porte s'ouvrit lentement. Un homme d'une quarantaine d'années, chauve mais barbu, en robe de bure, les pieds nus, nous accueillit. « Bienvenue dans la dernière maison du seigneur. Vous arrivez à temps pour votre salut. Une vie entière de repentir vous absoudra peut-être de vos crimes ; entrez mes enfants. » Ne sachant trop comment réagir, Vassili prit la parole : « Vassili Alexandrovitch, en mission auprès de l'armée des états unis d'Amérique. On nous a signalé qu'un groupe terroriste pourrait monter très prochainement une opération contre vous, et nous venons afin de protéger nos ressortissants. » J'admirais le professionnalisme de mon compagnon, qui savait parfaitement son discours dépassé. « Mais mon fils, nous sommes déjà au courant de cela ! Venez plutôt vous reposer chez nous...

-Vous savez ? demandai-je. Et comment avez-vous prévu de vous défendre ? Vous devez connaître leur férocité...

-Il nous a dit cela.

-Qui ça ?

L'homme me regarda bizarrement.

-Mais enfin... Notre père à tous, Dieu ! C'est lui qui va nous sauver.

-Vous allez vous faire massacrer, revenez sur terre, si vous êtes réellement au courant de quelque chose, il faut préparer une ligne de défense, des armes...

-Ne vous inquiétez pas. Nous avons notre armée. Si Dieu a décidé de nous tester, nous accepterons l'épreuve, et s'il décide que nous sommes justes, alors il guidera notre bras pour pourfendre l'ennemi. »

La discussion continuait, lorsque quelque chose bipa. Vassili me fit un signe : un des mouchards qu'il avait donné à des informateurs avait été activé. La communauté avait une milice, cela nous rassura : nous expliquâmes à l'homme que nous allions revenir pour les aider, mais qu'il fallait qu'il dise à ses hommes de se préparer à combattre un ennemi très dangereux. Il nous remercia mais insista sur le fait qu'il n'avait pas besoin de nous. Il allait néanmoins prier pour le salut de nos âmes. La porte se referma, je regardai Vassili et nous haussâmes les épaules. Il fallait se mettre en route.

Nous étions allés rencontrer l'homme qui avait activé son mouchard. Il les avait vus passer vers l'est, juste une heure avant que nous arrivions. Vassili regarda ses notes : il y avait

dans le coin un village visité il y a quelques mois. Nous avions l'occasion de les rattraper, et Nous repartîmes sur les chapeaux de roues. Quelques minutes plus tard, nous arrivions au village en question, déjà bien amoché. Quelques maisons brûlaient, il y avait de nombreux cadavres par terre, mais apparemment encore des survivants retranchés dans le plus gros bâtiment, au centre. Vassili freina, il voulait d'abord étudier leur façon de procéder. Les quatre motos étaient toujours en mouvement et tournaient autour du bâtiment, variant régulièrement de vitesse et de trajectoire, tirant assez souvent, faisant mouche la plupart des fois. Les assiégés ne devaient pas s'attendre à l'attaque ; ils ne semblaient pas avoir d'armes automatiques. De toute façon, ils avaient sûrement une pénurie de bons tireurs et de munitions. Les quatre motards semblaient réagir de façon tout à fait différente. J'en voyais deux avec des fusils, qui tiraient régulièrement, un troisième avec une arme courte mais épaisse, qui provoquait une grosse détonation, mais assez rarement, et le dernier avait au bras un énorme morceau qui ne laissait rien présager de bon, et tirait pratiquement en continu. Notre véhicule accéléra soudain, c'était parti. Les motards ne nous aperçûmes que très tard, trop occupés qu'ils étaient à viser, le bruit des détonations, le feu, etc., couvrant le moteur. Au dernier moment, l'un d'entre eux se rendit compte qu'il fonçait sur un pare choc qui n'aurait pas du être là. Il fit une embardée, sa moto chassa, il se retrouva projeté in extremis sur le côté alors que sa roue arrière se faisait écraser par les quatre tonnes du Hummer. En même temps, j'arrosai d'une rafale un autre deux-roues, mais sans succès apparent, il n'était pas facile de toucher une cible mouvante, debout à l'arrière de ce véhicule roulant sur une voie plus que chaotique. Nous allions trop vite, et vers un mur ; Vassili utilisa le frein à main et tourna à plus de quatre-vingt dix degrés, mais, surpris, je fus projeté sur le siège arrière. Ainsi couché, alors que le Hummer recommençait à s'ébranler, je vis une première étoile apparaître sur la vitre de la portière avant, puis une seconde ; je risquai un coup d'œil dehors : un de nos ennemis avait fait l'erreur de s'arrêter pour mieux nous viser. Il avait apparemment un fusil de sniper, et cherchait à atteindre le conducteur. Je remontai immédiatement et canardai dans sa direction. Il s'était déjà remis en route, mais je réussis néanmoins à le toucher, sa moto tangua, puis elle s'écrasa sur le côté. La victoire fut de courte durée : je reçus un violent coup à la mâchoire, et m'évanouis. Me voyant avachis sur le toit dans le rétroviseur, Vassili décida la retraite. Grand bien, lui prit, car à ce moment une grêle de balles attaqua l'arrière du Hummer heureusement protégé par un épais blindage. Devant notre fuite, les deux derniers motards décidèrent de nous poursuivre, arrêtant ainsi de nous canarder. Une dizaine de minutes plus tard, je reprenais mes esprits, Vassili se contenta d'un « Je te croyais mort. » Je m'assis plus ou moins sur la banquette, pour entendre une rafale crépiter juste derrière moi sur la plaque de métal qui nous protégeait. « Ils suivent toujours, ils sont rancuniers. » Juste après, un second crépitement fut suivi d'un bruit d'éclatement, et le Hummer se mit à tanguer. « Un pneu est touché. Prépare toi à descendre, il y a trop de risques de se retourner, dès que je vois un bâtiment propice à la guérilla, on y va... »

Vassili s'arrêta assez rapidement en effet, le Hummer n'aurait pu de toute façon aller beaucoup plus loin... J'avais assez repris mes esprits pour pouvoir continuer. Sinon, je me serais fait massacrer sur mon siège, le choix avait donc vite été fait. Nous entrâmes dans une sorte d'entrepôt pas trop détruit. Il était encombré de caisses, de hautes machines, de grillages divers, la visée et les mouvements étaient restreints. Vassili sembla satisfait. Il me remit un walkie-talkie. Il monta sur une caisse au dessus de laquelle le mur était en partie détruit. Ne voulant faire de bruit, il me décrit ce qu'il voyait via son émetteur. « Nos deux poursuivants son arrivés ; ils ont mis pied à terre, et, merde les enfoirés, ils ont achevé le moteur du Hummer. C'est bien ce que je craignais. L'un d'entre eux à un minigun. C'est pour ça que je cherchais un bâtiment : ici il lui sera pratiquement impossible de l'utiliser, seules les armes de poing sont assez petites pour qu'on ne soit pas gêné par l'étroitesse des lieux. Par contre, l'autre à une sorte de... Oui, c'est ça, il a un flashball ! En théorie ça n'est pas mortel, mais ça

dépend s'il contient encore les cartouches originelles avec des balles en caoutchouc ; je te laisse imaginer une balle, même en bois, de cinq centimètres de diamètre projetée à pleine puissance dans la tête. C'est une version où les deux canons sont côte à côte, il peut tirer deux coups à la fois. » Mon compagnon redescendit, au moment où les deux autres entrèrent. Le bruit du minigun qui commence la rotation de ses canons nous invita à plonger à terre. Le motard costaud arrosa largement la zone. Le distinguant plus ou moins un instant, je tirais deux fois dans sa direction. Vassili m'arracha mon revolver des mains. « Il sait où on est maintenant ; on se sépare. » Avant de me rendre mon arme, il fit tourner le barillet de deux crans. J'avais toujours ma City Killer, mais n'allant pas pouvoir l'utiliser, je tirai une rafale de trois balles pour couvrir sa fuite. Il n'y eut pas de réponse au bruit très caractéristique des cartouches vides tombant sur le sol. Je rampai vers une caisse assez haute, puis une fois abrité derrière, j'essayai d'utiliser une partie chromée de mon fusil comme un miroir. Peine perdue évidemment, mais il me fut soudain arraché des mains, pour aller atterrir un mètre plus loin. Au son de la détonation, c'était certainement le flashball. Au choc, c'était certainement une balle dure. Néanmoins, devant une telle arme que j'avais du mal à croire mortelle, je n'hésitai pas à prendre des risques. Je me jetai sur le côté, repérai assez vite mon agresseur, qui était occupé à recharger, et je tirai deux fois de suites. Il disparut derrière un poteau en métal, réapparut juste après, en me visant avec son arme. Voyant les deux gros canons me regardant à quelques mètres, je compris que cela n'allait pas faire du bien. Je n'avais pas le temps de me relever, je roulai donc sur le côté, mais fût arrêté par un débris de mur. J'entendis la détonation, et reçut un choc très violent au bras gauche. Je me retournai et tirai une troisième fois sans conviction dans la direction de mon agresseur. Je me relevai, et courut me mettre à couvert. Malheureusement, l'autre pensant me contourner avait fait de même, et nous nous retrouvâmes pratiquement en face l'un de l'autre, tous deux aussi surpris. Je me mis à courir dans la direction opposée, sans oublier de le canarder. Ma première balle lui arriva dans l'épaule, il eut un mouvement de recul et fit une grimace. La deuxième lui eut sans doute éclaté le crâne, mais ma jambe de pantalon se prit dans un morceau de ferraille sortant des décombres, et je m'étalai de tout mon long, lâchant mon arme. Un bras raide et rougi, il me sourit méchamment et s'approcha de moi. Malgré la douleur, je rattrapai mon arme de la main gauche et le mit en joue. J'appuyai deux fois de suite sur la gâchette ; le chien s'abattit deux fois, mais aucune détonation ne suivit : j'étais arrivé au bout du barillet. Mon bourreau, s'étant presque mis à couvert en voyant que j'avais récupéré mon arme, revint lentement, savourant sa victoire, et me mit en joue. Dans un éclair, sans doute dû au flot d'adrénaline qui se faisait de plus en plus important dans mes veines et me faisait penser trois fois plus vite qu'à la normale, je me remémorai le geste de Vassili, et rappuyai une troisième fois, et, alors que la détonation finissait de détruire mon bras blessé, la balle jaillit du canon pour aller traverser la trachée et morceler une partie de la mâchoire de mon adversaire, qui déséquilibré, vacilla, puis tomba lourdement en même temps que les débris d'os noyés de sang derrière lui. Je me relevai, et achevai le motard de ma dernière balle. Je pris le walkie-talkie et fit un appel. Mon appareil grésilla en retour, quelqu'un avait du appuyer sur le bouton d'émission de l'autre, et je reconnus la voix de Vassili. « Puisque le corps à corps ne nous a pas départagé, à moi de choisir ma méthode. C'est un jeu bien de chez moi : la roulette Russe. Par contre, manque de bol, je n'ai qu'un automatique. C'est toi qui commence ! » Le son d'une détonation. Une minute plus tard, un nouveau grésillement : Vassili me dit que tout allait bien et me donnait rendez-vous à la sortie. Il me raconta comment, ne pouvant se servir de son minigun, l'autre l'avait attaqué avec un antique fléau d'arme. S'en était suivi un corps à corps épique, suivi du dénouement auquel j'avais assisté. « Et toi ? – Moi, rien de spécial. Juste... Merci... »

Verset 16 : Dies Irae, Dies Illa

Notre véhicule ayant beaucoup souffert, le moteur troué de toute part, il fallut se décider à l'abandonner. Il allait finir de rouiller là, serait tôt ou tard visité par un groupe de clochards qui arracheraient les banquettes ou les portières ; de toutes façons en sursis, il allait finir de dépasser ici, comme, à plus ou moins long terme, tous les vestiges pré-apocalyptiques. Je démontai toutefois la M2 et la cachai dans l'entrepôt, espérant un jour venir la récupérer. Vassili vida les réservoirs du Hummer dans les jerricans du coffre, puis jeta un coup d'oeil aux choppers. « Sur le réservoir du premier est écrit War. Sur l'autre Famine. J'imagine que War était celui au minigun, on fait difficilement pire en arme de guerre.

-Et pourquoi Famine pour l'autre ?

-On peut penser qu'une double décharge de son flashball chargé avec des balles en bois, à bout portant, dans l'estomac, t'empêche à jamais de manger à nouveau. A jamais, c'est-à-dire une dizaine de jours maximum. Tu avais dit que tu avais vu les inscriptions sur deux motos ?

-War et Death, il me semble. Si tu as juste en pensant que c'est leur nom de scène, il nous en manque un.

-Cherche pas, c'est Pestilence. Et là ça m'inquiète. On retourne au village attaqué. »

Il alla avant tout vérifier que nos ennemis étaient bien morts. Je le sentais inquiet. En utilisant un des choppers sans propriétaires, nous arrivâmes au village attaqué. Le dernier bâtiment retranché était en flammes. Les deux motards à terre n'avaient pas perdu leur temps. On ne retrouva pas non plus leurs motos, qui devaient de toute façon être inutilisables. Nous nous éloignâmes, et le soir, autour d'un feu de camp...

« Ils étaient pourtant certainement blessés, plus que deux. Les villageois auraient pu les terminer. Du reste, ils n'ont rien de divin, on a réussi à en tuer deux. Je me demande comment ils ont pu massacrer autant de gens et de hameaux entiers sans se faire arrêter.

-Nous en avons tué deux, mais en fait, chacun en a tué un, et dans des conditions telles qu'ils étaient désavantagé. War n'avait qu'une arme blanche, même si elle était très dangereuse et qu'il m'a fallu un quart d'heure pour lui faire apprécier la technologie russe. Dans l'entrepôt, son minigun ne passait pas, et il lui aurait fallu plusieurs secondes pour commencer à tirer s'il m'avait aperçu. En terrain découvert je n'avais aucune chance. A quatre, ils sont complémentaires, s'entraident. Un loup seul est peu dangereux, mais tu as peu de chances d'échapper à une meute. L'entraînement également fait toute la différence. La plupart des villageois assassinés sont des paysans qui ont toujours connu la violence des wastelands, mais sont armés d'un simple fusil et d'une fourche. Ceux là sont des tueurs qui ont sans doute connu la guerre ou la folie des années qui suivirent les bombes, où, chacun sachant qu'il allait mourir, tuait son voisin pour des histoires anciennes : il y avait encore des munitions à profusion, et plus de police... Je pourrais à moi tout seul, grâce à mon entraînement militaire, et avec assez de chargeurs, tuer tous les villageois que nous avons vus. Méfies toi, ils sont encore dangereux. »

Le lendemain nous nous rendîmes à la cathédrale. Nous ne savions encore ce que nous allions faire, juste les prévenir à priori. Les deux derniers motards allaient peut-être arrêter leurs tueries. En approchant, je notai une certaine agitation. Le moine que nous avions vu la veille apparut soudain et courut vers nous. « Ne vous approchez pas, la peste s'est abattue sur nous. Hier soir, nous avons entendu frapper à notre porte. Quand nous avons ouvert, nous avons trouvé la tête d'un de nos frères accrochée par les cheveux au frappa. Depuis, tous ceux qui s'en sont approchés sont tombés malades, et l'épidémie se répand.

-Pestilence. C'est ce dont nous vous avons parlé, pourquoi votre armée n'a-t-elle rien fait ?

-Ils n'ont rien vu. Ne vous inquiétez pas, ils feront pénitence une semaine. Mais vous devez repartir.

-Ridicule. Ils ont besoin de toutes leurs forces, et de nous également. Pestilence, Famine, War, Death, cela ne vous dit rien ?

L'autre blêmit, et accepta en bredouillant notre offre. Je demandai à Vassili :

-Qu'y a-t-il de particulier avec ces noms ?

-Rien. Une vieille légende, d'une croyance presque oubliée. Ou qui devrait l'être, on voit ce que ça donne. Oublie cela. »

Le moine se présenta comme le Frère Pierre. Il voulut nous montrer sa milice. Contrairement à ce à quoi je m'attendais, nous nous éloignâmes de la cathédrale et du monastère. Il nous amena à un bâtiment plus éloigné, dont il ne restait que le premier étage. Il s'arrêta et cria : inspection. Douze gamins sortirent d'un trou dans le mur. Ils avaient entre huit et dix ans, étaient tous dans un état lamentable, sales, souvent plus ou moins blessés, jamais en parfaite santé comme ils auraient dû. Ils étaient en ligne, le Frère Pierre en était très fier. Je pus voir leur armement. Des frondes artisanales, des crosses de hockey en salle, plus menues que des battes de base-ball, ici un pédalier de vélo, auquel on donnait un mouvement de rotation avec la pédale, avant de le projeter, la roue dentée avait encore des traces de sang, là une barre à mine que le pauvre enfant avait du mal à soulever, et avec lequel il n'aurait jamais pu asséner un coup. « Voilà donc Petrus, Simon, Jacobus Major, Andreas, Joannes, Philippus, Matthaeus, Thomas, Jacobus Justus, Bartholomaeus, Matthias, et celui dont la bienséance nous fait taire le nom, que nous appelons Thaddée. » Je regardais plus en détail le dernier gamin. Il était très menu. Trop menu. Je lui relevai la tête : c'était une petite fille de six ans à peine. Elle tenait dans sa main une antique grenade à fragmentation qui devait dater de la seconde guerre mondiale. Dans un autre temps, j'aurais sourit de cette *Holy Handgrenade*, mais la farce était cette fois trop cruelle. Je regardai le Frère Pierre. « C'est cela votre armée ? Des gamins promis à une mort certaine, dans les premières secondes du combat ou par la scarlatine s'ils n'y participent pas ? Cette pauvre gamine va certainement éclater avec sa grenade. Vous vous servez de ces enfants comme des chiens chargés d'explosifs que l'on envoyait sous les tanks en 1940. » Le Frère Pierre, d'abord offensé quand j'avais parlé de *gamine* me sortit un discours sur les créatures divines guidées par les mains du Tout-Puissant, que je n'écoutai même pas, quand un treizième gamin, qui venait d'apparaître, prit la parole. « Thaddée est aussi capable que chacun d'entre nous. C'est certainement le meilleur de nos frères, et c'est mon protégé. » Le Gamin, sans doutes le plus vieux, pas plus de dix ans du moins, avait les cheveux hirsutes, des yeux bleus, portait des haillons comme les autres ; il avait à la ceinture un véritable lance pierre, et de l'autre côté un petit sac qui se révéla plus tard être remplis de billes de plombs : une arme dangereuse, beaucoup plus que la grenade qui pouvait exploser à tout moment. Il avait également une croix chrétienne tatouée sur la face, de sorte que le croisement des deux branches se situait juste en dessous à gauche de son œil droit.

« Et lui, comment l'avez-vous appelé ? Iesus Nazarenus, Rex Iudaeorum ?

-Vous pensez bien que non, nous n'aurions eu l'audace de lui donner Son nom... Nous ne l'appelons pas, où lorsqu'il le faut, Joseph, du nom de Son père.

-Vous êtes ridicule. Je devrais vous laisser tomber, mais j'ai une dette à leur payer. »

Les jours suivants, nous dûmes nous résoudre à coopérer avec les gamins. S'ils ne parlaient déjà pas beaucoup entre eux, ils ne nous adressaient tous simplement pas la parole. Nous n'avions de contact qu'avec Joseph, que je m'évertuais à appeler Inri pour faire frémir le Frère Pierre. Rien de bien excitant, il s'agissait juste de détails techniques et de planifier les gardes. Seule Thadée venait nous voir et nous parlait. Charmante enfant, elle avait plus besoin d'une mère que d'autre chose. Elle était régulièrement rappelée à l'ordre par un regard sévère d'Inri et s'en allait à regret, penaude. Pendant ce temps, au monastère, l'épidémie avait été endiguée par une quarantaine sévère. Les seuls moments agréables étaient les gardes de nuit avec Vassili. Nous pouvions parler, et j'étais toujours étonné de voir autant de culture dans un militaire, ce qui le faisait soupirer en me demandant de ne pas catégoriser les gens.

« Et tu vis simplement comme cela, allant d'injustice en injustice, massacrant bandit et criminels croisant ton chemin. Tu n'as pas de regret ?

-La vie est trop courte pour que je me permette d'avoir des regrets...

-Suivant ce raisonnement, la vie est trop courte pour pas mal de choses, non ?

-Oui... La vie est trop courte.

Devant mon regard insistant, il continua :

-Garde toujours en mémoire ton passé, c'est ce qui te fait toi tel que tu es, plus que tout le reste. Mais vivre dans le passé est une ineptie : on ne vit pas, c'est du passé. Mettre des si et se rappeler est le premier pas vers le suicide. Ou l'apathie. Dans ce monde, c'est la même chose. Se projeter trop loin, c'est être un foutu utopiste. Non, il faut juste avoir un but proche, et avancer.

-Carpe Diem ?

-Carpe Diem a été perverti. On ne sait plus ce que ça veut dire. Carpe Diem, ça aurait pu devenir une marque de chaussures. C'est ridicule. Qui d'ailleurs, à part toi et moi, se souvient de cette formule, qui date d'il y a cinq civilisations ? Il faut revenir à la source. Les mots ne servent à rien. Vis au jour le jour certes, et en ayant un but, sinon tu tournes en rond. Ton but peut même être simplement de prendre du bon temps. De toutes façon, personne n'ayant trouvé le sens de la vie, tu peux te choisir celui que tu veux. Il sera certainement basement matériel, mais il serait ridicule de ne pas être égoïste. Soit égoïste mais pas hypocrite. Fais ce qui te plaît et survis. Dans l'ordre qui te plaît, ce qui est important est que les deux soient effectués. Ne remet les choses à plus tard que si tu es sûr d'être encore là. Avant la guerre, tu pouvais te permettre de remettre à plus tard, tu avais peu de chances d'y rester. Mais finalement, les gens ont pris l'habitude, ont vécu machinalement sans but, et ceux qui se réveillaient, à cinquante ans, avaient tout raté. Après tout, l'apocalypse est peut-être une nouvelle chance : on ne peut remettre à plus tard, on est obligé de vivre.

-Tu appelles ça une vie... Et quelle vie tu as, à pourchasser les mauvais.

-Je suis quelqu'un du passé. Je vis dans les ruines de ma civilisation, et finirai de disparaître avec elle. Toi tu es de la transition. Tes enfants devront apprendre à se libérer des cimetières comme New York. Une fois émancipés, ils pourront commencer une nouvelle époque. »

Nous fûmes interrompus par un des gamins qui vint nous chercher. Il ne dit rien, et de retour au taudis qui tenait place de quartier général, nous vîmes Bartholomaeus couché, déjà fiévreux. Quelqu'un avait ramassé la fléchette qu'il avait reçue dans le bras. « Une fléchette hypodermique. Sans doute l'œuvre de Pestilence. C'est comme ça que se transmet la contagion. Il faut le mettre en quarantaine.

-Pas question, il restera se battre avec nous répliqua Inri.

-Tu es ridicule. Chaque seconde passée ici nous rapproche de la maladie. C'est ce qu'ils cherchent évidemment, tous les combattants succombant d'un coup. Il faut au contraire aller à la cathédrale, ils vont certainement subir une attaque prochainement.

Un son de cloche vint appuyer mes dires. Vassili nous mit pourtant en garde :

-Il est plus que probable qu'en en blessant un ils aient observé notre QG, et ils s'apprêtent à nous tirer l'un après l'autre.

-Peu importe, l'alerte a été donnée, nous sommes nés pour mourir.

Plus qu'agacé, je lui assénai un violent coup de poing à la mâchoire qui le fit s'envoler et s'écraser contre le mur.

-Comme tout le monde, pauvre con ! Autant qu'il y ait le plus de temps possible avant que cela n'arrive.

Je pris Thaddée par la taille et m'apprêtai à partir, suivi par Vassili.

-Vous êtes prévenus, mais peut-être un peu trop stupides... Si vous restez là, vous êtes condamnés. Si vous sortez directement pour aller au secours de la cathédrale, il y a de fortes chances pour que vous soyez décimés. Nous, nous allons sortir par des chemins détournés, ceux qui veulent survivre et ainsi accomplir leur mission peuvent nous suivre. »

Personne ne réagit, le vol plané de leur chef n'avait pas plus suscité de réaction. Thadée quand à elle avait accepté que je la prenne et s'accrochait à moi ; je la mis sur mes épaules. Inri, encore sonné, tâta sa mâchoire et recrachait régulièrement un peu de bave ensanglantée, et ne devait plus bien se rendre compte de ce qu'il se passait. Je pris la barre à mine qui était posée par terre et aménageai sans trop de problèmes une ouverture assez large dans le mur. Je m'extirpai et arrivai dans ce qui avait du être un jardin décorateur entre plusieurs immeubles de bureaux, et n'avait donc pas de sortie. Il restait de l'herbe, un peu de végétation mais beaucoup de ronces. Dans la nuit, je ne voyais pas grand chose. Derrière moi, Vassili sortit une lampe torche assez puissante et balaya la muraille. Il était possible d'escalader pour arriver à l'étage, mais il fallait le faire sans lumière pour économiser les piles, définitivement introuvables et irremplaçables. Il me fallut plusieurs minutes pour trouver les bonnes prises, mais, après avoir manqué de tomber trois fois, j'atteignis finalement un sol qui semblait tenir. Vassili porta Thaddée qui était restée en bas ; je la hissai, puis mon compagnon monta. Redescendre directement de l'autre côté aurait été stupide, nous nous serions retrouvés à trois mètres de la sortie de la salle de garde que nous voulions éviter. Mi-rampant, mi-marchant, Thaddée s'accrochant à mon pantalon mais ne disant mot, nous arrivâmes à un bâtiment contigu. Soudain, une détonation, une lumière près de la porte de la cathédrale. Nous restâmes immobiles, mais apparemment nous n'étions pas repérés ; peut-être le premier gamin à être allé à la boucherie. Vassili passait devant passa une fenêtre, lorsque le plancher sous ses pieds céda. Je l'appelai doucement, un peu inquiet, mais il finit par me répondre que tout allait bien. Il fallu donc descendre d'un étage, ce qui ne fut pas si facile dans l'obscurité, mais finalement nous nous étions assez éloignés pour pouvoir sortir. Il y eut une nouvelle détonation, puis plusieurs, régulièrement. Sans doute un fusil de Sniper. Vassili arma son MP5, sortit la crosse rétractile et épaula. Il tira trois courtes rafales dans la direction supposée du tireur. Je déposai Thaddée et lui demandai de nous attendre ici sagement, puis nous courûmes vers la cathédrale, penchés en avant pour éviter d'être repérés... De la musique provenait du bâtiment, les sons nous arrivaient trop sourds pour que nous puissions identifier la mélodie. Arrivés à quelques mètres, je vis les deux motards rescapés qui forçaient la porte. Death épaula son fusil, mais Vassili tira une rafale. Il n'avait pas visé, ne toucha personne, mais l'effet voulu fut produit : les deux assassins finirent d'ouvrir la porte et rentrèrent. Nous les suivîmes. La cathédrale était illuminée de mille feux. La phrase pouvait être prise au sens propre. Nous nous retrouvâmes face à face avec nos ennemis, visiblement désorientés et ne sachant que faire. Soudain le silence fut brisé par un son fracassant ; même nos adversaires se retournèrent. La musique venait du fond de l'église, le Frère Pierre dirigeait un groupe de jeunes chanteurs dans le chœur ; il nous aidait à sa manière. Malheureusement, sa conduite m'avait déjà énervé, et cet acte stupide sans aucun intérêt achevait de me hérir contre lui. *Dies irae*. Death tourna la tête, suivi de Pestilence. Le combat allait commencer. *Dies illa*. Death courut se mettre à l'abri derrière une des énormes colonnes de la nef, pendant que

Vassili le mitraillait sans succès de son MP5. Pestilence sortit un pistolet à seringue, et, mitrant, mi-courant, tenta de faire de même. Contournant la colonne, je courus dans le but de le rencontrer de l'autre côté. *Solvat saeculum in favilla...* Arrivant à la colonne que Pestilence avait dû atteindre, j'appuyai sur la gâchette avant de le voir, afin d'avoir un tir de couverture et meurtrier, profitant du plus large éparpillement des plombs de fusil à pompe. Il n'était malheureusement pas à l'endroit prévu. Je compris qu'il s'était couché entre deux rangées de banc en bois, et n'eus que le temps de me jeter en arrière pour éviter une fléchette hypodermique. *Teste David cum Sybilla.* J'actionnai la pompe, sortis de ma couverture et tirai vers les bancs dont le bois vola en éclat. Le larron était déjà du côté de l'allée, assez éloigné de moi, se releva et se mit à courir en direction du chœur. *Quantus tremor est futurus...* Trois fois de suite j'actionnai la pompe et tirai dans sa direction, mais sans le freiner le moins du monde. Je compris que mon arme, manuelle, me prenait trop de temps à utiliser. Mon revolver n'avait que huit balles à disposition. J'actionnai trois fois de suite la pompe pour obtenir une petite rafale, et, de l'autre côté des bancs et des colonnes, me mis à courir dans la même direction que ma proie. *Quando judex est venturus...* Me rendant compte que je l'avais perdu, je ralentis, vis un mouvement derrière la dernière colonne, à quelques mètres de moi, et tirai ma rafale. J'entendis une sorte de grognement, et vis le fusil de mon adversaire par terre. Le mien ne devait plus avoir beaucoup de cartouches, j'en remis toutefois trois dans la chambre. *Cuncta stricte discussurus.* Contournant prudemment l'obstacle, j'eus à peine le temps de voir une masse fondre sur moi. J'appuyai sur la gâchette, mais rien ne se passa : une cartouche devait être défectueuse. Dopé à l'adrénaline, l'instinct de survie surexcité, j'attrapai la canon de mon fusil de l'autre main et le portai en protection au dessus de moi. J'évitai ainsi un coup d'une massive batte de base-ball traversée par une demi-douzaine d'énorme clous tordus et rouillés. Sous la violence du choc, je roulai par terre, mais évitai à ma tête un choc trop dur. *Dies irae, dies illa solvat saeculum in favilla, teste David cum Sybilla.* Un peu sonné, je me relevai en m'appuyant sur la paroi froide de l'église, et tentai un geste ridicule en me servant de mon fusil comme d'une massue et envoyai sa crosse vers la tête de Pestilence, qui l'arrêta sans hésiter et sans sourciller avec son bras, que je remarquai ensanglanté, sans doute ma rafale qui lui avait fait lâcher son fusil. Tel un rugbyman traité de pédale, il me chargea d'une violence inouïe, et, à peine plus réveillé, j'eus l'impression de voler, jusqu'au moment où nous atteignîmes le mur et où je reçus son poids dans mes côtes. Toujours homme-sandwich, j'entendis trois détonations et sentis trois pressions sur mon ventre. Ce chien avait profité de m'avoir plaqué pour ressortir son pistolet et m'avait envoyé trois seringues, heureusement arrêtées par la crosse de mon fusil, rempart fidèle entre lui et moi. *Quantus tremor est futurus, quando judex est venturus...* Sans savoir comment, je sortis mon revolver de ma cuissarde et tirai à mon tour trois balles vers l'endroit où je pensais trouver son ventre. Pestilence relâcha sa pression, et je touchai à nouveau le sol. Il recula un peu, et je pus constater que j'avais fait mouche : trois insectes rouges lui dévoraient le foie. Il attrapa sa batte et entrepris de m'éclater la tête, mais je réussis à l'éviter, la douleur rendant ses gestes approximatifs, et je l'achevai proprement de deux balles dans la tête. Proprement, c'est à dire que son crâne éclata et qu'une matière à moitié liquide et odorante m'arrosa. *Cuncta stricte discussurus.* Je cherchai Vassili du regard. Il était toujours près de l'entrée, avec Death ; le combat semblait acharné. Vassili avait lâché son MP5 et avait ses deux DD44 Destrovi dans les mains. Death avait son fusil de précision, et donna un coup de crosse dans la mâchoire de mon compagnon qui tomba à terre. Death épaula. *Quantus tremor est futurus...* Death reçut un projectile qui semblait provenir de la porte restée ouverte. Puis un second qui fit tomber son fusil. Entrèrent en scène quatre enfants combattants, qui se révélèrent plus tard avoir été les seuls survivants du massacre au fusil sniper de la milice de la cathédrale. *Dies irae, dies illa...* Je me mis à courir vers eux. Death mit un violent coup de pied à un des gamins, mais du se prendre un coup puisqu'il tomba à terre. Pendant ce temps,

Vassili se relevait péniblement. *Quantus tremor est futurus...* Death sortit un gros pistolet qui ne pouvait être qu'un Sig Sauer 338, pistolet dont les balles de diamètres 14mm faisaient des ravages. Il tira sur le premier gamin qui vola et rejoignit son camarade ami des volatiles. Ce fut lui qui reçut la seconde balle. Il n'avait pas relevé la tête, et mourut sans avoir vu son adversaire : sa face qui avait depuis longtemps perdu toute joie enfantine fut à moitié arrachée par le plomb et laissa voir le crâne ensanglanté et un reste d'œil. *Dies irae, dies illa...* Le troisième enfant fit demi-tour et commença à s'enfuir, et reçut la balle dans le dos, probablement la colonne, puisque lorsque je m'en approchai ensuite il essayait en vain de ramper. Death tira une quatrième fois, atteint sa cible sans doute, mais je ne pus le constater, ma vision étant bloquée par un pilier. Il se releva. *Quantus tremor est futurus...* Vassili, un œil à moitié fermé, se mit à le canarder, changeant de pistolet à chaque coup. Mais, sonné, vacillant, il ne fit pas mouche, et Death, se protégeant par une colonne, se rapprocha de lui, et d'une balayette le remit à terre. Sa tête heurta le sol et il ne bougea plus. Pour la seconde fois il fut mis en joue. *Quantus tremor est futurus...* Vidant mon barillet, je l'obligeai à se mettre à couvert. Voulant me tirer, il ressortit au moment où j'arrivai, mais je lui rentrai dedans, le faisant tomber et son automatique également. *Quando judex est venturus...* Je me relevai le premier, cherchant une arme ou équivalent autour de moi. Je pensai alors à Masamune, toujours dans mon dos, je la sortis, et m'apprêtai à fendre la tête de Death en deux. *Cuncta stricte discussurus...* Il arrêta ma lame par une épée qu'il avait lui aussi dans le dos depuis le début du combat. L'orient contre l'occident, mon katana contre son épée moyen-âgeuse, le bien contre le mal ? L'allégorie était un peu facile, le combat ne l'était pas. Mon adversaire commençât par un coup de taille latérale. *Cuncta stricte, cuncta stricte...* Je fis un pas en arrière et évitai la lame, ma veste de kevlar apprécia moins. Je ripostai avec un coup d'estoc, visant sa gorge avec la pointe de ma lame. *Stricte discussurus...* Du plat de l'épée, il la dévia, et, continuant la rotation, après un tour complet sur lui-même, me donna en grand dans le flanc toujours du plat heureusement. Je fus toutefois violemment projeté contre le mur. Il me donna un grand coup de toute sa hauteur, que j'arrêtai en prenant Masamune à deux mains. La lame n'apprécia pas un tel choc mais résista. J'étais couché à terre et tentais de résister à toute la force de mon adversaire qui appuyait, et allait relever son arme pour asséner le coup fatale, au moins pour mon arme, mais sous l'élan je ne donnais pas cher de mon crâne. *Cuncta stricte, cuncta stricte...* Death me sourit méchamment, quand soudain une grande détonation se fit entendre, et mon adversaire eut un sursaut. *Stricte discussurus...* J'en profitai pour rejeter son épée et donnai un mouvement circulaire à ma lame, qui, effilée comme un rasoir, n'eut aucun mal à pénétrer le cou de mon adversaire et lui trancher la jugulaire. Trois giclées de sang sortirent, puis il s'écroula et finit de se répandre sur le sol sacré. La musique s'arrêta. Je regardai derrière, pour voir qui avait tiré. Mais je m'étais trompé. Ce n'était pas un coup de feu qui m'avait sauvé. Je vis le cadavre de Thaddée, qui avait eu la décence de détourner la tête après avoir dégoupillé la grenade, grenade que je lui avais confisquée et qui était restée dans la salle de garde. Elle s'était sacrifiée, mais quelle imbécile. Pourquoi ? C'était vraiment dégueulasse. J'entendis une voix d'asthmatique. Il s'agissait d'Inri, à moitié couché, une large tache rouge au ventre. « Elle a sauvé son âme ; je n'ai pas manqué de lui rappeler en lui rendant sa grenade quel était son rôle et pourquoi elle était venue au monde. Ce n'est que justice. Ha. Haha. Ha ha ha ha ha. » Ce salaud se mit à rire. Je me relevai et lui donnai un coup de pied dans la tête, lui arrachant la mâchoire. Cela me soulageant à peine, je recommençai puis recommençai, encore et encore. Je l'insultais, criais, pleurais. Je finis par m'arrêter, en pleurs, la vue complètement brouillée, dégoûté, ayant devant moi un corps pratiquement sans tête. Je revins vers Thaddée et vins pleurer sur son petit cadavre transpercé de toute part. Putain de merde...

Verset 17 : Dum Differtur, Vita Trancurrit (Veni, Vidi, Vixi)

J'étais dehors, devant la cathédrale et je tentais de faire le bilan. Moi ; physiquement, j'allais à peu près bien. Quelques contusions, de nombreux bleus et hématomes. Ma main gauche était toute lisse et me faisait mal : elle avait été brûlée lorsque j'avais attrapé le canon de mon fusil, encore chaud des coups qu'il avait tiré. Mais d'ici quelques semaines il n'y paraîtrait plus rien. Vassili avait pris un mauvais coup à la tête mais s'était remis. Il était avec le Frère Pierre pour régler les derniers détails. Les quatre motards de l'apocalypse étaient tous morts. La communauté de St John The Divine avait plusieurs foyers d'épidémie sur les bras, mais ne souffrirait pas d'autres pertes si cela était bien géré. Tous les enfants de sa milice avaient succombé, de différentes manières. Au point de vue matériel, mon fusil était fichu : entre le canon courbé à force de se prendre des coups, le mécanisme encrassé par la cartouche défectueuse et qui avait également subi de nombreux chocs, il était bon à mettre au rebus. Mon revolver devait se trouver quelque part dans le tas de cadavres à l'intérieur. J'avais encore Masamune, la lame sévèrement ébréchée, mais encore en état de servir. Au-delà de ça... Niveau mental, je ne me sentais pas très bien. Je ne savais pas trop ce que je ressentais... Haine, colère, désespoir ? J'en voulais à cet imbécile de Frère Pierre, encore plus coupable à mon esprit que les quatre tueurs dont nous avons stoppé la course. Bien sûr, lorsqu'on met un visage sur les victimes, le crime est plus fort. J'étais encore plus dégoûté du fait que les enfants, et en particulier cet enfoiré d'Inri, allaient être béatifiés, alors que Thaddée, simple fille, n'aurait droit qu'au mépris, et serait enfouie dans la fosse commune, avec Death et Pestilence. Vassili sortit et s'assit à côté de moi. Il ne dit rien. Il savait que je ne voulais pas entendre que j'avais la bénédiction de qui que ce soit.

Il fallait rentrer. Nous retournâmes chercher la moto de Vassili, puis il me déposa devant Rebirth City. Cette petite péripétie était terminée. L'aller avait presque duré un mois. Le retour, à peine deux jours. Pourtant, il me semblait avoir pris dix ans. Je traversai le pont-levis : je fus contrôlé à l'entrée, j'appris le lendemain que la fouille était devenue obligatoire, même pour les habitants de la cité. Quand je fus identifié, je fus mené au bureau de Python. Me voyant, il ne fit pas le moindre geste et n'eut aucune expression. Il fit signe aux deux gardes qui m'avaient escorté, et les congédia. Ils fermèrent la porte en sortant. J'étais fatigué, je m'assis donc sur la chaise devant le bureau et lui dis : « voilà, tu as pris ta revanche. Je reviens anéanti. Une fois de plus tu avais raison, je n'aurais jamais du partir. Maintenant que j'ai dit tout ce que tu avais à dire, j'aimerais qu'on oublie cet épisode de ma vie et que tout redevienne comme avant. Si tu as trop de fierté, je prendrai quelques affaires et je repartirai. » Il n'avait pas cessé de me regarder pendant que je parlais, et je ne comprenais pas ce qu'il cherchait. « Ecoute... – *Il sembla hésiter.* – Mina est morte. » Le couperet venait de tomber.

Il y a des fois, lorsque la fatigue physique et mentale sont telles qu'on a l'impression de ne plus exister, une mauvaise nouvelle, même la pire qui soit, surtout la pire qui soit, n'a

plus aucune conséquence ; c'est une information, rien de plus. Par contre on sait qu'on ne s'en relèvera jamais. La perturbation à peine perceptible sur l'encéphalogramme a finalement disparu. Pas une seconde je ne me posai la question : s'agissait-il d'une mauvaise blague, d'un mensonge ? Lui avait-elle demandé de me dire cela pour me faire mal ? Peut-être en effet que Dieu existe ; peut-être nous a-t-il donné des parcelles de sa divinité. Peut-être sommes nous tous des parcelles de Dieu ; ne dit-on pas qu'Il est le Tout ? Quoi qu'il en soit, il y a des moments où nous partageons son omniscience. Un Dirac de savoir, infiniment court mais infiniment intense. Oui c'était vrai, elle était morte, aucun doute possible. Tant pis. Je ne pouvais plus rien faire. Je me levai, sortis, retournai dans mon ancienne chambre, et me couchai...

Je me réveillai trois jours plus tard. Enfin, réveillai. Je n'avais pas réellement dormi, ni n'avais été éveillé. J'étais resté, yeux ouverts, à regarder le plafond, et à réfléchir... Qu'était-ce : méditation, ressassement des événements, recherche de l'erreur ? Je ne saurais dire. Je restai longtemps prostré avant de sortir. Puis je me mis à discuter un minimum avec certaines personnes. Mina était morte. Infection urinaire. Stupide non ? Trois jours d'antibiotiques l'auraient sauvée. Mais dans ce monde à la con, les seules choses qui avaient résisté à la décivilisation sont les armes. Pas les médicaments. Georges Abitbol avait raison...

Néologisme intéressant, décivilisation ; j'imagine que "décolonisation" n'existait pas avant la fin de la seconde guerre mondiale et l'abandon de l'Inde par l'empire britannique. Avant ils n'auraient jamais imaginé que cela puisse arriver. Ont-ils un instant pensé qu'un nouveau mot serait créé grâce à leurs économies de guerre, leurs stratégies sur le long terme, dont le long terme nous a montré qu'elles n'étaient pas du tout maîtrisées ? Quelle idée, pour se débarrasser de son ennemi d'aujourd'hui, d'exacerber l'extrémisme religieux au point de se créer son ennemi de demain. Quelle idée d'aller détrôner un petit dictateur qui pourrait être un peu dangereux, si c'est pour laisser le terrain à une pieuvre dont chaque tentacule est armé et dix fois plus mortelle que ce dictateur. Je me doute bien que certains anciens présidents n'avaient pas les capacités intellectuelles de jouer aux échecs, mais tout de même ; on ne va pas bouffer un pion si cela découvre complètement son roi...

Mina était tombée malade trois jours après mon départ. Coïncidence amusante mais complètement sans intérêt : elle aurait pu être infectée trois jours avant ou un mois après, cela n'aurait rien changé, elle serait morte de ce problème bénin car nous n'avions plus de quoi la soigner. Sauf que je n'avais pas été là pour l'accompagner.

Pourquoi étais-je venu ici ? Comment étais-je arrivé là ? À la base je souhaitais libérer mes amis de l'horrible joug du dirigeant de l'abri. Je pensais revenir en sauveur et tel Jules César proclamer : Veni, Vidi, Vici. Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Finalement, ma petite épopée n'avait pas eu la conclusion attendue. Veni, Vidi, Vixi. J'étais venu, j'avais vu... J'avais vécu...

Finalement, je n'avais plus rien à faire dans cette usine de la recivilisation. Et mes longues réflexions m'avaient au moins été positives sur un point : je m'étais rappelé mon but initial. Et je devais terminer ce que j'avais commencé. J'allais me remettre à la recherche de l'abri de New York afin qu'ils m'aident à rendre leur liberté aux habitants de l'abri 24. Je partis donc un matin dès l'aube. À l'heure où blanchit la campagne. Amère référence... J'avais pris un Browning dans la réserve, une douzaine de cartouches, j'avais rempli un sac de mes quelques vêtements et de rations de survie, et je m'en étais encore une fois allé. J'avais la vague impression que ma vie était une succession d'errances. Mais j'avais trop attendu. Je revenais à ma quête principale. Python l'avait su ; mais manifestement il n'avait rien fait pour m'arrêter. C'était sa manière de soutenir mon deuil.

Les routes me semblaient plus sûres depuis mes débuts dans ce monde. Je ne rencontrai personne de mal intentionné pendant les quelques kilomètres qui me séparaient de la côte. En effet, pour me rendre à l'abri 32, celui de New York, il fallait que je traverse le bras de mer qui me séparait de la statue de la liberté, sous laquelle il se trouvait d'après mon pipboy.

Verset 18 : Sic Transit Gloria Mundi

Il est difficile de savoir, à New York, où se termine le fleuve et où commence la mer. L'estuaire de l'Hudson est tellement gigantesque. C'est sans doute pour cette raison qu'il n'y a qu'un seul pont reliant le continent à l'île de Manhattan : le George Washington bridge. Or un pont, surtout s'il est long, et encore plus s'il est le seul de la région, est un superbe endroit pour une embuscade. Les deux tunnels reliant l'île au continent étaient depuis longtemps bouchés par immondices et rats ; et puis, sans lumière, c'était de l'incitation au suicide... Pour traverser vers Manhattan, il fallait donc avoir beaucoup de chance, beaucoup de munitions, beaucoup de gardes, ou faire un long détour par le nord et le Bronx – à peine plus dévasté qu'avant la guerre. Ou alors on pouvait tenter de passer en bateau. Mais vu la largeur du bras de mer, un radeau fait à la va vite ne suffisait largement pas. C'est pourquoi un des premiers actes du Phoenix avait été de reprendre ce pont aux différents groupes de pillards qui s'en disputaient le racket, afin d'assurer la liaison entre le continent et ce centre de vie que représentait l'île.

Rebirth City était sur le continent, justement, à l'ouest donc de l'Hudson ; toujours dans New York, bien qu'à la périphérie, car on oublie souvent que la ville ne se réduit pas à son île si célèbre. Pour atteindre Liberty Island, située au milieu de l'estuaire de l'Hudson, je pouvais donc soit passer par l'ouest, soit traverser le fleuve et retourner à Manhattan puis passer par l'est. Ne voulant pas croiser à nouveau les membres du Phoenix, j'optais pour la première solution. Dans les deux cas, il me fallait de toute façon traverser le fleuve jusque l'île, et je ne savais pas comment j'allais faire.

Je passai la nuit dans une carcasse de camionnette, et, le lendemain matin, j'arrivai au rivage. Je ne sais pas si depuis la guerre, le niveau de la mer avait diminué ou si le débit de l'Hudson avait diminué, mais le niveau de l'eau avait fortement baissé, découvrant de larges berges pleines de limon, fertiles et propices à l'agriculture. La première image que j'eus fut celle d'un champ dans lequel travaillaient une dizaine de personnes. La seconde image que j'eus fut celle de trois carabines me pointant, à trois endroits différents. J'étais parti avec un Browning, pistolet le plus commun qui soit, juste afin de montrer que, sans me destiner à la guerre, je pouvais riposter. Je l'avais mis en évidence à ma ceinture, afin de dissuader les voleurs de grand chemin et de montrer aux personnes bien intentionnées que je jouais cartes sur table. Je mis donc tranquillement mes mains sur ma tête, et je descendis vers le groupe. On me prit mon pistolet avant de m'adresser la parole.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

-Rien qui puisse vous alarmer ; je cherche juste un moyen de traverser un bout de mer. – *Ils se raidirent en entendant cela.* – Heu... Avez-vous une religion qui vous l'interdit ?

-Tu viens voir Karl ?

-Jamais entendu parler, désolé. »

Ils se détendirent et je compris que Karl n'était pas leur meilleur ami. On me conduisit devant le chef de la communauté. Ils résidaient dans un gros porte-container de cinquante mètres de long. L'eau se retirant, toujours amarré, il avait fini par toucher le sol, et s'était échoué sur un gros rocher, ce qui l'avait empêché de se coucher sur le côté. Aujourd'hui, de nombreuses poutres consolidaient cette cale naturelle, et une échelle de corde facilement retirable permettait d'accéder au pont, dix mètres plus haut. Le chef présidait dans l'ancienne cabine de pilotage. Après quelques minutes de discussion, j'appris que Karl, dit le gouverneur, avait la mainmise sur tout l'estuaire ; il possédait plusieurs bateaux, surtout des vedettes, de nombreux hommes, et interdisait l'accès à son territoire. Sauf en payant. Cher. Souvent plus cher que prévu, et pas simplement en monnaie. Le champ était juste à côté du transporteur, bien en vue, mais j'avais pu apercevoir d'autres bateaux échoués, notamment de petits chalutiers en bois qui n'avaient pas du trop souffrir de se retrouver à terre. Je proposai donc à Gonzales, c'était le nom du dirigeant, une idée un peu folle qui venait de me traverser l'esprit : remettre à l'eau certains de ces bateaux, plus massifs que les vedettes du gouverneur, et prendre le contrôle de l'estuaire. L'idée m'était venue comme ça, en voyant ces gens craindre cet amiral de pacotille, me disant que mon art de la guerre les aiderait à se débarrasser de lui. Et également parce que j'avais besoin d'un bateau pour rejoindre l'abri. Et je fus très étonné de voir que, malgré la superficialité de ma proposition, Gonzales paraissait emballé. Il me proposa de rester avec eux, de les aider à la culture des champs en tant que membre de la communauté, et de passer mon temps libre à approfondir mon projet, voir s'il était réalisable, et ensuite cela deviendrait le leitmotiv de la communauté. C'est ainsi que je passai un mois en tant que cultivateur. Ce fut une des périodes les plus agréables de ma vie. Gonzales avait une vision tout à fait juste de notre monde, pas un poil édulcorée, mais sans néanmoins tomber dans le cynisme. Il était plus réaliste que Python dans ses actes. Il avait compris que mon projet était intéressant, alors qu'il s'agissait d'une idée jetée en l'air, et il m'avait permis d'y réfléchir ; il ne m'avait pas rejeté sans pour autant s'emballer. Il savait que nous étions revenus à la loi de la jungle, sauf que les primates avaient des kalachnikovs. Il disait souvent : « C'est la loi de notre monde ; on la connaît, on la respecte. Elle a certes beaucoup de mauvais côté mais on ne peut pas la changer. Si on est pas d'accord, on crée une enclave plus civilisée, mais tout en sachant que cette enclave est au milieu des loups et que c'est leurs règles qu'il faudra utiliser pour la défendre. Jouer à l'Homme civilisé est un luxe, mais il faut savoir y renoncer au bon moment pour survivre. » Sa petite communauté était très bien organisée. Le navire étant quasi imprenable, ils se contentaient de relever l'échelle, et de verrouiller toutes les écoutilles et portes en fer une fois la nuit tombée. Si quelqu'un envahissait le pont, il serait bien avancé. Il n'y avait que des tours de gardes derrière les portes de sécurité, et dans une petite salle à l'arrière du navire, dans laquelle on avait percé de longues meurtrières pour protéger le champ. Le système n'était pas parfait, en une nuit un commando bien organisé pouvait enlever les cales et coucher le porte-container, mais Gonzales préférait savoir sa forteresse couchée et hermétiquement fermée plutôt que debout, à moitié envahie, et la population aux deux tiers massacrée. « Si cela arrive, il nous restera bien assez de temps pour décider quoi faire depuis notre carapace ». Tous les matins, les gens sortaient s'occuper des champs. Le soir, chacun devait revenir avant le coucher du soleil. Si l'on sonnait la cloche, c'est qu'un danger arrivait et qu'il fallait se hâter de s'abriter à l'intérieur. Cela arrivait régulièrement. Karl. Ses hommes venaient parfois pour demander à la communauté de joindre le gouverneur, faire partie de son empire, en échangeant nourriture contre protection. Ils proféraient des

menaces sur la pérennité du groupe ou la santé des membres, mais malgré quelques exactions sur tout matériel oublié, ils ne s'attaquaient jamais au champ, soit parce qu'ils pensaient le récupérer, soit par peur des meurtrières, et Gonzales ne pensait pas devoir craindre une attaque de la forteresse d'acier.

Petit à petit, je faisais mon étude, repérant des bateaux réparables, des éléments pour rafistoler tel moteur ou tel arbre, des cuves de mazout non complètement vides. Ces excursions me demandaient d'aller de plus en plus loin, il me fallait plus de temps, mais Gonzales consentit à me laisser une journée par semaine pour mes recherches. Le projet prenait forme et il me semblait réalisable. Je pensais récupérer trois bateaux de pêche, deux pour le combat, et un troisième comme mine. Le but était de simuler une panne moteur suivie d'une dérive du bateau ; les vedettes ne manqueraient pas d'aller l'accoster, suite à quoi le navire sauterait. Restaient de nombreux détails à régler, comme où trouver les explosifs, comment rendre le leurre convaincant... Alors que j'étais sur un petit chalutier, en train d'envisager les travaux à faire pour le remettre à l'eau et qu'il flotte, détail qui avait son importance, j'entendis au loin la cloche du transporteur. J'étais à cinq cent mètres de notre forteresse, mais du côté opposé au champ et à l'échelle. Les hommes du gouverneur étaient passés il y a dix jours, ce ne pouvait être eux à nouveau ; je commençai à me dépêcher, il me faudrait certainement courir au delà de mes capacités pour atteindre la coque à temps, mais soudain je trébuchai, la marche n'étant pas facilitée sur le pont du bateau à moitié sur le flanc. Je me pris le pied dans le filet et restai accroché par la cheville, tête en bas, me balançant mollement dans le vide. Mon pistolet, lui, n'avait pas résisté à la gravité et se trouvait un mètre plus bas, sur la terre sablonneuse. J'entendis des coups de feu. Était-ce les miens ? Karl était-il finalement arrivé à bout de patience ? Un mètre. En étendant le plus possible mon bras, je n'étais qu'à cinquante centimètres. Il suffisait que nos assaillants fassent le tour de la coque pour tomber sur un crétin en train de se balancer au bout d'une corde. S'ils ne se servaient pas de moi comme chambouletou vivant, plus drôle car il se contorsionne et essaie d'éviter les bouteilles de bière, j'allais sans doute terminer ma vie comme esclave sexuel... Dans ces cas là, un peu d'imagination redonne du cœur au ventre à n'importe qui... Je fis un gros effort et arrivai à accrocher une main dans les mailles du filet, à quelques centimètres de ma cheville. Il n'était pas simple de libérer mon pied, qui tirait sur les mailles et resserrait l'étreinte. Plié en deux, endolori à cause de mon manque de souplesse, je me hissai à la force des bras jusqu'à ce que mes mains atteignent le pont. De là, je pus libérer mon pied, au moment où du bois éclata sur ma droite. J'étais repéré. Mon pistolet était toujours à terre, je pouvais sauter pour le prendre, et me réfugier de l'autre côté de la coque, mais c'était très dangereux, surtout sans rien connaître de ceux qui m'en voulaient. J'optais finalement pour la seconde solution, aller me réfugier dans la petite cabine du chalutier, qui contenait encore un peu de matériel, notamment un gros bout de ferraille que j'avais utilisé comme levier, et qui pourrait me servir de gourdin... ...contre des armes à feu. J'entrai donc précipitamment dans le réduit, au moment où une des vitres se mouchetait d'un gros flocon blanc. Accroupi, ma barre à la main, j'attendais ; j'entendis soudain des coups sur la coque : quelqu'un escaladait. Soudain, grâce à ma position assez basse dans la cabine, je remarquai un détail que je n'avais pas pu voir lors de mes précédentes explorations : sous le gouvernail, une petite boîte vissée à la paroi, qui selon l'inscription : *flares*, devait contenir un pistolet lance-fusée. Je me jetai dessus, et pris le lanceur dans la main. J'essayai de faire rentrer une des grosses cartouches dans le canon, mais, à cause du stress, je n'arrivais qu'à m'esquinter les doigts. J'y arrivai enfin, au moment où une face mal rasée et ravagée par la vie dans les *wastelands* apparut à la fenêtre. Sans réfléchir, je pointai et pressai la détente. Le résultat d'une fusée éclairante rencontrant un crâne à bout portant est assez impressionnant. Je garderai cette image toute ma vie. L'odeur, le bruit aussi... Le pont, la cabine, moi, étions recouverts d'une substance poisseuse, rouge, dégoûtante, mélange de sang, de cervelle, d'os, le tout à moitié cuit par la fusée. Je n'eus

qu'une hâte, réintroduire la deuxième des trois fusées, et j'attendis... longtemps... très longtemps... Puis, quelqu'un en bas, m'appela ; je sortis de ma torpeur. Un des paysans du porte-container. Heureusement qu'il n'était pas monté, je n'aurais pas réfléchi et aurais à nouveau fait claquer le chien. Les pillards s'étaient enfuis depuis une heure.

Il me fallut plusieurs jours pour m'en remettre. Je fus dispensé de travaux agricoles. Mais une semaine après, je me remis à la tâche. Malheureusement, très rapidement, un évènement similaire se produisit. Les hommes de Karl. Cette fois, je fus le premier à l'échelle. Mais, alors qu'elle venait d'être relevée, un jeune de la communauté apparut, l'air affolé, en haut d'une colline voisine. Les hommes de Karl étaient sur le point d'accoster. Au meilleur des cas, il se ferait tirer en montant. On ne redescendit pas l'échelle, et on nous fit rentrer. Quelques dix minutes plus tard, on entendit les cris du garçon ; supplices d'abord, puis hurlements indescriptibles. Je regardai Gonzales : on pouvait sortir et aller tirer nos assaillants. En les surplombant de dix mètres, on risquait peu de chose, et au moins, même si on ne pouvait sauver le sacrifié, on montrerait notre détermination au gouverneur en lui anéantissant un équipage. Et on récupérerait une vedette. Il refusa. « C'est la loi de notre monde ; on la connaît, on la respecte. Il ne l'a pas respectée, tant pis pour lui ; il en connaissait les conséquences, maintenant il les paie... » Je comprenais mieux pourquoi personne n'était venu à mon secours lorsque j'étais pris au piège dans le chalutier. Révolté, je forçai le passage pour sortir, mais il me bloqua le passage et braqua sur moi un revolver. Je dus attendre, et écouter, comme les autres.

Une demi heure plus tard, sur la plage, nous retrouvions le corps du gamin, brûlé, poings et pieds coupés, yeux soudés au tison, les os mis à nus ça et là... J'avais compris que Gonzales avait menti. Il voulait avant tout éviter tout conflit. Ce n'était pas une autruche comme la plupart des autres dirigeants, mais c'était une tortue. Au moindre danger, il rentrait dans sa carapace et attendait que cela passe... Il ne voulait pas s'attaquer au gouverneur, ni pendant ses descentes, ni, et encore moins, en l'affrontant directement par un combat naval. Il m'avait manipulé, m'avait laissé faire pour gagner une paire de bras supplémentaire. Et j'avais stupidement marché. Je lui posai la question. Il ne répondit pas. Il ne nia pas. Le soir même, j'étais à des kilomètres de là. Ma rencontre avec les motards de l'apocalypse m'avait profondément changé : il y a quelques temps, dans la même situation, je l'aurais crucifié à son bateau avant de lui mettre le feu...

Puisque je devais toujours traverser cet estuaire, et que tout le territoire maritime appartenait à un homme, c'est à lui que j'allais m'adresser pour arriver à mes fins. Tant pis si c'était un enfoiré, je n'avais pas grand-chose à lui envier. Karl.

Verset 19 : Vulnerant Omnes, Ultima Necat

Après presque une semaine à camper au même endroit sur la rive de l'Hudson, je fus dérangé lors de la préparation de mon repas par un bruit de moteur. Une vedette qui avait du servir pour le tourisme se dirigeait à grande vitesse vers la berge. J'attendis patiemment, les bras croisés, afin qu'aucune méprise ne soit faite quant à mes intentions. Au dernier moment, le bateau vira et ralentit ; un homme à l'intérieur me héla, tandis que deux autres me tenaient en joue :

« Hé, mon gars, je suis sûr que tu vas sacrifier un peu de ta personne pour aider le Gouverneur ! – les deux autres ricanèrent.

- Parfaitement. Je vous attendais d'ailleurs. Depuis une semaine. Vous êtes pas très efficaces les mecs. Alors grouillez vous de me m'amener chez le Gouverneur, et me faites pas chier parce que je serai bientôt votre nouveau chef ! »

Pour le coup, les trois guignols ne rigolèrent plus du tout. Le pilote de la vedette leur fit signe et ils descendirent pour me cueillir. Le larbin non armé m'attrapa rudement le poignet en m'invectivant de me tenir tranquille. En réponse, ma main emprisonnée lui attrapa l'avant bras et je lui fis une clef ; un genou à terre, il n'eut pas le temps de protester : je lui assénai deux violents coups de genou dans les côtes et le laissai s'affaler au sol. Les deux autres relevèrent alors leurs fusils en ma direction, manifestement paniqués et ne sachant que faire, alternant frénétiquement des regards affolés entre leur chef et son bourreau. Sans même y prêter attention, je me dirigeai vers l'embarcation en lançant un « Bon, assez perdu de temps ; et au cas où vous l'auriez pas compris : don't fuck with me ! ». Le pilote, qui n'était pas descendu, ne semblait pas craintif, tout juste étonné. Il attendit que les deux porte-flingue soient montés pour repartir, abandonnant sur le rivage la loque aux gros muscles, se relevant à peine.

La vedette accosta peu de temps après sur un ponton de Governor's Island, le QG de Karl. Le conducteur se retourna vers moi. Il portait à la ceinture un gros revolver, et je compris rapidement que c'était lui qui commandait, et pas la grande gueule. « Ton petit jeu c'était marrant, maintenant tu poses tes flingues, tu sors et tu joues pas au con. Tu me suis, et si tu dévies d'un demi-mètre, tu serviras à nourrir les pommiers du gouverneur ! » J'emboîtai donc son pas, et, après trois checkpoints bien gardés, j'arrivai devant le palais du gouverneur, bien entouré d'une triple rangée de barbelés. Mon guide me mena rapidement à la salle principale, où une cour des miracles se pressait autour du trône sur lequel siégeait Karl, entouré de ses lieutenants les plus directs. Versailles. Le roi soleil en question avait l'air de

s'ennuyer mortellement – quel adjectif approprié – devant un pauvre erre en train de mendier une grâce quelconque. Sans même le regarder, le pilote de la vedette le dépassa et alla murmurer quelque chose à l'oreille de Karl. Ses yeux s'éveillèrent et me détaillèrent. Il fit signe au serf de se taire et me dit d'approcher. « Alors, il paraît que tu veux me servir... C'est courageux. Mais on me dit également que tu as des tripes. Très bien. Montre le : bute le ! » Les yeux du paysan brillèrent de peur, alors qu'un garde me faisait passer un Luger. Le test vieux comme le monde. Le flingue n'était pas chargé, et si je cherchais à tuer Karl, je me ferais transpercer de toutes parts. Sans hésiter, je visai le mendiant en pleurs et pressai la détente. Son crâne explosa, soulevant le dégoût de la foule proche et largement arrosée. Merde ! Le flingue ETAIT chargé ! Ce con aussi avait lu *Hombre* ! Karl rit des protestations de la foule et me félicita : au vu de mon hésitation, j'étais la personne avec le moins d'état d'âme qu'il lui avait été donné de voir ! Je n'eus pas le temps de me mortifier pour ce meurtre perpétré de sang froid, car Karl m'annonçait que la véritable épreuve commençait, en même temps qu'on me reprenait le flingue. J'allais devoir battre Myron en combat singulier. Ce nom évoquait en moi une image de boutonneux à lunettes, mais la masse de deux mètres qui écarta la foule, au contraire, avait du abuser du Jet, un anabolisant que beaucoup utilisaient pour se droguer, pour arriver à une telle carrure. J'eus un moment de panique, et je reculai un peu. Mon adversaire arriva au niveau du cadavre, et lui marcha dessus. Son pied entra dans la cage thoracique du mort comme dans du beurre. Sans être particulièrement chétif, j'allais me faire rétamer ! Il me fallait une idée. Je fis le tour de la pièce du regard sans trouver d'objet miracle. Puis je me résignai, je n'avais pas le choix. Alors que la brute se rapprochait, je me mis à courir dans sa direction, en hurlant, pour me donner du courage.

En fait, pas tout à fait dans sa direction, je passai à un mètre à côté de lui, me dirigeant vers l'estrade d'où Karl présidait. A pleine vitesse, je chargeai un lieutenant et l'emportai vers le mur derrière lui. Au dernier moment, je me décalai un peu sur la gauche tout en lui tenant le bras. Emporté par la vitesse, il heurta violement le mur, tandis que je passai l'embrasure d'une porte à côté. Son membre résista à peine à l'énergie cinétique en jeu, et, dans un craquement sinistre suivi d'un hurlement glauque, me resta dans les mains. Je revins immédiatement dans la salle, puis, d'un coup de coude sur la nuque du bougre plié par la douleur, suivi de deux coups de pieds dans la face, j'achevai le malheureux. Je me penchai et ramassai le flingue à sa ceinture, objet de ma convoitise, et braquai le géant qui, éberlué, m'avait regardé l'éviter sans comprendre. « Ok, ok, c'est bon, t'as gagné tire pas » bégaya-t-il, comprenant que c'était son dernier combat. Malheureusement, furieux d'avoir descendu un "innocent", un seul des hommes de Karl ne me suffisait pas pour apaiser mon âme. Cette petite mise au point lui mit du plomb dans la cervelle. Enfin, nonchalant, me sachant braqué par quatre gardes, je me dirigeai vers le maître des lieux, libérant le chargeur, actionnant deux fois de suite la glissière pour vider le canon, et tendis finalement le flingue à Karl. « Tu diras à la femme de ménage que je suis désolé ; si tu savais pas quoi faire de moi, je peux remplacer le manchot. Son mal de crâne lui a été fatal. » Karl attendit une seconde et éclata de rire. « On ne m'avait pas menti : tu es aussi gonflé en actes qu'en paroles. Bienvenue parmi nous, et repose toi, ce soir tu auras deux veuves à consoler ! »

La société idéale que Karl essayait de construire était très simple. La hiérarchie se composait du monde extérieur, des paysans enfermés dans le sud de l'île, des soldats, des chefs de vedettes, de ses principaux lieutenants, et enfin de lui, tout en haut de la chaîne alimentaire. L'île était divisée en deux : au nord le quartier des soldats et supérieurs, au sud, là où originellement s'étendaient de vastes jardins, une soixantaine de paysans cultivaient diverses denrées en échange de leur vie sauve. Et tout autour, des gardes patrouillaient sur les quais et empêchaient tous ceux qui n'avaient rien à y faire de s'approcher des vedettes. Quant à la propriété, il suffisait de tuer quelqu'un pour s'approprier ses possessions, dont les femmes, sauf si l'on était condamné à mort suite à l'affrontement. Par extension, tout

appartenait au Gouverneur. Les rares femmes à être libres avaient tué plus d'hommes que moi dans toute ma vie et n'engageaient pas à la conversation.

La situation n'était pas aussi simple que prévue. Même si j'étais un conseiller direct de Karl, position renforcée par quelques joyeux massacres perpétrés sur la côte, je n'avais pas accès aux vedettes sans raison. Et s'il l'on me mandait pour quelque mission, j'avais toujours pour escorte trois ou quatre larbins crétins mais fidèles au pouvoir et à leurs avantages acquis. Sans compter que seuls les pilotes avaient le droit de toucher aux bateaux. Il était sans doute possible d'acheter ces gens, mais je n'étais dans la place que depuis trop peu de temps, et les différentes castes ne se fréquentaient que rarement en dehors du travail. Bref, il allait falloir bien jouer.

Verset 20 : Requiescat in Pace

Trois semaines après être entré au service de Karl, je fus mis au courant d'une grosse opération qui risquait de mettre tout ce petit monde en ébullition, et de me créer ainsi des opportunités de voler une embarcation quelconque. Karl, en effet, se lamentait du fait que le seul pont qui reliait Manhattan au continent, le George Washington Bridge, était contrôlé par un groupe mieux organisé de pillards communistes qui n'en faisaient pas payer le passage. S'il ne savait pas exactement qui étaient ces gêneurs, moi je les connaissais bien, puisqu'il s'agissait du Phoenix. Ce qui le dérangeait, c'est que contrairement aux précédents douaniers qui demandaient comme droit de passage quatre-vingt-dix pour cent de la valeur de la cargaison, ceux-là semblaient raisonnables, puisque les gens ne cherchaient plus un autre moyen de traverser. Et cet autre moyen de traverser, c'était le business de Karl, qui lui ne demandait que cinquante pour cent de la cargaison – mais qui parfois décidait que ses clients ne toucheraient jamais l'autre rive, dans le cas de marchandises trop intéressantes. Karl avait été patient, s'obstinant à penser qu'un autre groupe allait détrôner le premier, mais cela n'était toujours pas arrivé. Et maintenant les caisses étaient presque vides. Or, les mercenaires comme les hommes de main sont la pire racaille, mais la plus obéissante, si tant est qu'elle soit payée régulièrement. Un dictateur pauvre ne l'est jamais bien longtemps : soit il dépossède plus de gens pour se refaire, soit il disparaît mystérieusement et son premier lieutenant prend sa place, fort de l'argent qu'il a depuis longtemps détourné. Et Karl ne voulait en aucun cas devenir un tortionnaire déchu ; il lui fallait donc réagir, même s'il s'engageait sur un terrain dont il n'était plus le maître : la terre ferme.

Le plan de bataille était relativement simple : trois groupes, deux de combat qui iraient s'attaquer aux deux extrémités et un d'artificiers qui devrait miner les énormes piliers du pont suspendu. Le but de Karl n'était pas du tout de le prendre, les deux unités de combat ne serviraient qu'à la diversion. Le seul but recherché était la destruction pure et simple du pont, ce qui assurait la pérennité de l'entreprise de convoi maritime. Je me portai volontaire pour faire partie d'un groupe d'assaut, espérant après l'anéantissement de celui-ci récupérer la vedette de transport.

Je me retrouvai donc, deux jours plus tard, à l'aube, à longer Manhattan vers ce fichu pont trop loin. Le ciel était gris et bas, monocolore, ce genre de ciel qui n'a même pas la beauté d'un temps d'orage, où le soleil est ça et là plus proche mais sans jamais percer. Ce

genre de ciel sous lequel on pense sérieusement au suicide. Constatation prémonitoire ? Nous accostâmes à trois kilomètres en aval du pont, côté continent. J'avais sous mes ordres six hommes, tandis que le pilote, privilégié comme toujours, nous attendait calmement dans son petit yacht. Nous avions l'avantage d'évoluer en forêt, d'autant plus qu'après tant de temps laissée à l'abandon, la couverture qu'elle offrait était totale. Je détachai alors un groupe de trois hommes, et leur donnai l'instruction de suivre la côte jusqu'au pont, puis de le remonter. Pendant ce temps, nous allions grimper jusqu'au reste d'autoroute plus à l'ouest, pour attaquer le pont de front. Suite à notre agression, les gardes s'approcheraient sûrement, pour se faire mitrailler par l'arrière par notre trinôme. Il nous fallut une bonne demi heure pour grimper de la rive jusqu'à la route, puis une dizaine de minutes pour la longer jusqu'au pont. Nous entendîmes les coups de feu avant de voir le poste de garde. Manifestement le plan ne s'était pas déroulé comme prévu. Quelqu'un me tendit des jumelles : le pont était gardé au niveau du premier pilier. Impossible par contre de distinguer mes hommes. C'est tout le problème des guerres prévues sur des plans approximatifs. Les gardes en question ne regardaient pas en notre direction : au contraire, ils étaient sur le bord et mitraillaient vers le bas. Finalement, mes trois hommes avaient fait diversion à notre place. Nous avançâmes le plus possible cachés par l'environnement ; quand ce ne fut plus possible, chacun se coucha à terre, visa, et tira. Les membres du phoenix, sans protection, pris sous un feu inattendu et difficilement localisable, ne mirent qu'une demi-minute à tomber. Nous nous approchâmes lentement, méfiants, jusqu'au poste de garde, pour découvrir que notre victoire était totale : ce côté du pont était à nous. Je tirai donc une fusée bleue, comme prévu, pour signifier que l'objectif était pris. Peu de temps après, une fusée rouge me répondit de l'autre côté du pont, d'où provenaient encore des détonations régulières : ils avaient besoin d'aide. Le but de notre mission étant l'annihilation de notre ennemi et non pas la prise du pont, je décidai de les rejoindre avec mon groupe, afin de prendre l'autre poste de garde à revers. La progression n'était pas facile : si l'on avait enlevé toutes les voitures sur les voies d'accès au pont, sans doute pour en faciliter la garde, il y en avait beaucoup sur le pont même, souvent en travers de voies ou collées les unes aux autres. L'asphalte du pont était également en mauvais état. Les coups de feu avaient cessé en face. Il était toujours impossible de voir à plus de cent mètres, et nous devions être à peu près au milieu du pont. Soudain, un bruit me fit penser à mon Hummer détruit ; je voyais quelque chose bouger sur les files de l'autre côté de la barrière de sécurité : un bus scolaire, jaune, sur lequel on avait vissé ça et là des plaques de métal, et dessiné le logo du Phoenix. Il se rapprochait rapidement, zigzagant entre les véhicules selon un parcours qu'on avait dû aménager sur l'autre voie. Je compris soudain que le silence de l'autre côté n'était pas dû à *notre* victoire. Je hurlai aux autres de faire attention, et me jetai à terre, entre deux carcasses de voitures. *Les sanglots longs des mitrailleuses de l'automne blessent mon âme d'une langueur monotone...* Mes hommes répliquèrent par deux trois rafales, mais le son lent et régulier de la M60 les fit tous taire. J'entendis des ordres aboyés sèchement, puis des pas sur la chaussée : ils allaient vérifier les morts. Je me relevai : un cri, suivi de crépitements d'armes automatiques. Le sinistre bruit des balles ricochant sur le métal, tout autour de moi, m'enveloppant, m'emprisonnant... J'essayai d'ouvrir la portière arrière de la voiture : fermée à clef ; j'ouvris la portière avant, et fus accueilli par le regard vide d'un cadavre momifié : la peau du visage tannée surmontée de quelques foyers de cheveux filasse noirs... Essayant de vaincre ma répugnance, je l'empoignai, et le sortis de la voiture, puis je m'insérai tant bien que mal dans le véhicule. Pendant ce temps, les balles traversaient les vitres, le pare brise, ou s'inséraient violemment dans la portière. J'essayai d'ouvrir la portière de la place du mort, en face, mais elle semblait bloquée ; l'adrénaline montait de plus en plus, la peur de la mort aussi. Ce violent cocktail de panique la plus totale qui brouille le cerveau permet de faire ressurgir le côté animal de chacun : l'instinct de survie. Je ne sais pas comment je réussis à me retourner dans la voiture, tandis que les vitres explosaient autour de

moi et que les voix se rapprochaient, mais je pus donner des coups de pieds et débloquent la portière, puis sortir enfin de l'autre côté. J'étais sauvé. Sauvé ? J'étais au bord du vide, et finalement j'étais toujours à deux-trois mètres de mes assaillants. Pas le choix : j'enjambai la barrière, les balles sifflant à mes oreilles, et je me retrouvai dans le vide, accroché par presque rien. Bigre. Cinquante mètres c'est haut. Une balle finit par me toucher la main, et je n'eus pas à me convaincre de lâcher, la douleur s'en chargea pour moi.

Cinquante mètres de chute libre, c'est long. Deux secondes et demie au moins. Une éternité. Alors au bout d'un moment on s'impatiente, quel suspens pour la question : vais-je survivre ? Après cinquante mètres de chute libre, on a une vitesse d'environ cent kilomètres par heure. C'est beaucoup. Même lorsqu'on rencontre de l'eau. Et à cette vitesse, il est peu probable que l'on survive. En tous cas c'est complètement impossible que l'on garde connaissance...

Je me réveillai trois semaines plus tard, en piteux état. Un des pilotes de vedettes avait repéré mon corps dérivant et avait essayé de me ranimer. Il m'avait fallu tout ce temps pour sortir de mon coma. Les médecins du gouverneur n'étaient pas mauvais, en fin de compte... J'eus droit dès mon réveil à débriefing de notre fiasco : les piliers étaient gardés, ce qui n'était pas prévu. Mes hommes avaient engagé un combat avec les gardes du pilier ouest et les avaient anéantis ; mais les gardes du pont avaient entendus les coups de feu et avaient riposté. Pendant ce temps, les artificiers avaient pu poser les explosifs sans problème. Côté est par contre, les gardes du pilier n'avaient rien à se mettre sous la dent, et avaient donc tenté depuis l'autre rive d'aider leurs camarades. Les artificiers s'étaient fait descendre alors qu'ils tentaient de rejoindre par bateau leur deuxième objectif, puis mes trois hommes avaient fini par succomber. L'autre groupe d'assaut, lui, avait été pris en sandwich entre le poste de garde, plus alerte car n'ayant pas subi de diversion, et un transport de troupes du phoenix qui passait par là de façon imprévue. Mauvais concours de circonstances. C'est ce même transport qui avait anéanti mon commando par la suite. Résultat, un seul pilier avait été piégé, mais pas détruit, et le phoenix savait qu'on en voulait à son ouvrage d'art. Karl était maintenant pressé par le temps et envisageait une bataille classique et frontale.

Cette attaque eût lieu une semaine après mon retour au monde des vivants. Je n'en menais pas large et avait du mal à marcher. Néanmoins, ma cote de popularité auprès de Karl était au plus haut, sans doute parce que j'étais le seul à avoir survécu, ce qui prouvait encore ma valeur, et il voulait absolument que j'y participe. Son plan était des plus basiques : il jouait quitte ou double. Quatre-vingt pour cent des effectifs y participeraient, dont lui – manière de redorer son blason ; de plus, si la bataille était perdue, il l'était également. Cinq bateaux de tourisme, genre de gabarre avec des bancs rembourrés, qui pouvaient chacun transporter une dizaine de combattants équipés, formeraient le gros de la troupe. À côté, trois vedettes sur lesquelles on avait installé des mitrailleuses, patrouilleraient en protégeant les troupes lors du débarquement. Un gros chalutier restauré, lourd et puissant, servirait de pare-balle et d'appui feu : à l'intérieur, deux hommes équipés de lance-roquettes, et trois autres des fusils d'assaut les plus performants. L'épaisseur de sa coque devrait stopper les projectiles tandis qu'un feu mortel jaillirait de ses meurtrières. À l'arrière, un autre bateau de tourisme servirait au renfort et à la communication : sept personnes en armes que je dirigerais avec l'aide d'un pilote, ayant pour tâche d'observer de loin les mouvements sur le pont, les renforts éventuels, et de communiquer ces informations par talkie-walkie au reste de l'armée. Nous devrions également intervenir si besoin. Enfin, le bateau de Karl, un mini yacht rapide et massif, rempli de vivres et d'armes, au cas où il faille effectuer une fuite héroïque le plus loin possible à la fois du phoenix et de ses anciens lieutenant de Governor's Island. Le but de l'expédition était de s'approcher le plus possible, de nettoyer les piliers du pont, puis les combattants débarqueraient tandis que les vedettes et l'artillerie du chalutier continueraient à nettoyer le pont depuis le fleuve.

Vers trois heures du matin, le cortège se mit en marche. Arrivé à mon point d'observation, je regardai le chalutier ouvrant la voie, suivi des cinq barges de débarquement en triangle ; le tout était entouré du va-et-vient des vedettes et suivi à une distance raisonnable par le bateau de Karl. Dix minutes plus tard, les hostilités commençaient : une rafale venant du pont, où explosa quelques secondes plus tard une roquette. Un déluge de feu se déclencha à chacun des piliers, puis du haut du pont, tandis que nos neuf embarcations répliquaient généreusement. Je me demandais depuis un moment où était mon intérêt : l'éradication de la flotte du gouverneur permettrait le trafic dans l'estuaire, mais je me retrouverais sans moyen de rejoindre Liberty Island ; au contraire, une victoire me vaudrait peut-être le droit d'avoir ma propre barque, mais je pourrais difficilement me rendre à mon objectif, et encore moins en faire sortir une armée libératrice pour l'abri 24. Quel que soit le cas, ce n'était pas en restant ici que j'allais pouvoir jouer pour moi. Discrètement, je dégoupillai une grenade, comptai deux secondes, et alors que le pilote était occupé à faire passer les informations sur la bataille et que les troupes regardaient les combats, complètement absorbés, je la lâchai tout en me laissant tomber par-dessus bord. J'eus à peine le temps de nager assez profondément pour ne pas être blessé : la grosse barque explosa et nul doute qu'il n'y avait aucun survivant ; aucun en état de nager néanmoins. Je remontai à la surface : la gabarre brûlait et s'enfonçait, tandis que sur le pont grillaient des cadavres déchiquetés par les nombreux fragments de mon explosif préféré. Quelques râles s'élevaient, provenant des hommes situés les plus loin et relativement protégés par leurs petits camarades, mais je n'avais décidément rien à craindre. Je n'eus que quelques minutes à attendre, le yacht de Karl se rapprocha pour voir ce qui s'était passé. Une fois hissé à bord, je lui expliquai que j'avais vu une roquette provenant de la berge. Juste eu le temps de sauter. On fait toujours confiance à un éclopé. On ne devrait pas. Karl n'était pas heureux de se savoir la cible potentielle d'un tir de roquette, son bateau rejoignit donc rapidement les autres. La bataille faisait rage. Les piliers avaient été nettoyés sans trop de pertes, mais il était difficile de viser juste à cinquante mètres en contrebas. Une gabarre avait coulé ; les quatre autres, aux effectifs plus ou moins entamés, avaient accosté, et les troupes tentaient maintenant de rejoindre le pont. Le chalutier était en feu. Cocktail molotov. Les trois vedettes étaient intactes, bien que sur l'une d'entre elles les deux tireurs aient succombés ; le pilote faisait une ronde large avec les deux autres pour décontenancer ceux qui chercheraient à les viser. Je commençais à me demander si je n'allais pas tenter d'assassiner tout l'équipage du bateau de Karl – cinq personnes – pour m'enfuir avec. Mais c'était aussi dur à réaliser que dangereux, j'allais certainement me faire poursuivre par tout le reste des troupes. Je remarquai alors à côté du pilier Est une barque à moteur, la même barque que celle utilisée par les artificiers lors de notre première attaque. Je décidai alors de tenter ma chance.

Karl, rongé par l'angoisse, ne fut pas dur à convaincre lorsque je lui exprimai le désir d'aller combattre avec les hommes. Son bateau se rapprocha et me débarqua sur la rive. De là, je courrai vers la barque en question. Les artificiers n'avaient pu placer les charges que sur un des deux piliers ; elles avaient dû être enlevées, mais peut-être le Phoenix n'avait-il pas pris le temps de fouiller les rangements de l'embarcation et n'avait pas trouvé les autres. En effet, sous le plateau à l'avant de la barque, derrière le seau à écoper et la toile de protection étaient cachés une dizaine de pains de C4. Je les sortis et entrepris de les disséminer sur le pilier. L'obscurité était mon alliée, les équipages des bateaux ne scrutaient que le haut du pont, étant persuadés que les berges étaient prises. Une fois mon travail terminé, je détachai la barque, et, le détonateur dans la poche, j'entrepris de la haler sur une centaine de mètres. Enfin, j'allumai le moteur, inaudible au milieu de toutes ces détonations. Un demi kilomètre plus loin, j'avisai une petite plage sur laquelle j'entrepris d'échouer mon embarcation. Je la remontai complètement hors de l'eau, et, de là, je déclenchai le détonateur tout en admirant le feu d'artifice. Une dizaine d'explosions quasi simultanées ; le pilier grandement rongé, sembla

hésiter, puis commença à se désagréger par morceaux. Tout le reste s'était arrêté. L'écroulement était exponentiel. Le plateau, soutenu maintenant par un seul côté, commença à céder, les câbles en aciers cassant dans des sons lugubres et inconcevables évoquant une harpe diabolique. En quelques secondes, le pont entier s'était écrasé lourdement sur l'eau, provoquant un raz de marée qui dévasta les dernières embarcations qui ne s'étaient pas retrouvées détruites par les décombres. Le bruit était terrifiant, puis les craquements et grondements monstrueux se changèrent en une rumeur menaçante et lointaine, puis plus rien. Le vide. Seul le vent dans le détroit, et les câbles coupés heurtant périodiquement le pilier d'acier restant. C'était fini. L'estuaire était à moi...

Verset 21 : Fluctuant nec Mergitur

Ma barque s'échoua enfin sur le rivage. Je me retournai impatient de pouvoir enfin contempler la célèbre statue. Elle avait relativement peu souffert. Relativement. Disons que par rapport au reste de la ville, elle avait peu souffert. Enfin. Bref, elle n'avait perdu QUE sa tête et un bras, mais le reste tenait debout. Presque pas tordue. Près des deux tiers des plaques de cuivre extérieures étaient encore là, et l'armature en fer, nue, avait résisté jusqu'au buste. L'avantage, c'est qu'on pouvait visiter la statue, la tour de pise et la tour Eiffel en une fois ! Sinon elle n'avait presque pas changée... ..bon ok, elle ne ressemblait plus à rien ! L'immense socle de brique était intact, seuls l'érosion et le manque d'entretien l'avaient "normalement" usé. Une bombe larguée au large avait par son souffle arraché la tête et le bras tenant la flamme ; la plupart du revêtement avait ensuite été arraché par les intempéries et l'on trouvait de nombreuses plaques de cuivres titanesques un peu partout sur l'île. Ce qui restait de l'extérieur avait également partiellement fondu, certainement à cause de la bombe qui l'avait décapitée. Le bras avait disparu, certainement dans la mer, ou alors en morceaux éparpillés autour de moi, mais une partie de la tête était au dessus de l'eau.. Je remarquai alors un homme, habillé en fourrures, à genoux dans le sable et contemplant ce visage, tandis que, derrière lui, une superbe brune semblait s'ennuyer sur son cheval. L'homme pleurait et hurlait : « Les fous ! Ah les fous, les criminels ; ils ont osé, ils l'ont fait ! Ils les ont fait sauter, leurs bombes ! » Je préférerai m'éloigner de cet hystérique et me rapprochai des pieds de Gargantua.

Pour accéder à la statue, je devais déjà passer par-dessus une énorme muraille, un monticule d'une dizaine de mètres qui formait une étoile à onze branches autour du socle à proprement parler. De là, deux étages avant d'arriver au piédestal de trente mètres soutenant la statue qui en mesurait cinquante. Cela allait être une chouette partie de plaisir ! Les entrées principales étaient toutes bouchées : murs effondrés, barricades naturelles ou artificielles, lourdes portes blindées fermées à jamais, je ne savais pas comment j'allais pénétrer cette dame farouche. Néanmoins, en faisant le tour, je dus m'éloigner du socle à cause d'un gros morceau d'armature, sans doute le bras, qui était tombé et s'était encastré dans une partie de la paroi et dans le sol. Je compris que c'était par là que je devrais rentrer. Ce ne fût pas aisé. Je dus aller récupérer la corde d'amarrage dans la barque, trois mètres de chanvre avec lesquels je m'assurai régulièrement. Je passai beaucoup de temps à avancer de quelques mètres, attacher à une poutrelle ma ligne de vie, qui me serrait la taille et dont j'avais fait un baudrier artisanal, puis à redescendre décrocher mon précédent point d'assurage et enfin

remonter. Cela me fatiguait également beaucoup plus. Mais, les trois fois, où, soit par fatigue, soit par maladresse, je tombai dans le vide, ces précautions rébarbatives m'empêchèrent de m'empaler plusieurs mètres plus bas. J'arrivai finalement en bas du piédestal en énormes pierres grossières. Il me fallut plusieurs heures de repos pour calmer ma panique et récupérer des forces. Je ne savais pas comment j'allais descendre... Mais là n'étais pas la question. Il fallait maintenant que j'entre et que je trouve l'entrée de l'abri 32, et je ne savais où chercher. J'eus la chance, à cette hauteur, de trouver une porte ouverte. Je dus rapidement craquer une fusée éclairante tant il faisait sombre à l'intérieur. Cela m'handicapa grandement dans mes recherches, ma vision étant limitée à un mètre au maximum. Intuitivement, je cherchai à descendre des étages, pensant l'abri le plus bas possible. Malheureusement, l'intérieur était l'incarnation même du mot chaos. Pillages, destructions, œuvre du temps, il était rarement possible d'aller au bout d'un couloir sans tomber sur un cul de sac, et il fallait régulièrement repousser un meuble, escalader les débris d'un pan de mur écroulé, se frayer un passage dans une jungle de câbles électriques. J'aurais souhaité explorer méthodiquement, étage par étage, mais j'étais souvent obligé de monter avant d'avoir pu tout regarder ; je trouvais parfois des escaliers descendants vers des zones inconnues, et les trous dans le plafond ou les murs étaient à la fois des raccourcis me permettant de traverser ce labyrinthe et des pièges cartographiques qui contribuaient à me perdre : même une mémoire visuelle très développée ne différenciait pas un trou d'un autre trou, surtout sous la lumière dont je disposais. Sans compter les fois où j'entendais s'écrouler un morceau supplémentaire de l'édifice, incapable de savoir si c'était un endroit où j'étais passé ou non, si cet événement m'était bénéfique, me faisant accéder à des zones inexplorées, ou si au contraire il me coupait de ma retraite. De plus en plus, j'avais l'impression que cette recherche était vaine, la plupart des pièces rencontrées étant des bureaux ou d'anciens magasins de souvenirs. Rien pour construire un abri protégé pouvant contenir une centaine de personnes. Une fois, pourtant, je trouvai une porte blindée différente des autres ; mais je dus déchanter rapidement, j'étais simplement tombé sur le relais spatio-temporel de Valérian. Je cherchais depuis des heures. J'avais faim et j'étais fatigué. Il devait faire nuit. Je commençais à me demander ce que j'allais faire lorsque j'entendis des bruits. Je me rapprochai, avant de reconnaître le couinement caractéristique des rats. Je ne sais pas si ma lumière ou mon odeur les attirait, mais ils semblaient se rapprocher. Et vite. Et ils n'étaient pas peu nombreux, comme d'habitude. Je me mis à courir, mais la difficulté du terrain me joua évidemment des tours. Dix minutes après, je les avais semés. Je ne savais pas où j'étais, j'avais de nombreux bleus, j'avais éventré mon sac et perdu quelques affaires et j'avais une balafre sanguinolente sur une bonne longueur du bras. Mais surtout j'étais complètement perdu dans ce dédale à trois dimensions dans lequel je n'avais aucun moyen de me repérer. Ma dernière fusée me lâcha. J'étais dans le noir, dans une petite pièce, je ne pouvais pas sortir. J'eus soudains du mal à respirer. La panique me prit. Je ne pouvais plus rien faire. La claustrophobie me coupait complètement. Je me mis à tâtonner, à ramper, à courir. Je me cognai, m'écorchai, me fis soudain transpercer le flan par un morceau de métal. Je pensais de façon de moins en moins rationnelle. Merde j'allais crever comme ça dans le noir ! Dans un moment de lucidité, je repérai un mur et lui donnai un coup de tête, le plus fort possible. Je perdis bien évidemment connaissance.

Je me réveillai à cause de la souffrance. La faim ; mes membres ankylosés, écorchés ; ma tête qui me faisait plus mal qu'après la plus grosse de mes cuites : une bosse énorme et douloureuse s'y était développée ; enfin, ma combinaison, poisseuse, de laquelle sortait un énorme clou rouillé au niveau du flanc. Comment allais-je m'en sortir ? Dans le noir complet, j'avais néanmoins une gêne visuelle. Un début de cataracte ? Il fallut un long moment à mon esprit brumeux pour comprendre que le voile grisâtre qui se superposait au noir environnant était en fait une lueur, un très faible halo à peine discernable. Ma pupille devait être dilatée à la limite de l'explosion. Tout doucement, je me dirigeai dans sa direction supposée. A travers

un chaos de métal et de pierre, je perdais régulièrement la trace de cette faible aura d'espoir, mais à chaque fois je finissais par la retrouver, presque perceptible, presque tangible. Enfin, j'arrivai dans une salle dont une partie du sol était éclairée par la lumière du soleil. Mon calvaire n'était pas fini. Je devais escalader deux étages qui s'étaient écroulés, ce qui me permettait presque de voir le ciel dix mètres au dessus de moi. Il ne me fut pas difficile dans un premier temps d'atteindre le premier étage supérieur. Douloureux mais pas difficile. Les nombreux parpaings et autres débris avaient facilement servis à me faire un escabeau de fortune. Mais j'étais désormais sur ce qui restait du plancher : trois poutres métalliques entre deux murs. Et de là il m'était impossible de hisser une caisse pour monter dessus. Il me fallait donc escalader ; le mur était heureusement dans un assez mauvais état pour me permettre de trouver des prises. Parfois, un morceau de métal sortait de la paroi, m'obligeant à me déporter, ou me servant de prise. J'étais presque arrivé en haut. Je sentis soudain mon pied glisser, alors que je m'étais pour atteindre un bout de tuyau qui semblait idéal pour s'accrocher ; dans l'urgence, je poussai sur l'autre pied, attrapai le tuyau, les pieds dans le vide, et me hissai rapidement pour l'attraper avec mon autre main. Soudain la douleur. Le clou dans mon flanc, autour duquel la blessure s'était – provisoirement – refermée, s'était pris dans une aspérité et avait été arraché. Je sentis le déchirement de chaque parcelle de ma peau ; je sentis la chair se désolidariser ; je sentis le sang, pâteux d'abord, puis poisseux, de plus en plus fluide, chaud, recommencer à couler, sur mon flanc, sur ma cuisse, tomber goutte à goutte sur mon pied, régulièrement. Dire que la douleur me fit hurler serait un euphémisme. J'essayais de me concentrer sur le fait de ne pas lâcher ; je devais absolument me hisser pour passer le tuyau sous mes bras et me reposer. Mais la moindre traction tirait sur ma blessure et je sentais le rythme des gouttes de sang sur mon pied s'accélérer. De plus en plus je sentais que j'allais lâcher. Deux étages plus bas, si je ne me brisais pas la colonne, je serais certainement empalé sur les nombreux débris. Au meilleur des cas je me viderais lentement de mon sang dans ce capharnaüm. C'est alors que j'entendis une voix me demander : « Un coup de main, gamin ? »

Walter Sobchak vivait dans les pieds de la statue de la liberté depuis un sacré moment. Il avait la cinquantaine, ses parents avaient du être de sacrés partisans car il avait les idées de tous les ultranationalistes étasuniens alors qu'il n'avait jamais réellement connu ce monde. Il avait toujours son colt .45, l'automatique de l'armée, inutile puisque sans munitions, accroché à un holster à la cuisse, sur son pantalon treillis sable, le tout surmonté d'une veste sans manche. Après quelques jours de fièvre où il me soigna, craignant le tétanos, je fus sur pied et m'étonnai du fait que, à la veille de la guerre, cinq familles s'étaient réfugiées ici, exposées aux bombes, aux radiations, puis au chaos, alors que la plupart des gens sensés s'étaient enterrés.

« La statue de la liberté, c'est quand même tout un symbole. Notre peuple s'est élevé grâce à la liberté. C'est pour ça que dès que la guerre a été déclarée, ma famille est venue ici pour défendre ce symbole contre les étrangers qui auraient pu la salir. Tous ces noirs et ces communistes. Ils ont jamais rien compris. Enfin. C'est sûr que nous on avait des couilles. C'est pour la liberté qu'on a attaqué le Vietnam, puis l'Iraq, puis l'Amérique du sud, puis l'Iraq, puis la Corée, puis le Canada... Ça c'est sur c'est pas ces couards de français qui protestaient tout le temps contre nos actions de libération qui auraient pu la construire, la statue. C'est pour ça qu'ensuite on a construit la *Ballistic Orbital Missile Base* ; pour prévenir cette putain de liberté en tuant tous ses ennemis potentiels !

-Je croyais que le projet B.O.M.B-001 avait été abandonné avec le départ précipité du gouvernement Van Buren.

-Barf, on pouvait espérer que le vice-président en charge, Bethesda, avait compris tout l'intérêt du projet et allait le continuer¹... »

Soudain un bruit de moteur se fit entendre. Walter prit la M16 qu'il avait toujours à portée de main, encore un symbole de liberté selon lui, et un des emblèmes de notre belle nation, il grimpa sur un promontoire ; de là, il avait vue sur la mer. Il lâcha trois courtes rafales. « Encore ces enfoirés de nihilistes ; je les avais prévenu de ne plus s'approcher. » Sans doute un bateau rescapé de la flottille de Karl. « Sinon tu venais faire quoi dans le coin, garçon ? »

Je lui expliquai qu'il y avait eu un abri anti-atomique quelque part dans les parages, que je n'avais réussi à rentrer qu'ici et que je n'avais rien trouvé. Il réfléchit quelques secondes ; cela ne lui disait rien. « Attends, tu ne vas pas me dire qu'il y a des gens qui ont passé des années dans un bunker, sous terre, à appuyer sur un bouton toutes les 108 minutes ! Heu non, oublie... » Selon lui, l'abri était certainement au rez-de-chaussée. Il me mena à un escalier en colimaçon. « D'ici tu pourras descendre tout en bas ; je l'ai bloqué et rendu étanche à tous les étages intermédiaires, à cause des rats. Je sais pas comment ils survivent encore. Une fois en bas, attention ; si tu sors, les portes ne s'ouvrent que de l'intérieur. Allez bonne chance, moi je reste à défendre le dernier symbole debout de notre empire. Et n'oublie pas : God Bless America ! »

Après une descente chancelante qui me prit une demi-heure – je n'étais pas tout à fait remis – j'atteignis le rez-de-chaussée du socle. Je me remis à la recherche de l'abri, pendant environ une seconde... En face de l'escalier, un panneau indiquait : " VISIT VAULT 32 – the vault of the future – the shelter that will preserve Liberty in America " Walter avait pas du descendre souvent ces derniers temps...

Après quelques centaines de mètres dans un dédale de couloirs, j'arrivai à une porte en métal, à fermeture automatique. Je fis tourner le volant pour la déverrouiller, et j'arrivai sur un escalier en fer descendant dans une grande pièce en briques rouges ; le haut des murs laissait place à de larges soupiraux déversant une lumière intense et agréable. En face de moi, enfin, l'énorme roue dentée portant le numéro... Heu, il y avait un léger problème : la roue dentée n'était pas à sa place... La roue dentée était par terre, couchée au milieu de la pièce, à trois mètres de l'orifice béant qu'elle aurait du boucher. Je me précipitai : en effet, au bas de la porte, une marque d'explosion. Ils avaient du être attaqués ! En même temps, laisser l'emplacement de l'abri à la connaissance de tous... Soudain, un détail me frappa : la marque d'explosion était aussi sur le montant, mais pas à l'extérieur : à l'intérieur du sas... C'étaient donc les habitants de l'abri qui l'avaient fait sauter, sans doute pour s'enfuir. Mais pourquoi ? Au-delà du sas, éclairé par la lumière du jour, un noir de four... J'entrai. Dans le mur, j'ouvris le placard destiné au matériel de sortie : il n'avait pas été pillé ; on avait certainement pris le plus gros à la va vite mais il restait encore quelques objets intéressants. Notamment une boîte de fusées éclairantes. J'en craquai une, et, la boîte à la main, je franchis la seconde porte. Traditionnellement, l'étage 1, le plus haut, était celui contenant l'infirmerie pour vérifier la santé de ceux qui avaient fait une sortie ; c'était le quartier à mettre en quarantaine en cas de contamination. Je me dirigeai donc directement vers les ascenseurs. Je posai la torche pour ouvrir les portes manuellement, repris ma source de lumière, et cherchai l'échelle de secours sur les parois. Je jetai un regard vers le bas. Cela me parut quand même très sombre. Ce n'était pas seulement du à un manque de lumière, on aurait dit que cela l'absorbait. Pour en avoir le cœur net, je lançai ma torche. J'entendis un *plouf* au moment où la lumière s'éteignit ! Je me penchai un peu plus : la torche ne s'était pas vraiment éteinte, je distinguais sa clarté s'enfonçant lentement dans l'eau, tandis que sur les parois s'agitaient les reflets si caractéristiques de la lumière aquatique... C'était donc ça... L'abri avait été inondé. Les

¹ Manifestement, non ! Le vice président Bethesda n'a pas compris l'essence même de la politique de Van Buren, et n'a livré qu'un joli produit, bien réalisé certes, mais sans aucun fond. Quêtes, dialogues, où êtes-vous ? (n.d.a. nov.2008)

générateurs principaux, tout en bas, avaient sûrement disjonctés les premiers, empêchant l'ouverture de la porte... Heureusement qu'ils avaient pu récupérer des explosifs en état de marche dans leur armurerie, sinon je n'osais imaginer le pugilat que cela aurait donné. Sans grand espoir, je me dirigeai vers l'infirmerie. Quelle ne fut pas ma surprise de voir l'écran au phosphore du poste médical encore allumé. Je m'en approchai. Apparemment, le dernier générateur délivrait son courant pour maintenir en vie sur le dernier ordinateur au sec un miroir de l'ordinateur principal. Celui-ci affichait :

« Attention : seuil d'humidité max dépassé ; l'eau semble s'être infiltrée dans la zone habitable

Recherche de solution :100%

Solution : mettre du papier cellophane sur les murs et passer tous les angles au pistolet à colle pour créer une jointure. Cela devrait arrêter l'inondation. »

Le système était bloqué, attendant sans doute qu'on lui obéisse...

Sans réfléchir, je sortis de l'abri, puis du bâtiment-socle, je me retrouvai à l'air libre. Il faisait beau et chaud. Mais j'étais tellement perturbé que je ne remarquai ni la nature en joie, ni ma contrepèterie. Mon seul but avait été de joindre cet abri afin de libérer les miens. Et mes espoirs étaient brisés parce que des ingénieurs n'avaient pas prévu de rendre étanche un abri situé sur une petite île, à 5 mètres sous terre.

A la place d'une armée de libérateurs j'avais trouvés quelques poissons et trois têtards.

Ben j'avais pas l'air con...

Verset 22 : Malum est, malum est, dicit omnis emptor

J'avais finalement rejoint Python. Me laissant partir sans rien dire, il m'avait signifié que je pourrais revenir. Sans doute savait-il que, tôt ou tard, la vie allait me renvoyer dans ses filets. Etant à la tête du seul lieu civilisé, et sachant que je ne pouvais vivre bien longtemps à l'état sauvage, il devait avoir prévu ma réaction. Mais il m'avait laissé du temps. Je le remerciais en lui donnant raison. Aussi grave que la fois où il m'avait annoncé la mort de Mina, il se contenta de me dire : bienvenue. Puis il m'avait laissé quelques jours, et j'avais repris du service. Il connaissait mes qualités de guerrier, nous avions survécu à Jude ensemble, et j'avais mis fin aux aventures des motards de l'apocalypse – sans doute n'était-il pas au courant pour Karl. Il savait également que j'avais une grande connaissance du monde, et me faisait confiance. Après les épreuves que j'avais affrontées, il me fit toutefois commencer par de petites missions sans grande importance ni grands risques. Reconnaissance d'un terrain plus ou moins connu, ravitaillement d'un village, résolution d'un conflit parmi les gens de Rebirth City, etc. Au bout d'un mois, j'eus droit à une vraie mission. La ville qu'il avait créée était trop petite pour accueillir tous les déshérités de l'ancienne mégalopole. C'était donc devenu un pôle commercial et humain, et qui aidait les groupements alliés aux alentours. Les soldats du groupe Phoenix allaient donc régulièrement dans ces petits groupements pour voir si tout se passait bien, et les épaulaient en cas de problème. L'influence de Python grandissait sans cesse, et la région se pacifiait, les échanges intercommunautaires s'intensifiaient, sans nécessairement passer par la prison. Ce jour là, nous avons reçu l'appel d'un village avec lequel nous venions juste de passer un accord, bien au nord par rapport à nous, à la limite d'influence de la cité. Il était donc très important de régler leur problème de la façon la plus rapide qui soit, et la plus adaptée à leur manière de voir les choses. Pas d'incident diplomatique, s'il vous plaît. Ils se plaignaient d'attaques constantes de la part d'un groupe de pillards, et réclamaient notre aide. J'avais donc été dépêché là bas avec deux soldats du Phoenix.

Le voyage, à dos de cheval, ce qui était assez rare, mais la distance à parcourir et l'économie d'essence nous l'imposaient, le voyage, donc, se passa bien. Je fis rapidement connaissance avec Yanay, petit, trapu, dont je n'aurais pas aimé recevoir une baffe. Un air souriant, des yeux rieurs, au milieu d'une petite tête ronde aux cheveux noirs et plaqués. Il avait un fort accent polonais, un Jackhammer en bandoulière, et parlait finalement assez peu. Son compagnon me parut beaucoup plus intéressant. Plus renfermé, il fut difficile de lui arracher un mot, mais plus tard j'arrivai à avoir des discussions captivantes avec lui. Il avait à

l'épaule un fusil de précision, *son* fusil de précision, que personne n'avait le droit de toucher. Le long canon était gravé : Protector of all Endless Sleep.

Nous arrivâmes au village en début de soirée. Il devait être six heures, le soleil commençait à descendre et allait bientôt atteindre la ligne déchiquetée des immeubles en ruine qui tenait lieu d'horizon par ici ; la lumière était rouge, les ombres grandissaient. L'endroit était facilement repérable, car, comme nombre d'autre communautés qui se méfiaient des nomades, souvent des pillards, les villageois avaient dans la mesure du possible abattu les immeubles autour de leur campement. Même si c'était très approximatif, de loin on voyait bien un espace sans tours, et il était difficile de ne pas se faire repérer en approchant à moins de cinquante mètres des palissades qui protégeaient l'endroit. Le village était en effet établi sur un terrain en construction : l'endroit était donc assez atypique, puisque l'ensemble avait très peu souffert, et paraissait avoir passé la guerre sans encombre. De l'extérieur, les grandes palissades de tôle, hautes de deux mètres, blanches, à peine taguées, et surmontées d'un léger rouleau de barbelé probablement d'origine, laissaient apparaître quelques amas de cases de préfabriqués, à l'origine réservées au repos des ouvriers et aux plans des architectes, et qui maintenant accueillaient des familles entières. Yanay tiqua : une attaque en règle aurait fait voler ces frêles remparts comme des fétus de paille. Les gardes nous reconnurent à l'oiseau enflammé cousu à l'épaule de nos uniformes - seul moi avais voulu garder mon équipement habituel. Du haut de leurs miradors de fortune, ils firent signe pour qu'on nous ouvre les portes. Nous devions passer sous une arche formée de trois préfabriqués, deux qui encadraient la porte, et le troisième qui la surplombait et permettait de surveiller ce qui se présentait ; nous mîmes donc pied à terre, et nous foulâmes la glaise parcourue il y a des années par des noms illustres comme Caterpillar, Man ou Case. J'allai voir l'ancien, qui semblait diriger et avait fait appel à nous. On m'avait indiqué l'endroit, mais allez distinguer un préfabriqué d'un autre préfabriqué ; il fallut qu'on m'y emmenât. Là-bas, on me réexpliqua le problème des pillards, qui venaient régulièrement et terrorisaient la population. La populace thésaurisait, les pillards terrorisaient... Heu, hum, excusez moi. Le vieux me regarda bizarrement, il m'expliquait que son peuple allait se faire décimer et je rêvassais. Je l'assurai que tout allait bien se passer et sortis, un peu barbé par son exposé plein de suppliques et lamentations dissimulées... Bla bla bla, mon peuple, bla bla, on va se faire voler... J'en avais un peu marre de tous ces petits chefs qui se lamentaient, et moi qui devais résoudre tous les problèmes. Pour un monde où l'industrie avait disparu, je me rendais compte que j'avais tiré un nombre incalculable de cartouches. Est-ce qu'ils en mangeaient avant la guerre pour en avoir laissé tellement en réserve ? J'imaginais bien l'étasunien moyen, arrivant à sortir de son canapé parce que la guerre va être déclarée, aller acheter une autre arme à feu au lieu d'un bidon d'eau potable. D'un côté, les gentils vont se faire tuer, d'un autre côté, pour empêcher ça on tue les méchants. Si on retourne le problème, que sommes-nous pour ces pillards ? Plus intéressant, que sommes nous pour cette population qui trime pour faire pousser un peu de blé, nous, les gens d'arme qui arrivons, massacrons les méchants, puis repartons. Sommes nous des sauveurs ou des profiteurs, des pillards qui ont bien choisi leur camp, qui ont eu de la chance en fait : la lutte des classes avait déjà repris. Houlà, je tapais une petite déprime ou quoi ? J'achevai de m'éloigner de la case sous l'œil un peu soupçonneux du chef de village.

Les préfabriqués, à l'origine éparpillés un peu partout sur le terrain, avaient été rassemblés, au minimum une case sur deux autres, transversalement, mais cela pouvait aller jusqu'à des blocs de onze sur trois étages ! Ce faisant, un maximum de terre était laissée libre pour l'agriculture et les tentes, le terrain étant assez vaste pour permettre de cultiver intra muros, ainsi les récoltes craignaient moins d'être ravagées par des voleurs.

Je fus accueilli pour la nuit dans une famille qui habitait sous une tente. « C'est moins confortable et plus froid, mais il y a plus de place ! ». Le mari s'appelait Denton, sa femme, visiblement enceinte, Carrie, et leur petit garçon de deux ans au plus, Jared. Ils furent très

bons avec moi, trop sûrement, je me rendis compte que le somptueux repas qu'ils me donnaient puisait très largement dans leurs réserves hebdomadaires. Ils furent visiblement blessés lorsque je fis mine de ne plus avoir faim, gêné que j'étais de les priver ensuite de repas convenable pour plusieurs jours. Je compris rapidement que ce n'était pas parce que j'étais leur 'protecteur', simplement leur invité. Denton était de garde ce soir là, je discutai donc avec Carrie. Elle jouait avec le petit Jared ; elle le posa et, alors qu'il marchait, je remarquai qu'il avait plus des pattes que des jambes : elles lui sortaient sur le côté à la manière des reptiles, et non pas en dessous du tronc. Il n'avait que trois doigts de pieds, terminés par des petites griffes. Se dandinant, il arriva à faire quelques pas puis tomba ; sa mère alla le relever. « A cet âge, il devrait pouvoir marcher, si ce n'est pas triste ; mais c'est qu'il aime se faire cajoler ! –Elle lui gratouilla le ventre et lui fit un câlin.

-Mais... tu as conscience qu'il n'est pas normal, cet enfant...

-Ah... C'est bien ce que je dis à Denton, mais il me dit que les enfants marchent plus tard. Non, moi il me semble bien qu'il devrait déjà être debout en train de gambader. C'est bien un paresseux, comme son père.

-Je parle de ses jambes...

-Ses jambes ? N'est ce pas mignon ? – Elle continua une phrase plus ou moins compréhensible qui se termina par un gouzi-gouzi en se frottant les cheveux sur le ventre de l'enfant.

-Tu ne crois pas qu'il risque d'être rejeté ? Si il survit ?

Elle releva la tête, étonnée de mes propos :

-Pourquoi *survivre* ? Il a toutes ses chances ce petit, on le nourrit bien. Après, qu'il soit paresseux ne change rien, il s'y mettra, mais plus tard tout simplement. Quant à être rejeté, on ne rejette pas quelqu'un parce qu'il est différent. Et puis, c'est tellement minime et mignon. Au pire, je serai toujours là avec lui.

-Et s'il est malheureux ?

-Mais c'est ridicule d'être malheureux. Qu'est-ce que ça change ? Il vaut mieux agir et changer sa vie, si on ne l'aime pas. Si tu n'es pas heureux et que tu ne changes rien, tu ne seras pas heureux plus tard, alors quel est l'intérêt de vivre comme ça ? Les gens malheureux, ce sont des gens immobiles, je n'ai jamais réussi à comprendre comment ils pouvaient faire. Il y a tellement de belles choses autour de nous. Tu n'es pas heureux toi ?

Je réfléchis quelques secondes. Dans un premier temps je me demandai quelles raisons auraient pu faire que je sois heureux ; dans un second temps je me posai franchement la question. Je fus sur le coup un peu choqué, mais en fait c'était évident :

-non, je ne crois pas.

Carrie me prit vraiment au sérieux : elle posa son fils sur une couverture avec un ou deux jouets en bois, et s'assit en face de moi.

-Raconte-moi tout. »

Un long moment passa. Ma mère, Mina, Thaddée, tellement d'autres...

« Pourquoi, si tu ne veux plus être soldat, tu ne t'arrêtes pas ? Un petit village comme le notre... On rencontre rapidement une gentille fille qui veut bien de nous. La journée on travaille, le soir on rentre, on rit, on s'aime...

-Et quand je mourrai, quand je ferai un bilan de ma vie, qu'est ce que je me dirai ? Moi et ma femme : la journée, on sème, le soir, on s'aime, et c'est tout ? La même vie que tant d'autres, tant d'autres que j'ai critiqué pour leur médiocrité, comment être sûr de ne pas avoir raté sa vie ? Depuis le temps que l'on réfléchit au sens de la vie, pourquoi on ne l'a pas trouvé, ce serait tellement simple ?

-Pourquoi vouloir chercher un sens à la vie, te torturer, et quand tu vas mourir te rendre compte que tu as gâché tout ce temps à penser à des bêtises. Pourquoi ne pas te contenter d'être heureux ?

-Mais ce n'est pas aussi simple, qu'est-ce que le bonheur ? N'est-ce pas un ersatz de bonheur ce que je vivrais ? Un alibi pour ne pas me poser de questions ? Quelle serait la différence entre moi et l'imbécile qui n'a jamais réfléchi et se contente d'être ballotté par le flot des événements ?

-Si tu te sens bien, pourquoi aller chercher plus loin ? Si personne n'a trouvé le sens de la vie, si personne n'a pu déterminer ce qu'était l'amour, ou le bonheur, pourquoi ne pas te laisser aller à écouter tes sentiments ? Tout ne peut peut-être pas se démontrer, alors si tu as l'impression que tu es heureux et que tu aimes ta femme, que ta vie est belle comme cela, pourquoi ne pas te sentir bien si la science ne l'a pas prouvé ? Pourquoi cherches-tu à t'élever au dessus de ton voisin ? Si tu veux vraiment ne pas être confondu avec la masse, très bien, tu n'es pas comme les autres. Les autres suivent le troupeau, toi tu as réfléchi, tu as cherché, et tu as vu qu'ils allaient dans la bonne direction. Ils ont eu de la chance, toi tu as pensé, le hasard fait que votre chemin est le même mais tu es différent d'eux. Ceux qui font différemment ne sont-ils pas un autre troupeau ? Toi qui réfléchis, es-tu sûr que personne n'a déjà emprunté la même voie que toi ? Ton raisonnement est sans doute simpliste pour des gens qui ont encore plus réfléchi. Donc si ça se trouve, tu es également méprisable pour des gens encore plus intellectuels que toi. Quitte à être méprisable, quitte à ne pas avoir la réponse à la fin, pourquoi ne pas faire tout simplement ce qui te fait te sentir bien sans te poser plus de questions ? Tu crois que parmi tous les gens qui ont suivi les conventions au long des siècles, il n'y a que des moutons idiots ? Tu penses que personne n'a suivi cette voie simplement parce que cela lui convenait ? Réfléchis si tu veux, mais n'oublie pas de vivre. Si tu t'es trompé de chemin, tu pourras changer de direction, mais ne reste pas toute ta vie sur la ligne de départ en te demandant s'il faut aller à gauche ou à droite. Tu juges les autres, mais personne ne te jugera si un jour tu as cédé à la facilité parce que c'était plus agréable ; qui t'en blâmerait, à part ceux qui regrettent de ne pas l'avoir fait ? »

Verset 23 : Auxilia humilia firma consensus facit

Je n'avais presque pas dormi cette nuit là, trop occupé à réfléchir sur ce qui m'avait été dit. Au lever du jour, peu avant six heures, j'allai voir le chef pour me renseigner sur les moyens de défense du village. Me voir si matinal le rassura quelque peu. Une heure après, j'avais devant les yeux trois carabines, deux fusils de chasse dont l'un tirait à la poudre et ne supportait pas les cartouches, une demi-douzaine d'arcs artisanaux, une arbalète et un tout petit pistolet automatique qui faisait peine à voir. A cela s'ajoutait une caisse de grenades vide, qui avait jusque là servi à impressionner les pillards non découragés pas les flèches et qui s'étaient un peu trop approchés. Vu la manière dont je les engueulai, j'imagine qu'ils instaurèrent rapidement mon principe de service militaire : chaque homme de plus de seize ans devait avoir son arc attitré et passer au moins un jour par mois à s'entraîner. S'ils suivaient la moitié seulement de mes directives, ils auraient de quoi faire fuir la plupart des groupes de pillards du coin. Je leur donnai également quelques idées pour créer une ou deux balistes, arme impressionnante et dévastatrice contre les groupes. Puis j'allai m'installer avec Silenius, le sniper du Phoenix, dans le préfabriqué de garde, au dessus de la porte du village. Nous discutâmes un long moment, pour nous occuper. Nous parlâmes d'abord des problèmes du Phoenix – notamment une histoire de pont suspendu détruit par des rebelles en bateau –, de python, de la prison, bref de notre monde. Beaucoup des fondateurs du Phoenix étaient morts récemment. Les nouveaux responsables n'avaient pas nécessairement les mêmes vues sur le monde que leurs prédécesseurs. Un courant voulait abandonner Rebirth City, gouffre financier, pour laquelle ils avaient perdus de nombreux hommes et munitions, les attaques de pillards et autres goules se faisant de plus en plus rapprochées et violentes. Ce groupe, minoritaire mais dont la taille augmentait chaque jour, prévoyait dans un premier temps de reformer ses rangs, d'appliquer une politique plus stricte, et éventuellement balayer la racaille de New York. Le groupe majoritaire, lui, pestait contre la politique paternaliste de Python, sa gestion molle et égalitaire de sa petite communauté. Ils voulaient prendre le pouvoir, étendre leur domination à toute la banlieue dans un premier temps avant de repeupler la ville. La dictature militaire qu'ils comptaient imposer était justifiée par l'état martial dans lequel nous nous trouvions depuis des années. Heureusement, ils avaient perdu beaucoup de crédibilité après avoir envoyé un commando assassiner Jude et prendre le WTCF, fait considérable qui aurait du marquer leur prise de pouvoir ; une partie du commando avait sauté sur des mines cachées dans le pont qui permettait d'accéder à l'entrée du gratte-ciel. Ceux qui n'avaient pas été massacrés à distance par les snipers alertés par les détonations avaient été autorisés à

rentrer à la base pour raconter leur mésaventure ; du moins la partie au dessus des épaules, le reste ayant été suspendu par les pieds aux murs maintenant rougeâtres de l'immeuble. Le dernier courant, encore honoré car il comprenait les trois derniers membres fondateurs du groupe vivants, respectait ce qui avait été fait depuis quelques mois, et considérait que leur mission était d'appuyer la renaissance du monde en soutenant la politique égalitaire entamée par Python. Ce groupe menaçait d'être renversé chaque semaine... Python de son côté, avait également ses problèmes ; alors que les attaques contre sa cité se multipliaient et qu'il devait envisager d'être lâché par le Phoenix, la milice trop récemment formée et inexpérimentée qu'il avait à disposition était vérolée de contestataires qui voulaient prendre le pouvoir. Difficile alors de leur donner des armes sans les conduire au putsch. Les contaminés mis en quarantaine se révoltaient, les paysans se plaignaient qu'en dehors de la ville ils n'étaient pas protégés, les mères de famille reprochaient à Python de vivre protégé derrière sa double muraille alors qu'elles craignaient constamment une attaque meurtrière pour leur famille, et ceux qui ne le trouvaient pas trop peu agressif le pensaient trop laxiste. Dans ce climat plus que tendu, sa garde prétorienne, sur le vif, multipliait les erreurs de tact, et refusait l'accès de la prison aux villageois, ce qui accentuait le fossé. Puis nous parlâmes des grandes questions que je me posais. Il m'aida à remettre de l'ordre. Parler peut parfois faire des miracles. Il me confirma que, quel que soit le choix que je ferais, si je ne le faisais pas à contre cœur, alors ce serait le bon. Il me conseilla enfin, dans mon indécision, de trouver une moyenne entre les deux extrêmes : plutôt que de faire ce qui me plaisait le plus mais dont je craignais les conséquences, ou alors avoir une existence plus conventionnelle mais moins libre, avec le risque dans ce cas de ne pas vivre, je devais selon lui partager mon temps, goûter aux deux, avant de prendre ma décision finale. Dans la vie, il n'y a jamais de mauvais choix, seulement des passages qui rétrospectivement étaient moins bons. L'important est de toujours garder un regard critique et extérieur sur soi, et ne pas hésiter à faire demi-tour : on se trompe vraiment lorsqu'on change d'opinion sans changer de direction.

Après trois heures de conversation, une cloche nous avertit que les pillards arrivaient. Silenius scruta l'extérieur avec ses jumelles, sortit un instant et revint. Yanay s'occupait de diriger les villageois. Nous, protégés par le manque de lumière à l'intérieur du préfabriqué, nous allions faire du tir au pigeon. « Tu sais utiliser ça ? » il me désignait son sniper. Je fus surpris qu'il me le propose, je supposais que cet honneur n'était pas réservé à tout le monde. Il comprit mon hésitation. « Je te fais confiance ; je sais que tu prêtes attention à ce qui en vaut la peine. » Il était plus simple pour moi de faire mouche avec un outil de cette précision, tandis qu'il utilisait une des carabines réquisitionnées ce matin. Je regardai par la fenêtre et me mis en position de tir. Il y avait du mouvement dans les ruines et déchets au bas des immeubles, à une cinquantaine de mètres de là. J'entendis une détonation toute proche, qui me fit sursauter, et je pus voir un corps qui s'écroulait dans la lunette de mon fusil. A côté de moi, mon compagnon chuchota : « Je suis celui qui bannit, celui qui souffle la dernière chandelle. » Il venait d'ouvrir le bal.

Les talents de sniper de Silenius ne firent aucun doute ; avec son arme imprécise, il dissuada rapidement les pillards de sortir de couvert. Néanmoins, à deux contre quinze, vingt, cinquante, nous avions peu de chances. Nos assaillants tentèrent une attaque en masse, une douzaine de personnes se ruèrent vers les portes avec un bélier improvisé. Yanay choisit ce moment pour donner un ordre, les villageois, cachés derrière le haut de la palissade, se relevèrent et canardèrent le groupe. C'est fou ce qu'un tout petit millier de billes de plomb peut donner comme sens au mot : charpie. Malheureusement, la porte située un petit peu en retrait sous le préfabriqué de garde fournit une protection contre les tirs aux rares survivants du groupe d'assaut, qui commencèrent rapidement leur travail de sape. Nuls doutes qu'une fois ouverte, la porte, peu encline à résister, allait briller dans les yeux de nos assaillants qui allaient se ruer vers l'entrée béante et ainsi faire une percée meurtrière. Yanay n'hésita pas et

sauta par-dessus la palissade, à l'extérieur, atterrissant sans mal trois mètres plus bas. Il lâcha une rafale de son Jackhammer, et la mitraille, rebondissant sur la ferraille de la porte et celle du préfabriqué au dessus, créa une nouvelle œuvre qui irait sans nul doute concurrencer à Beaubourg celle effectuée par les villageois quelques secondes plus tôt.

La menace étant écartée, quelqu'un entrebâilla la porte et Yanay passa sous le préfabriqué pour rentrer. Soudain une détonation lointaine ; j'en cherchai l'origine : je trouvai celui qui devait être le chef avec un fusil que je ne distinguai pas bien, et qui venait de tirer plus ou moins dans notre direction. Il était dans ma ligne de mire, et il inaugura un instant plus tard un nouveau type de piercing : à la gorge.

La tête pensante morte, en l'occurrence méchamment arrachée du corps et projetée à trois mètres par un plomb de .223, l'incertitude flotta un instant parmi les pillards survivants. Certains tentèrent un baroud d'honneur qui se termina en publicité pour un célèbre fromage suisse, mais la plupart s'enfuirent. Nous redescendîmes. Yanay était couché par terre, à quelques mètres de la porte. Le sable qui recouvrait le sol, rouge et poisseux, achevait d'absorber le sang qui coulait de sa boîte crânienne qui avait littéralement explosé. Sur vingt centimètres s'étendait un long morceau de cervelle en mauvais état ; un œil gisait sur le sable et regardait dans ma direction. Finalement le chef pillard ne m'avait pas visé. Beaucoup de gens s'agglutinaient autour du cadavre et certains s'éloignaient pour aller vomir. Puis ils revenaient regarder à nouveau. Pourtant la vision de ce spectacle ne m'avait même pas fait détourner le regard. L'habitude. Ce fut le premier point qui me décida. Le spectacle de ces gens, dégoûtés mais attirés par l'horreur, par contre, eut un effet nauséux sur ma personne, et ce fut le deuxième point. Rotten.com à la préhistoire. De Gaulle avait tort : les français ne sont pas des veaux ; les humains sont des porcs.

Une fois les derniers détails réglés avec le chef, nous nous apprêtions à partir. Silenius m'attendait. « Attend, j'ai fait mon choix. Je ne rentre pas.

-Très bien. Je suis heureux de t'avoir rencontré. Si, j'ai un dernier mot pour toi : quelqu'un a dit : "Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri." Si tu ne l'oublies pas cela te sera utile.

-Merci... Et toi ?

-Ne t'inquiète pas ; j'ai mes idéaux, et je me bats pour eux. Quand je serai inutile, ou que j'aurai plus d'intérêts à changer de chemin, je te rejoindrai sûrement. Adieu !

-Adieu. »

Verset 24 : Omega

Nous étions en octobre ; ç'allait bientôt être mon troisième Noël dans les *wastelands*. Quatre mois avaient passé depuis cet épisode où je m'étais enfin décidé à m'écouter, à faire ce que je voulais plutôt que ce qui semblait le plus sûr : rester avec les plus forts pour être sûr de survivre, se cacher derrière un fusil pour éviter la mort, la peur, la tristesse. On reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va. Les enfants, quand ils savent qu'ils vont entendre quelque chose qui ne leur plaît pas, se bouchent les oreilles et parlent fort, ils refusent d'entendre, et même si ce bouclier ne les protège pas réellement, il leur sert d'alibi. J'avais si longtemps fait pareil. Mais maintenant, je savais que c'était ma vie : j'avais eu des moments de joie, et des moments de peine, mais il est nécessaire de vivre ces derniers ; on peut refuser de traverser, mais on est alors bloqué sur une rive. La tristesse et le désespoir ne sont pas nécessairement agréables à vivre, mais une fois le deuil fait, on peut à nouveau se laisser aller à des moments plaisants. On finit toujours par oublier, mais pas ce qu'on refuse d'affronter. On peut tricher, couper à travers bois, mais avec la vie ça ne marche pas : jouez aux échecs contre vous-même, et vous saurez ce que l'adversaire projette. C'est exactement pareil. Vous pouvez faire semblant de ne pas avoir de remords et vous duperez certainement des gens, mais il y aura toujours une personne qui aura conscience de la duperie...

Je n'étais pas resté dans le village que nous avions défendu. Quand j'étais retourné voir Carrie et Denton, ils étaient sur le point de partir, avec une petite caravane. Ils allaient vers la Californie. Carrie me dit que Lenny, son futur fils, elle en était persuadée, vivrait sous un ciel plus clément et serait heureux lui aussi : il vivrait longtemps et aurait de nombreux amis... J'étais donc parti, je m'étais éloigné de ces lieux lourds de sens pour moi. La ceinture interdite autour de l'ancienne New York se réduisait de plus en plus : les groupes armés tels que le Phoenix ou d'autres troupes de mercenaires allaient régulièrement à la chasse pour éliminer la vermine. Rien de plus facile pour un petit chef de guerre que de clamer sa supériorité en ayant abattu plus de goules que ses congénères. Il y avait deux mille ans on faisait de même avec les tribus d'agriculteurs "barbares", puis avec les esclaves africains, puis plus tard avec les chevreuils ou autres canards, massacrés par des crétins avinés heureux de faire du sport en communion avec la nature. De nombreux petits villages se créaient donc dans ces territoires nouvellement libérés, qui avaient le double avantage d'être proche des terres libres de bâtiments donc cultivables et d'être plutôt éloignés des gangs de junkies hantant le centre ville. C'était dans un de ces petits villages que je m'étais installé. Je leur avais demandé s'ils avaient besoin d'un conseiller technique (vous savez, comme au Vietnam, les milliers de conseillers techniques américains avec une M-60 dans les mains). Je ne sais pas s'ils m'avaient compris mais ils m'avaient chargé de débarrasser un champ de gros rats-cochons qui effrayaient la population. Un rat mutant, c'est comme un rat : ça n'aime pas le plomb, et ce travail était dans mes cordes. J'étais ensuite resté et je m'étais de plus en plus investi dans l'agriculture, délaissant complètement armes et armures. N'étant pas du village, les enfants venaient souvent, voulaient que je leur raconte des histoires de "la ville". Je

distillais un peu, enjolivais, mais me laissais souvent aller dans mes rêveries à raconter tous les petits détails insignifiants qui avaient fait ma vie à cette époque. J'étais déjà vieux et je radotais comme un grand-père ; les gamins aimaient ça. Les parents un peu moins, ils demandèrent à leur progéniture d'espacer leurs visites. On me donna une case un peu en retrait, histoire de pouvoir mieux défendre le village au cas où. Je ne voyais pas trop le côté stratégique de la chose, mais bon. J'eus une relation rapide avec une fille du village, mais au bout de quelques jours elle ne reparut pas. Le lendemain, un peu inquiet, j'allais chez ses parents. Son père, visiblement nerveux et sur ses gardes, la fourche à portée de main, ne me laissa pas entrer. Sa fille était occupée et les lois du village faisaient qu'elle allait se marier avec un autre. On me donna aussi une parcelle, et on m'indiqua qu'elle avait besoin de soin, que je n'avais donc plus besoin d'aider les autres dans leurs champs respectifs. En effet j'avais fort à faire pour dépierrer ce terrain, mais tant pis. Mi-octobre donc, j'allais vers le village comme chaque semaine (on m'avait également dit de ne pas venir trop souvent au centre du village, sinon les enfants venaient m'écouter au lieu d'aller travailler aux champs), lorsque je vis un groupe de paysans poussant et bousculant un humanoïde qu'ils attachèrent finalement à un poteau au centre de la place du village. « Une goule, on a choppé une goule ! » Des gamins lui lancèrent des cailloux. Intrigué, je m'approchai un peu plus. Les goules, au mieux, avaient des haillons dignes de sacs à pommes de terre, or celle-ci avait un habit bleu profond, du bleu des pyjamas qui servaient de combinaison à l'abri 24. En effet, la bande jaune sur le côté ne laissait aucun doute, je me frayai un chemin dans la foule et allais voir le malheureux. Il me regarda au bout d'un instant avec deux yeux morts. Il fallut que je l'appelle plusieurs fois et que je parle du dirigeant pour qu'il s'éveille un peu. Je l'avais déjà vu, mais ne me souvenais plus de son nom. Je lui demandai ce qu'il faisait là. Ce qu'il me raconta, balbutia plutôt, ressemblait plus à un délire de mourant qu'à un discours bien construit. C'était logique en même temps. Apparemment d'autres gens étaient sortis de l'abri ; ils avaient suivi mon exemple, (sortir, ou se rebeller contre les sacrifices idiots ?), mais sans réelle préparation. Il était parti avec deux amis mais les avait-il perdus ou étaient-ils morts ? Je n'eus pas beaucoup plus de temps de parole, le malheureux semblait s'être évanoui. Je regardai autour de moi. Les gens me dévisageaient, horrifiés. J'avais parlé avec une goule ; j'étais un démon, et autres inepties typiquement moyenâgeo-chrétiennes. Si ces derniers temps je m'étais posé la question d'une légère animosité envers moi, il semblait maintenant évident que je devais aller me poser ces questions ailleurs si je ne voulais pas à mon tour finir lapidé. Je commençai à prendre la direction de ma hutte, prêt à me battre s'il le fallait, mais tout le monde s'écartait sur mon passage. Je pris un sac de vivres, quelques affaires, mon dernier pistolet, et je partis.

Je décidai de retourner à mon abri, même sans armée libératrice. Pourquoi ? Il est vrai que cette décision ne venait de rien de réfléchi. Mais bon. J'avais décidé que je ne retournerais pas à Rebirth City, l'ambiance de la ville ne me convenant pas. De même l'errance ne me plaisait plus. J'avais essayé de me ranger, mais là encore ç'avait été un échec. Que faire d'autre ? En manque d'inspiration, cet évènement qui m'avait fait penser à mes origines m'avait donné envie d'y retourner. Juste pour voir. Comme lorsque l'évocation d'une musique vous donne envie de l'écouter. Bref, c'était un coup de tête, et c'était complètement stupide au vu de l'argumentation que j'avais. En réalité, cette idée me taraudait depuis longtemps. J'attendais une fausse excuse pour y retourner. Et voilà. J'y allais. Dans quel but ? Aller voir ce qui s'y passait, le héros revenant et s'opposant au tyran ? Un nouveau Che Guevara... Quoi que le Che a mal fini... Oublions cette comparaison... Le plus dur fut de retrouver le chemin. Je l'avais fait deux ans auparavant dans des conditions peu propices à la concentration. Mon Pipboy était mort depuis bien longtemps, son GPS aurait pourtant été d'une grande utilité. Je commençai par revenir à l'endroit où j'avais rencontré les premières ruines de New York. Cela me demanda déjà plusieurs jours d'errances. Je remontai alors la

route. Mais comment déterminer où je l'avais croisée pour la première fois, et de là comment revenir à l'abri ? Je quadrillai la zone pendant deux ou trois semaines. Plus le temps passait, plus je perdais du temps à chasser, trouver de l'eau potable, etc. A force de tourner, je finis par découvrir de nombreuses curiosités : un camion de Nukacola renversé avec 20.000 capsules à l'intérieur ; un homme un peu fou vivant dans une ancienne station service et cherchant à vendre les "superbes voitures" qu'il avait en exposition, carcasses rongées par la rouille et détruites par les intempéries ; un ancien bar dévasté, dont l'enseigne, un néon certainement alimentée par des cellules solaires, avait miraculeusement survécu au chaos et illuminait encore son nom : le faucon maltais. Un peu plus et j'aurais pu trouver le lance flamme solaire. J'aurais presque pu écrire un guide du routard : tout pour vous amuser en encaissant 300 rad... J'étais de plus en plus fatigué. Exténué. Une nuit, je me laissai tomber par terre, désespéré. J'ouvris les yeux : une étoile semblait m'attendre : elle me faisait signe. Je compris alors qu'elle m'invitait. Je lui criai : « je te suivrai, où tu iras j'irai, fidèle comme une ombre ». Et je me remis en route. Après quelques heures de marches, je rencontrai une piste fraîche, qui se dirigeait elle aussi vers l'étoile. Je hâtais le pas et rattrapai rapidement trois hommes à pieds, deux blancs un noir, sac à dos rangers, chacun avec un petit *tupperware* à la main. Je leur demandai :

« Bonjour ; vous aussi vous allez à mon abri ?

- ah non, nous nous allons à l'étable de Joshua. Pour votre abri, il faut suivre cette étoile. Ensuite, deuxième cactus à gauche et vous y êtes. Et faites attention il y a un radar. »

Je les remerciai chaleureusement et repartis dans la direction indiquée. Je finis par tomber de fatigue sur le chemin. Quand je me réveillai, je ne pus déterminer si ç'avait été un rêve – un délire du au manque d'eau – ou la réalité. Et soudain je reconnus le massif rocheux d'où j'étais sorti deux ans plus tôt ; dans cette région plate, un amas de rochers de cinq mètres de haut était plutôt rare. J'y arrivai quelques heures plus tard et il me fallu encore deux heures pour contourner la falaise et trouver l'entrée de la grotte. J'y étais !

Après un peu de repos, j'entrai. Rien n'avait bougé depuis mon arrivée, je ne m'inquiétais donc pas. Je revis mes amis les rats, et je me fis un plaisir de les atomiser avec mon simple flingue, quasiment les yeux fermés... L'expérience... Quand je pense qu'ils avaient failli mettre un terme à mon aventure – et simplement à ma vie – lors de ma première sortie. Combien de héros étaient mort en essayant de tuer trois rats à coup de poings, hein ? Cela semblait bien ridicule. J'arrivai au bout de la grotte. La lourde porte d'acier était là, imposante, incrustée dans la pierre. Le petit terminal devant clignotait paisiblement. Tout semblait en parfait état, contrairement à l'abri de New York. Je tapotai un peu sur le clavier et exigeai l'ouverture de la porte. Il me demanda confirmation mais refusa malgré tout. Je réessayai plusieurs fois sans succès. Je commençai à m'énervier et tapai violemment à coups de pied dans l'ordinateur. Etrangement cela résolut mon problème. Mon problème d'énervement, hein, la porte était toujours fermée. Puis je remarquai un orifice sur le côté, et lorsque je refis une demande, au moment de la confirmation, je sortis mon cadavre de Pipboy et le branchai à l'ordinateur. Celui-ci bippa, et mon appareil revenu d'entre les morts lui répondit. Un gyrophare rouge se mit en route dans le mur, une sonnerie intermittente se mit en marche, et la lourde porte commença à se mouvoir et à disparaître dans le mur. J'avais maintenant un passage de trois mètres de diamètre devant moi. Une faible lueur blanchâtre d'un seul néon survivant donnait un halo pâle dans la pièce intermédiaire. L'accueil fantomatique était fantastique. De retour chez moi...

Après un moment, je pris une grande respiration et franchis le seuil. Je traversai rapidement le sas pour me rapprocher de la porte intérieure. C'est à ce moment que j'entendis soudain un bruit significatif. Un bruit de moteur électrique. Je voulus me retourner pour vérifier, mais je n'en eus pas le temps, le second bruit significatif que je craignais se fit soudain entendre : le crépitement continu d'une mitrailleuse *gatling*, mitrailleuse bien cachée

dans un coin de la salle, invisible pour les gens arrivant de l'extérieur, et dont j'avais croisé le faisceau laser. Sans doute une mesure du dirigeant pour dissuader les démons zéro et trois de venir investir son petit paradis. Certainement aussi pour persuader les infidèles cherchant à sortir de revenir sagement dans les rangs. Et puis peut-être me craignait-il en fait, qui sait ? Amusant de me dire que j'avais été l'artisan de ma propre perte. J'en fus presque fier, avant d'en être triste.

Voilà ; c'est ainsi que je me retrouvai par terre, transpercé par une quinzaine de balles, à me rappeler comment j'en étais arrivé là. En fait, suis-je en train de me demander où a été mon erreur ? Il n'y a pas eu d'erreur ; tout s'est fait d'une manière tellement logique et effrayante.

Le sang chaud qui s'écoule, c'est au départ très agréable ; mais ça refroidit vite. Et puis c'est tout poisseux. En plus le plafond gris est d'une désespérante monotonie. Et je n'arrive pas à bouger la tête. J'aurais préféré voir autre chose en mourant. En fait j'aurais préféré mourir autre part. Et puis d'une autre manière. Plus tard. Enfin, j'aurais bien aimé ne pas mourir quoi. Moi qui ai toute ma vie œuvré pour essayer de me distinguer des autres, j'ai là une pensée bien commune...

Je me demande si l'on revoit sa vie automatiquement, ou si on le fait afin d'essayer de se persuader – en vain – que tout ceci n'a pas été inutile...

Voilà. Je ne vois plus rien ; je ne sens plus rien. En fait plus aucun de mes sens ne fonctionne ; que me reste-t-il ? Je pense... Donc je suis... En même temps, vu les trous que j'avais dans le ventre il y a cinq minutes je vais bientôt arrêter de penser...

Descartes avait pas pensé à ça, hein ? Haha je suis bien plus fort que lui en fait... J'ai l'impression de délirer. De dire des choses qui n'ont aucun sens... Comme dans un rêve. En plus j'ai plus mal et plus froid. Comme quoi la mort ce qui est chiant c'est surtout le début.

La fin aussi ça doit être pas jouasse. J'espère que c'est pas trop long. Que quand on meurt, on attend pas comme ça le jugement dernier avant de tout reprendre à zéro. Parce que comme il l'a dit... Woody Allen... L'éternité c'est long... Surtout vers la fin...

Merde, elle est où cette putain de lumière ? Est-ce que Dieu me refuse parmi les siens ? Ou est-ce qu'il est mort d'un cancer, vu toutes les radiations qu'il a dû se prendre après la grande guerre ?

De toutes façons, tout ça, ce n'est pas grave... L'individu importe peu, seule l'espèce compte... Enfin même l'espèce, dans l'état où elle est, je lui souhaite bien du bonheur.

L'individu importe peu, seule l'espèce compte...

Ça doit être de Darwin ça, non ?

Quel con ce Darwin...

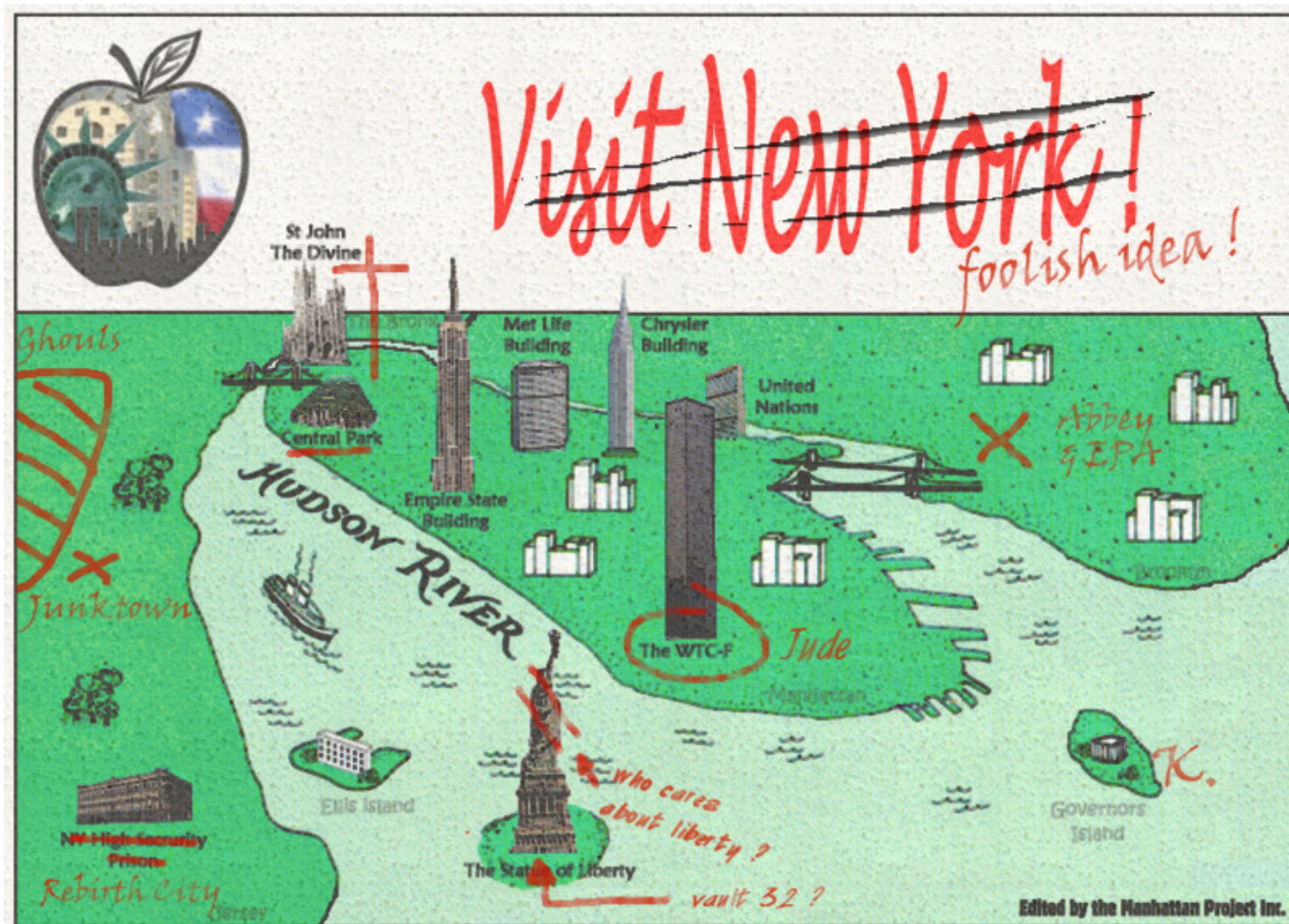
Fallout 24

Ecrit de juillet 2003 à mars 2004
puis de septembre à décembre 2005
Corrigé à l'automne 2008

Merci à Sylvanor pour m'avoir publié régulièrement
Merci à tous mes lecteurs de RPGFrance pour m'avoir lu, critiqué, encouragé
Merci à ceux qui m'ont poussé à le reprendre après un an et demi d'indécision
Merci enfin à tous ceux qui arriveront jusqu'à ces lignes

Ce roman est finalement composé de :
24 chapitres, 83 pages de texte pur (230 pages au format poche)
300.000 lettres pour 50.000 mots

Pour contacter l'auteur : A. Trotignon a.k.a Lien Rag :
stz.charon+fo24 [at] gmail [point] com



Fallout 24

Lorsque le monde a été dévasté par la guerre nucléaire, des privilégiés ont pu se cacher dans d'énormes abris souterrains, attendant que la radioactivité baisse pour repeupler la terre. L'abri 24, coupé de l'extérieur par une défaillance du système de communication, a depuis longtemps sombré dans l'obscurantisme, dirigé par un gourou mégalomane. Un de ses habitants décide alors de sortir du cocon, de traverser le monde désolé et inconnu, et de rejoindre un autre abri pour leur demander de l'aide contre le despote. Mais le voyage dans les terres post-apocalyptiques ne sera pas sans danger pour celui qui n'a connu que les néons et le calme relatif de l'abri.

Un roman initiatique qui démarre dans le monde cynique et corrosif – et gore – du jeu *Fallout* et qui emmènera le héros dans le château de Aaaaaarrrrghhhhh...